



**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 64

OCTOBRE 1984

VOL. XII – XVII^e ANNÉE

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

DIX-SEPTIÈME ANNÉE — VOL. XII, N° 64

OCTOBRE 1984

	<i>le souvenir d'Auguste Anglès</i>	
ALAIN GOULET	Genèse et écriture des <i>Caves du Vatican</i>	505
JEAN JOSÉ MARCHAND	Pierre Sichel (1899-1983)	541
PIERRE SICHEL	Gide et son portrait	553
ROBERT LEVESQUE	Journal inédit (suite)	561
	Cahiers XII et XIII (août 1934 - mars 1935)	
AKIO YOSHII	Quelques remarques sur la traduction ril- kéenne du <i>Retour de l'Enfant prodigue</i>	621
Lectures gidiennes		627
Entre nous...		631
Chronique bibliographique		633
XIII ^e Assemblée générale de l'Association		639
Varia		641
Nouveaux membres de l'Association		647
Librairie		648
TABLES ET INDEX DES VOL. XI ET XII DU BAAG (1983-1984)		649
Table détaillée		650
Pour la Salle André Gide du Musée d'Uzès		691
Cotisations et abonnements (Tarifs 1984 et 1985)		694

■ ■ ■ ■ ■ REVUE TRIMESTRIELLE FONDÉE EN 1968 ET PUBLIÉE PAR ■ ■ ■ ■ ■
■ ■ ■ ■ ■ LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES DE L'UNIVERSITÉ LYON II ■ ■ ■ ■ ■
■ ■ ■ ■ ■ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES ■ ■ ■ ■ ■

*le souvenir
d'Auguste Anglès*

☆

Nous publions ci-après, comme promis à nos lecteurs, le texte de l'exposé sur «la genèse des Caves du Vatican» qui fut présenté en août 1973 à Cerisy-la-Salle, dans le cadre de la décade sur «la première NRF» que dirigea A.A..

Bien qu'il ait eu, ce soir-là, moins l'occasion de prendre la parole que, par exemple, lors de l'exposé de Jean Bastaire sur «Péguy et la NRF» (BAAG 62, d'avril dernier), on aura plaisir, de loin en loin, à réentendre sa voix...

GENÈSE ET ÉCRITURE DES CAVES DU VATICAN

par

ALAIN GOULET

AUGUSTE ANGLÈS

Souvent, au cours de ces entretiens, il a été fait allusion aux *Caves du Vatican*, qui, d'une certaine façon, accompagnent la préhistoire et l'histoire de *La NRF* depuis 1902. A plusieurs reprises, nous avons vu sortir, pour ainsi dire de derrière le décor, cette œuvre dont la publication par la revue n'est survenue que dans les premiers mois de 1914. Nous avons demandé à Alain Goulet d'en parler, parce qu'il est le seul à savoir comment elle s'est élaborée, modifiée, constituée au cours des années, puisqu'il est le seul à en avoir examiné les brouillons et qu'il en prépare l'édition enfin critique...

ALAIN GOULET

Il faut tout d'abord souligner qu'après avoir vu jusqu'ici l'histoire des hommes, des amitiés et d'un groupe, nous allons aborder maintenant celle d'un texte. Je le ferai en deux temps : le premier consistera à suivre l'élaboration de ce texte, telle qu'on peut la reconstituer par des documents extérieurs à lui ; le second proposera quelques points de vue sur le travail de son écriture, tel qu'on peut le percevoir à travers les divers brouillons et manuscrits.

★

I

Dans le *Journal* du 12 juillet 1914, c'est-à-dire juste après la publication des *Caves du Vatican* et à propos des premières critiques qu'elles ont suscitées, Gide écrit : « Je crois que mes livres auraient été jugés tout différemment si j'avais pu les publier d'un seul coup, ensemble, à la fois, comme ils ont grandi dans mon esprit » ; et c'est loin d'être là une déclaration isolée. En effet, pour essayer de trouver une origine des *Caves* — si tant est qu'on

puisse en trouver une ¹ —, il faut remonter jusqu'en 1893. C'est autour de cette date qu'ont été conçues des œuvres aussi diverses que *Paludes*, *Les Caves du Vatican*, *La Symphonie pastorale*, *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *Les Nourritures terrestres*, dont la réalisation s'échelonne dans le temps, tandis que d'autres projets ne verront jamais le jour.

Dès 1893, André Gide parle des *Caves* avec Paul Laurens, à Biskra. Le projet est alors concentré autour d'un fait divers tout à fait caractéristique de l'époque. Il s'agissait d'une vaste escroquerie religieuse, montée pendant l'année 1892, et fondée sur la fiction d'un enlèvement du Pape. C'est ce qui deviendra le premier noyau des *Caves du Vatican*. Rappelons rapidement quelques faits, dont certains sont déjà bien connus et d'autres le sont moins.

A la suite de l'achèvement de l'unité italienne en 1870, les états du Pape sont supprimés. Le Pape et les intégristes considèrent que le souverain pontife est prisonnier au Vatican. Pendant ce temps, en France, la Troisième République parvient tant bien que mal à s'affirmer, mais jusqu'en 1890-91 — date à laquelle s'ouvre la période de ce qu'on a appelé le «Ralliement» —, beaucoup de catholiques ont cru qu'on pourrait restaurer la monarchie en France et se refusaient à reconnaître la République. C'est dans cette double conjoncture qu'est née l'histoire de notre escroquerie. En 1888 avait été fondée à Loigny, dans la Beauce, «l'Œuvre du Sacré-Cœur de Jésus-Pénitent», qui publiait une revue mensuelle : *Les Annales de Loigny*.² L'essentiel de cette publication consistait en prétendues révélations qu'une nonne défroquée, sous le nom de Marie-Geneviève du Sacré-Cœur, recevait en direct de la Vierge ou du Sacré-Cœur. Elles étaient transcrites en un style haletant, avec des exclamations et des adjurations propres à frapper les esprits crédules qui finançaient l'entreprise. Celle-ci était fort rentable, parce que les voix divines ne cessaient de mêler aux «révélations», qui caressaient la fibre patriotique et religieuse des lecteurs, des «instructions» faisant état de besoins d'argent, de charbon, etc... Voici qu'en 1889 le Pape apprend cette histoire, donne ordre

1. Il s'agirait d'examiner en particulier pourquoi le fait divers centré sur la fable de l'enlèvement du Pape a alors suscité un tel écho chez Gide, et donc de se demander à quelles préoccupations intimes et inconscientes il correspondait. Une telle recherche psycho-biographique, fort complexe, échappe au cadre de cet exposé. Qu'il nous suffise d'indiquer ici que la disparition du chef de l'Église catholique ouvre des perspectives sur le thème de la mort du Père et du rejet de la Loi.

2. On trouvera de plus amples détails sur *Les Annales de Loigny* dans une étude d'André Monglond : «Naissance d'un roman. Des *Annales de Loigny* aux *Caves du Vatican*» (*Hommage à Lucien Febvre*, Paris : A. Colin, 1953, t. I, pp. 429-52), et dans Alain Goulet, *Les Caves du Vatican d'André Gide. Étude méthodologique*, Paris : Larousse, 1972, coll. «Thèmes et textes», pp. 158-68.

de dissoudre la communauté, et qu'en 1890 le Saint-Office inscrit *Les Annales de Loigny* à l'Index. Aussitôt la résistance s'organise : si l'œuvre veut subsister, il faut que ce ne soit pas le Pape qui l'ait condamnée ; d'où naît l'idée d'un emprisonnement de celui-ci et de son remplacement par un imposteur travaillant à la ruine de l'Église. Dans le numéro de janvier 1893 des *Annales de Loigny*, on peut lire par exemple :

Le Sacré-Cœur de Jésus-Pénitent apparut, comme les autres fois. Notre Seigneur parla ainsi : «*Pax vobis...* [...] Je viens rappeler à tous... clergé et fidèles... les éléments les plus fondamentaux de la Doctrine Chrétienne... de la doctrine dont Léon XIII... le seul vrai Pape... est dépositaire... Malheur à celui qui parle à sa place... *malheur... oui... malheur* à la bande terrible... qui siège actuellement au Vatican... et trompe les peuples... en leur adressant des paroles... qui ne sont pas les paroles de Léon XIII... Oh !... que je me vengerai fort...»

Armé de ces révélations célestes, le directeur de la publication peut, en février 1893, préciser ses accusations :

Le Ciel nous apprend, par les révélations faites à Loigny, que Léon XIII est en ce moment prisonnier, doublement, triplement prisonnier, qu'il est captif de l'antipape et de sa bande, réduit à l'impuissance, qu'un autre gouverne à sa place, que cet emprisonnement de Léon XIII est le plus monstrueux des crimes, le plus exécration des forfaits. [...] Nous avons appris, il y a plus de trois mois, par une lettre authentique d'un archevêque étranger à la France et à l'Italie, jouissant dans l'Église, dans son diocèse et les diocèses voisins, de la plus haute vénération, que notre Saint-Père Léon XIII était, à cette époque, déjà depuis un certain temps, incarcéré et enchaîné avec des fers dans la grande cave du Vatican, en compagnie d'une personne, d'un camérier, dont l'archevêque dit ne pas savoir le nom ; que maintenant l'on fait paraître à la place de Léon XIII et comme étant lui, dans les cérémonies et les audiences, un Calabrais ayant une très grande ressemblance avec Léon XIII par les traits du visage et même par la voix. L'évêque de Foligno, qui avait reconnu, cet été, la substitution qui était faite d'un faux Pape et avait manifesté, aussitôt après, son intention de révéler ce forfait abominable, a été assassiné dans un wagon de chemin de fer, comme cela a été dit dans les journaux ; son assassin avait été stipendié par des émissaires vaticanesques.

On reconnaît aisément dans ces lignes la trame de l'aventure dont sera victime Amédée Fleurissoire. Pour sa part, Gide fait expressément référence dans son livre au numéro de mai 1893, dans lequel se trouve un long «*Compte rendu de la Délivrance de Sa Sainteté Léon XIII emprisonné dans les cachots du Vatican de Pâques 1892 à Pâques 1893*». De façon curieuse, celui-ci est daté du «8 juin 1893, veille de la fête du Sacré-Cœur». Voici quelques fragments de ce récit de vingt-cinq pages :

A la fin de février 1893 [...] s'est présentée une pieuse et noble dame, madame la comtesse Caroline de Saint-Arnaud, via Nazionale, 5. [...] Nous lui racontons ce que nous avons appris [...] au sujet de l'emprisonnement physique, réel, de Léon XIII, dans une grande cave du Vatican, et au sujet de sa substitution par un misérable qui lui ressemblait d'une manière étrange. [...]

En apprenant une semblable nouvelle, cette dame, toute soucieuse, nous déclare de prime abord que ce que nous lui disons, au sujet de ces infamies, de la part de certains

cardinaux contre Léon XIII, ne l'étonne nullement ; elle sait que ces prélats schismatiques sont capables de tout ; mais, ajoute-t-elle, soyez en paix ; si cela est, nous saurons bien découvrir la prison du Saint-Père. Demain, je vous amènerai deux messieurs, dont l'un connaît tout le bas personnel du Vatican, tous les domestiques ; l'autre connaît tout le haut personnel, tous les employés supérieurs : avec leur concours et Dieu aidant, nous finirons par découvrir tout et délivrer Sa Sainteté.

On tient un « conseil de guerre », on entre en relation avec les serviteurs chargés du Pape, et l'on parvient près de lui.

Le Saint-Père a manifesté une vive contrariété de voir une femme dans une affaire aussi grave ; il s'est un peu rassuré quand on lui a dit que cette pieuse dame, toute dévouée aux œuvres de charité, était la petite-nièce de Grégoire XVI. [...]

On a traité ensuite la question d'évasion avec les trois serviteurs portant les vivres. « Vous seriez riches », nous ont-ils dit, « nous exigerions une forte somme, cent mille francs certainement ; mais vous n'êtes pas riches, nous le savons [...] »

On conclut l'affaire avec ceux-ci ; et le pécule du brave et généreux M. Vincenzo, pécule cependant assez rond, ne suffisait plus. [...]

Hélas, tout n'était pas fini ; il fallait traiter encore avec le geôlier, qui paraissait bien dur et n'avait pas toujours eu envers Sa Sainteté le respect voulu ! « Je sonnerai le prince », nous dit Luigi ; car ce geôlier est un prince.

On entre en rapports avec ce prince-geôlier et il raconte son histoire, qu'on retrouvera démarquée dans les *Caves* :

« Je suis l'archiduc Jean Salvatore de Lorraine : j'étais à Vienne, avec ma mère Marie-Antoinette, grande duchesse de Toscane ; je fréquentais la cour, je voyais mon parent, l'empereur François-Joseph, il y a environ trois ans. J'aimais une jeune fille, Maria Wett-syera, nièce de la princesse romaine Graziolo. Mon cousin, l'archiduc Rodolphe, prince héritier d'Autriche-Hongrie, m'a volé cette jeune fille, que j'aimais éperdument. C'est sa femme qui en est cause : si la Stéphanie (femme de Rodolphe), cette âme damnée des Jésuites, avait rendu son mari plus heureux, ces malheurs ne seraient pas arrivés. Donc, furieux de me voir voler mon amante, un soir, j'ai empoisonné l'eau dont ils devaient se servir ; tous deux sont morts, comme tout le monde le sait. On a dit qu'ils s'étaient tués. Non, le revolver était là pour donner le change à l'opinion publique ; le coupable, c'est moi ; on le sait à la cour d'Autriche et ailleurs. Rodolphe m'a pardonné, j'en suis certain, car il était malheureux ; mais ses parents ne pardonnent pas. J'ai dû fuir loin de ma famille. Après avoir erré quelque temps dans le monde, pris de remords, je suis allé chez le roi de Belges, le père de Stéphanie, pour demander pardon. Il m'a pardonné ; mais il m'a fait observer l'énormité de mon crime et m'a dit de venir trouver le Pape, pour me confesser et obtenir mon pardon et une pénitence proportionnée : il m'a remis une lettre scellée et je suis venu ici l'apporter. Dans cette lettre, on demandait sans doute au Pape de m'enfermer, pour éviter la honte et le déshonneur de la famille. Je me suis confessé, le Pape m'a pardonné ; puis Monaco, sous prétexte de faire « les Exercices » comme pénitence pendant quelques jours, m'a fait enfermer ici, où je gémis depuis environ trois ans. Quand Léon XIII a été mis en prison, Monaco m'a établi son geôlier, me promettant qu'après la mort du Pape je serai délivré.

Telle est, en quelques mots, ma triste histoire : et maintenant, oui, je fuirai, si Loigny m'en fournit les moyens ; mais je quitterai la prison le premier, avant Léon XIII ; puis vous ferez de votre Saint-Père tout ce que vous voudrez ; je fuirai bien loin, dans les In-

des ou l'Australie, dans un pays où il n'y a pas d'extradition ; mais pour cela, il me faudra une certaine somme.»

Le prince remet sa note, qui s'élève à vingt mille francs ! Pour toutes les sommes de cette époque, multipliez par cinq pour avoir l'équivalent en francs actuels, c'est-à-dire ici environ dix millions d'anciens francs. Mme de Saint-Arnaud engage ses bijoux, fait des emprunts. Le dupe numéro un, un Lyonnais nommé Jordan, avait déjà avancé des sommes folles, mais pour cette délivrance du Pape, il s'était fait longtemps tirer l'oreille.

Tout à coup, à onze heures un quart, arrive un message de Lyon. Quand la Sainte Vierge ne parle pas — nous disait M. Jordan — elle inspire : Voici les vingt mille francs ; puissent-ils arriver à temps !

Le jour même, l'évasion est organisée, et le Pape est libéré le jour de Pâques.

Vous voyez que, pour un écrivain qui allait se mettre en quête du roman d'aventures, ce récit pouvait constituer un bon tremplin. La lecture de ces *Annales* montrait comment, de fil en aiguille, sous la conduite d'une nécessité interne mais selon un développement imprévisible, on peut se mettre à inventer les choses les plus rocambolesques. Gide prend connaissance de cette brochure et lit les journaux qui parlent de cette affaire. Car il y eut procès — procès difficile parce que les dupes refusaient de reconnaître qu'elles avaient été dupes. Vous voyez aussi que l'intérêt de Gide pour les faits divers ne date pas des années vingt, puisque aussitôt il constitue un dossier de coupures de presse ; puis il part pour l'Algérie et il attend que le projet mûrisse.

Deuxième étape : après avoir fini *L'Immoraliste*, il songe à mettre en chantier un vrai roman. C'est le moment où le monde littéraire s'interroge sur une renaissance possible du genre. Dans un article de 1902, Francis de Miomandre signale que Gide rêve d'un ample projet. Mais il entre alors dans une longue période de marasme. En 1898, il avait écrit à Marcel Drouin :

Prière, toi qui lis les journaux, de me découper tout ce que tu trouveras d'intéressant sur l'état de Léon XIII et sur *Les Caves du Vatican*, qui avancent — ... admirables.

Après quoi, il n'en parle plus jusqu'en 1905, c'est-à-dire jusqu'au moment où il concevra *Lafcadio*. Sans doute l'interpellation de Ghéon en 1898 : « Et *Les Caves du Vatican* ? », à laquelle fait écho celle de Ruyters en 1902 : « Et *Les Caves du Vatican* ? », manifestent-elles que le projet continue à préoccuper Gide, qu'il en parle avec ses amis³, mais il ne nous semble pas possible actuellement de dire ce que Gide a pu jeter sur le papier à cette époque.

Il serait capital de savoir quand Gide a pu apprendre du professeur Hague-

3. Rappelons que Gide note, dans son épître dédicatoire à Jacques Copeau : « Vous m'avez rappelé que je vous en parlai déjà le premier jour que vous êtes venu me voir au retour de votre voyage en Danemark. » (*Romans, récits et sotties, œuvres lyriques*, Paris : Gallimard, 1958, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 679). Or c'était en 1903 qu'eut lieu la première rencontre des deux hommes à laquelle il semble faire allusion.

nin l'histoire de «la conversion d'un franc-maçon, cousin d'Émile Zola, qui fit quelque bruit dans le temps».⁴ Lorsqu'en 1930 Thibaudet contestera le terme d'«abjuration», Gide lui répondra :

Il se trouve que, par hasard, parlant de «l'abjuration solennelle» de mon franc-maçon «en pleine église de Gesù», vous faites précisément allusion à un petit fait parfaitement historique (si j'ose dire), dont je me suis servi pour mes *Caves*. Mettons que ce mot «abjuration» ne soit pas exact ; il se peut ; mais ce franc-maçon (en l'espèce un cousin d'Émile Zola) dut faire... je ne sais comment vous appelez cela, ce que j'appelle une abjuration, qui donna prétexte à une manifestation cléricale, avec grand déploiement de pompe religieuse, en l'église susdite.⁵

En fait, puisque Gide parle d'une histoire qui lui avait été «racontée» par Émile Haguenin, il faudrait situer cette conversation en 1907, au moment où Gide se rend à Berlin pour préparer la représentation du *Roi Candaule*. C'est donc probablement à cette époque qu'il composa le récit de cette abjuration d'Anthime, qui trouvera place à la fin du livre I. Mais l'histoire d'Anthime Armand-Dubois, de sa rencontre à Rome avec Julius, est déjà ébauchée antérieurement, peut-être au printemps de 1905, au moment où Gide consigne dans son *Journal* : «Je vois Anthime Armand-Dubois avec une énorme loupe sur le sourcil droit. Barailloul porte une perruque noire.»

Quoi qu'il en soit nous avons pu retrouver la trace de l'abjuration — le terme est bien employé par l'Église — d'un nommé Solutore Avventore Zola, grand-maître de l'Ordre maçonnique, qui n'est du reste sans doute pas apparenté à Émile Zola. Celle-ci eut lieu non pas en l'église du Gesù, ni solennellement, mais simplement devant le Commissaire du Saint-Office, le samedi 18 avril 1896. Voici la traduction du texte figurant dans la «Cronaca» de la revue *La Civiltà Cattolica* :

Le 18 avril, entre les mains de Monseigneur Sallua, Commissaire du Saint-Office, abjura celui qui avait été le Grand Maître de la secte maçonnique, l'ingénieur Solutore Zola. L'*Union anti-maçonnique* de Rome a communiqué le texte de cette abjuration aux journaux de la ville : car il est bon qu'elle soit conservée par l'histoire, en tant que document précieux de ce qu'est la Maçonnerie. Zola a été instruit et préparé à l'abjuration par le Père Girard, des Pères Mercédaires. Après la conversion de Lord Ripon, Grand Maître de la loge d'Angleterre, Zola est le second Grand Maître qui revient à l'Église. Il appartenait à la Maçonnerie égyptienne, au rite écossais ancien et occulte, et au rite de Melfi et Misraïm. Voici le texte de l'abjuration :

«Je soussigné, *Solutore Avventore Zola*, ex-Grand-maître, ex-Grand Hiérophante et ex-Souverain Grand Commandeur fondateur de l'Ordre maçonnique d'Égypte et de ses dépendances, déclare avoir appartenu pendant trente ans environ à la secte maçonnique, et que, durant les douze années où j'ai dirigé l'Ordre comme Souverain absolu, j'ai eu toute latitude d'étudier son origine et le but qu'il se fixe, dans ses lois et dans ses doctrines. Il se proclame une institution *purement* philanthropique, philosophique, progressiste, ayant pour objet la recherche de la vérité et l'étude de la morale universelle, des scien-

4. *Ibid.*, p. 1568.

5. *Ibid.*, p. 1569.

ces, des arts, et l'exercice de la bienfaisance ; il professe le respect de la foi religieuse de chacun de ses membres, affirme qu'il interdit formellement à ses assemblées toute discussion de nature religieuse ou politique, ou ayant pour objet une controverse sur les religions et sur la politique ; il déclare ne pas être une institution politique ni religieuse, mais le Temple de la justice, de l'humanité, de la charité, etc.. Hé bien moi j'affirme que tout ce que la Maçonnerie déclare être, elle ne l'est pas. Que le bien inséré dans ses lois et dans ses rituels n'est absolument pas vrai. Ce sont des mensonges, et ne sont que de honteux mensonges sa prétendue justice, son humanité, sa philanthropie et sa charité qui ne règnent ni dans le Temple de la Maçonnerie, ni dans le cœur des maçons, car, sauf de rares exceptions, ils ne connaissent ni ne pratiquent de telles vertus. La vérité n'habite pas dans la Maçonnerie, et les maçons ne la connaissent pas. Dans l'Ordre maçonnique règnent souverainement le mensonge, la tromperie et la perfidie, revêtus du manteau de la vérité, pour duper les gens de bonne foi. *En vérité je dis que la Maçonnerie est une institution religieuse qui a pour but de renverser et de détruire toutes les religions, à commencer par la religion catholique*, pour ensuite les remplacer et faire revenir le genre humain aux temps primitifs, au paganisme. Maintenant que je suis vraiment convaincu d'avoir erré pendant bien trente années en professant et en prêchant les doctrines de la Maçonnerie, en faisant passer ses doctrines par beaucoup de personnes, et ayant contribué pour une grande part à induire un grand nombre de gens à me suivre dans la voie de l'erreur, je m'en repens.

Illuminé par Dieu, j'ai reconnu le mal que j'avais commis et c'est pourquoi j'ai donné ma démission de la Maçonnerie et me suis pour toujours retiré d'elle, abjurant devant l'Église toutes les erreurs que j'ai commises. Je demande pardon à Dieu du scandale que j'ai fait durant tout le temps que j'ai appartenu à la secte, je demande pardon à l'auguste Pontife, notre Saint Père Léon XIII, et à quiconque devant qui j'ai pu être objet de scandale. Rome, le 18 avril 1896. Signé : S. A. Zola.»⁶

Mais revenons en 1905, plus précisément à cette date du 3 septembre où Gide note : «Je repense aux *Caves*», première mention explicite de l'œuvre sous sa plume. Jusqu'ici l'intrigue se concentre sur une double perspective : l'histoire de l'escroquerie, qui fournira dans la version définitive la matière des livres III et IV, et celle de la conversion d'Anthime, qui nourrira le livre I. Faute d'avoir su résoudre encore leur liaison, Gide a suspendu son récit au milieu du repas qui réunit les Barailloul et les Armand-Dubois. C'est alors que naît le personnage de Lafcadio. J'ai été particulièrement intéressé par une page du *Journal* de Copeau que Marie-Hélène Dasté nous a lue parce que, même s'il n'y était pas question des *Caves*, elle témoigne que le personnage de Lafcadio était alors au centre des préoccupations de Gide. Lors de son séjour à Cuverville en juillet 1905, Copeau consigne des réflexions de son hôte qui dessinent, sans le nommer, toute l'histoire de Lafcadio :

On se compromet par son premier acte moral, comme le criminel se compromet par son premier crime, l'ivrogne par son premier verre. C'est ainsi qu'on relève, non d'une unité psychologique, diverse et n'ayant pour centre que soi-même, mais d'une série de faits dont l'entraînement et l'origine obéissent à une fatalité première. L'homme ne pousse

6. «Cronaca», *La Civiltà Cattolica*, 1896, pp. 483-4.

ses branches que d'un seul côté. Il se donne une orientation, un entraînement, il en accepte sa direction. D'où la réaction, aussi naturelle, aussi fatale, procédant de la même volonté. Avec la marche de la vie, on se découvre des possibilités psychologiques négligées, presque abolies par l'intention même et l'intensité d'une culture donnée. Elles sont d'autant plus puissantes que comprimées, d'autant plus impatientes que négligées. Un petit fait, en apparence insignifiant, provoque chez nous une réaction inconnue, éveille une harmonique neuve. On veut alors cultiver ce terrain mystérieux, en pousser la floraison. Mais il arrive qu'à chaque instant on retrouve toutes fraîches, avec une indicible émotion, des traces de la culture primitive...⁷

A partir de métaphores empruntées à la culture dont nous aurons à reparler, Gide passe de l'observation à des implications psychologiques. On devine le lien qui apparaîtra dans le texte définitif : la conséquence de l'enlèvement du Pape, garant de la vérité, sera la dissolution de la personnalité, en même temps que se met en place un autre ordre de causalité, dû à l'engrenage de hasards. A partir de cette réflexion de portée générale, on devine l'évolution de Lafcadio, du Lafcadio contraint du livre II à celui qui explose dans le livre V et qui doit alors subir l'engrenage des conséquences de son acte.

D'où est venu Lafcadio ? Il faudrait pouvoir sonder le rôle déterminant des multiples aventures de Gide à cette époque pour répondre à cette question. En particulier, il est amoureux d'un adolescent (« M. » dans le *Journal*), et il suit l'intrigue compliquée de Gérard amoureux de l'actrice Ventura, à propos de qui il note : « Est-ce jamais le bonheur que nous cherchons ? Non ; mais le libre jeu de ce qui est le plus neuf en nous-mêmes. » Quant au nom de Lafcadio, il provient de celui de Lafcadio Hearn, personnage assez curieux qui résume tout le cosmopolitisme des oncles de Lafcadio. Anglo-irlandais par son père, gréco-maltaise par sa mère, il doit lui-même son nom à l'île de Leucade où il est né. Il fait ses études en Angleterre et en France, vit aux États-Unis, puis à la Guadeloupe, se fixe enfin au Japon où il se fait naturaliser sous le nom de Yakumo Koizumi, épouse une Japonaise, et enseigne la littérature anglaise. Jusqu'à sa mort, en 1904, on ne le connaissait pour ainsi dire pas en France, mais il était connu en Angleterre par de nombreux ouvrages. En 1904 précisément, paraît en France la première traduction d'un de ces livres : *Le Japon inconnu*. Gide, qui a des antennes partout, a dû être séduit par ce nom, en même temps que par la biographie de ce personnage hors du commun, même si, dans le détail, il n'en a rien retenu pour son héros. Lorsque, le 3 avril 1906, le nom de Lafcadio apparaît pour la première fois dans son *Jour-*

7. *Journal* de Copeau, inédit, Dimanche 2 juillet 1905. Nous remercions Mme Marie-Hélène Dasté de nous avoir permis d'utiliser ce fragment du *Journal* de son père. Le premier volume de ce *Journal* (1896-1909), dont l'édition a été confiée à Claude Sicard, est en instance de publication chez Gallimard. On y trouvera de nombreuses précisions sur Gide et la genèse de ses œuvres.

nal, c'est déjà une vieille connaissance, et c'est spontanément qu'il s'assimile à lui, qu'il s'attribue les *punte* par quoi Lafcadio se mortifie : « J'ai cédé à des impulsions de vanité, à ces mouvements de parade — pour le moindre desquels Lafcadio se serait enfoncé la lame de son canif dans la cuisse. »

Dès 1905 sont donc mis en place les trois éléments principaux de l'intrigue, mais il ne sait pas encore comment les mettre en œuvre. Il suspend l'exécution de son projet pour se consacrer à *La Porte étroite* car, comme il le déclarera, il avait besoin d'écrire ce récit pour pouvoir aborder les *Caves*. Aussitôt après *La Porte étroite*, il estime que son autre livre est enfin mûr, et le 2 mars 1909 il note : « Départ pour Rome au comble de l'exaltation. » C'est quasiment Amédée allant aux sources de la vérité, sinon religieuse, du moins littéraire. Seulement, là encore, il n'écrit pas. « J'allais à Rome pour travailler ; je n'ai su que m'y distraire », avoue-t-il à Ghéon. Sans doute n'a-t-il pas encore résolu le grand problème du roman, et en particulier du roman d'aventures, qui agitait le groupe de *La NRF*. Vous trouverez le détail de cette question dans l'étude de Kevin O'Neill sur *Le Roman d'aventure*.

Agité par cette question du roman, il est possible que ce soit seulement à cette époque — et non beaucoup plus tôt comme je l'avais d'abord pensé — que Gide rédige ce qu'il a appelé son « premier début des *Caves* ». Mais cette rédaction, d'une écriture très posée, presque sans rature, est manifestement la mise au point de brouillons antérieurs, certainement de plusieurs années. Gide fait alors précéder le récit de la rencontre de « frère Anthime » et des « Barailloul » (la graphie « Baraglioul », à l'italienne, n'interviendra qu'en 1912) par un long prologue dans lequel il s'explique sur son esthétique du roman. Il en restera une trace dans le chapitre I du livre III, au moment où le narrateur précise : « Il y a le roman et il y a l'histoire... », et où il ancre le roman dans l'histoire. Voici de quelle manière s'ouvraient les *Caves* dans la rédaction primitive. On constatera aisément que ce qui comptait avant tout pour Gide, c'était de renouveler le genre romanesque :

Ce que j'admire surtout, dans la vie, c'est son encombrement formidable. Elle est pareille aux forêts tropicales où l'abondance inextricable du branchage s'oppose à la clarté du jour. L'on heurte à chaque pas faune ou flore. On ne saurait poser les yeux que sur [du] / des / drames ; on ne saurait marcher qu'en en créant. Nul homme qui, s'il ne les a vécus lui-même, n'ait coudoyé du moins les plus affreux ; à qui si malgré tout la vie humaine paraît terne, c'est qu'il n'ose point vivre et qu'il ne sait pas regarder.

Pour moi qui, depuis quelques ans, las des livres, fais profession de regarder, ce qui n'est pas toujours la moins intense façon de vivre, j'ai vu naître sous mon regard, je le dis, des suites d'événements si étranges, si neufs, si retors, si branchus, que, maintenant que le devoir m'incombe d'en exposer une partie, je tremble qu'ils ne se forment mal au récit que je voudrais en faire. Le nombre seul des événements qu'il faudra relater, m'effare ; chacun ferait matière d'un volume, si seulement je le rapportais avec ce commentaire moral que les romanciers d'aujourd'hui ont, je crois, accoutumé d'y joindre. [...] Il faut ra-

conter tout ou rien. Mais raconter dès lors sans commentaires. [...] Mais si peut-être, pour plus de clarté du récit, j'allais fausser cette Vérité même ? [...] ⁸

Si je pense aujourd'hui que ce prologue a été rédigé en 1909, c'est à cause d'une certaine similitude de la thématique avec la troisième partie de l'article «Nationalisme et Littérature», parue dans *La NRF* du 1^{er} novembre 1909, et qui sera reproduite dans les *Morceaux choisis* sous le titre : «La Théorie de Carey». Déjà à la date du 5 janvier 1907, on rencontre dans le *Journal* une réflexion qui met en parallèle le regard nouveau porté sur les êtres, je regarde moins la nature.» Cette fois, nous assistons à une assimilation des deux termes. Voici quelques fragments de cette «Théorie de Carey» qui éclairent cette communauté des deux textes :

«Qu'est-ce qu'une terre fertile ? C'est une terre qui, à l'état de nature, est envahie par une végétation exubérante qu'il faut défricher, ou qui, terre d'alluvions, doit être conquise sur les eaux.» Forêts luxuriantes et ténébreuses, où l'enchevêtrement des ramures fatigue la marche du pionnier ; terres peuplées d'animaux sournois et féroces ; terres marécageuses, mouvantes, aux exhalaisons délétères... ces terres inespérément fécondes sont les dernières exploitées. ⁹

De là, Gide passe à des extrapolations concernant la tâche de l'écrivain qui fera des découvertes psychologiques d'autant plus riches et neuves qu'il explorera «l'alluvion barbare». La littérature des Julius de Baraglioul n'a longtemps mis en scène que des «hautes pensées, hauts sentiments, passions nobles» : il est temps de comprendre les ressources des «régions profondes et broussailleuses, aux latentes fécondités».

Gide quitte donc à présent les terrains trop bien balisés des récits et se lance dans l'exploration des «forêts tropicales». S'il n'a pas conservé ses considérations initiales, c'est d'une part qu'il tenait à démarrer *in medias res*, d'autre part parce que leur propos était trop sérieux, trop technique, pour le ton ironique que l'auteur voulait imprimer à son récit. Il passe successivement en revue les problèmes de l'objet du roman, de la place et du rôle du narrateur, de la technique de l'exposition et du point de vue, du rapport entre roman et histoire. Avant tout, ce nouveau roman s'oppose aux récits précédents parce qu'il s'ouvre aux forêts de la vie, dans toute leur complexité, alors que le récit coupait les branches, taillait, restreignait son champ. La correction de «du drame» en «des drames» me semble significative puisqu'elle marque le passage de la singularité plus ou moins abstraite à l'abondance complexe et concrète

8. Manuscrit partiellement inédit (un fragment en a été cité dans mon ouvrage : *Les Caves du Vatican d'André Gide*, p. 57), Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, γ 893, ff. 26-27. Nous remercions Mme Catherine Gide de nous avoir aimablement permis cette citation et celles qui suivent. Nous préparons une édition critique des *Caves du Vatican*, qui établira l'avant-texte de l'œuvre à partir de tous les brouillons et manuscrits.

9. «La Théorie de Carey», *Morceaux choisis*, Paris : Éd. de la NRF, 1921, pp. 40-1.

des événements de la vie. Le narrateur souligne la métamorphose qui a été la sienne : il est sorti du monde des livres pour «regarder» la vie. Le roman n'est pas une fabrication, il n'est pas non plus un objet que le narrateur s'approprie pour y imprimer son propre discours, en doublant le récit d'un «commentaire moral». Le romancier doit être le témoin oculaire de l'histoire ; il doit s'efforcer de s'effacer devant les faits, et s'il lui arrive de créer des drames, du moins doit-il renoncer à confondre le narrateur et le personnage comme c'était le cas dans le récit. Il s'expliquera par la suite plus longuement sur ce problème du point de vue : si la seule objectivité possible du romancier est celle que permet la subjectivité de sa perception de narrateur, s'il refuse la place du narrateur omniscient, du moins doit-il effacer sa personne, qui se limitera à «un regard zélé» et à «une oreille attentive».

Le problème central de cette nouvelle conception du roman consiste donc en l'imbrication des multiples événements qui interfèrent dans le récit, et ce sera d'ailleurs la cause de l'ajournement de la rédaction des *Caves*, car Gide avait beaucoup de mal à imbriquer les différentes intrigues les unes dans les autres.

Le roman ainsi conçu va enfin à l'encontre de celui qui se pratiquait à l'époque : c'est un document historique, et le romancier est un choniqueur qui se consacre au vrai. A deux reprises, les mots «Vrai» et «Vérité» sont écrits avec des majuscules. Ce sont des entités, des essences auxquelles l'auteur doit se dévouer. Mais le vrai n'est plus un absolu inscrit dans le ciel des idées, il est descendu sur la terre, est inscrit dans l'histoire. Car *Les Caves du Vatican*, c'est précisément le roman qui abolit toute possibilité de vérité en soi. D'où le retour par la suite au problème de la relativité du point de vue, à l'esthétique du roman construit sur des fragments partiels, sans souci d'explications ni de jointoiements artificiels, à ce que la critique moderne appellerait l'esthétique de la faille ou du texte éclaté.

Notons encore qu'après *La Porte étroite*, pour mettre en œuvre ce programme, Gide se nourrit abondamment de romans. Il s'était déjà imprégné de Dostoïevski, et se jette alors plus particulièrement sur le roman anglais, persuadé que de là seul pouvait surgir le renouveau attendu du genre : il lit Defoe, Stevenson, et en 1911, Larbaud lui conseille de lire *Tom Jones* de Fielding. Ce n'est pas par hasard que, sur les quatre œuvres mentionnées dans les *Caves* et rattachées à Lafcadio, figurent *Moll Flanders* et *Robinson Crusoë*. Ce n'est pas par hasard que l'épigraphe du livre V, consacré à Lafcadio, est empruntée au *Lord Jim* de Conrad.

AUGUSTE ANGLÈS

L'engouement de son groupe et de lui-même pour Daniel Defoe et pour Stevenson remonte beaucoup plus loin. Mais il est exact qu'en 1911 il décide

de se mettre sérieusement à l'étude de l'anglais et il prend un « teacher ». C'est en 1911 aussi que l'étoile de Joseph Conrad commence à éclipser celle de Stevenson. L'incitation de Larbaud pour *Tom Jones* sera plus tardive.

ALAIN GOULET

A ce propos, je voudrais corriger l'erreur de perspective que me paraît refléter la brillante formule d'Auguste Anglès : Gide, ayant rêvé à une combinaison des *Frères Karamazov* et de *Tom Jones*, n'aurait abouti qu'à celle de *L'Orme du Mail* et du *Chapeau de paille d'Italie*. Je ne suis pas sûr qu'elle soit pertinente, parce qu'elle revient à surestimer le climat qui entourait la création des *Caves* et dont témoignent les correspondances, les discussions, etc.. Ce sont les amis de Gide qui étaient persuadés qu'il voulait refaire *Les Frères Karamazov*, c'est Copeau qui voulait que ce soit un mélange des *Frères Karamazov* et de *Tom Jones*. Mais si l'on s'en tient à ce que Gide a écrit — et vous savez qu'il conservait les moindres papiers, les moindres brouillons —, aucune de ses lignes ne laisse prévoir qu'il ait jamais eu un tel dessein. C'est Alain-Fournier, c'est Copeau qui ont répandu le bruit que Gide allait réaliser le grand roman d'aventures qu'ils attendaient, ce n'est pas Gide lui-même. Au contraire, dès la fin de 1912, il écrit à Copeau que ce sera une sottise. Cela dit, il est vrai qu'il y a un côté Labiche dans les *Caves*, mais ce n'est sans doute pas l'essentiel. En fait, lorsque Gide déclare dans son *Journal*, en janvier 1902, qu'il voudrait écrire le roman des « relations entre une douzaine de personnages », il définit son ambition par opposition à ses œuvres précédentes. Pour lui, le problème du roman est un problème de « relations ». Au lieu de mettre l'accent sur le développement interne d'un personnage, de prendre celui-ci comme unique point de référence et de ne considérer les autres que par rapport à lui, il s'attachera plutôt aux rapports qui déterminent l'existence des personnages et leurs actions. Le personnage n'existe plus de l'intérieur, comme entité, il n'existe que par ses relations, que par ses influences. C'est cela que Gide cherche dans les romans. Et puis, il y a aussi la conception très gidienne de l'influence, à savoir que lorsqu'il lit Fielding, Stevenson, Defoe et les autres, ce n'est pas pour les imiter, mais pour chercher en eux des points de départ, de quoi renouveler sa technique, de quoi se les incorporer — Du Bellay disait : les convertir « en sang et nourriture ». Quand on étudie ses brouillons, on s'aperçoit que d'emblée Gide s'inscrit dans une perspective de sottise, maniant l'ironie, le burlesque, le saugrenu, jouant avec ses marionnettes. Jamais il n'imité le ton et la manière des romanciers dont il s'est nourri. Lorsqu'il relit son « premier début des *Caves* », il note en marge du manuscrit : « A reprendre. L'ironie n'est pas assez apparente. J'ai l'air de parler sérieusement, malgré la pompe et la grandiloquence. C'est ainsi qu'écrivent tant de niais, des plus lus, des plus applaudis. »¹⁰ Il est bien évident que c'est autant

pour nous que pour lui qu'il écrit cette note, pour mettre en garde la critique et se justifier devant la postérité.

Certes Gide a donné des bâtons pour se faire battre puisque, jusque fin 1912, il parle toujours des *Caves* comme d'un roman. Mais cela s'était déjà produit pour *L'Immoraliste*, pour *Isabelle*, et même pour *Le Prométhée mal enchaîné*. Ce n'est qu'en 1913 qu'il appelle son œuvre *sotie*. Sans doute aussi a-t-il été affecté par la série d'articles de Jacques Rivière sur «Le Roman d'aventure». Gide avait promis, à l'instigation de Copeau, un grand article sur le roman pour *La NRF*. Or l'article de Rivière est né aussi à l'instigation de Copeau. C'est lui qui avait parlé à Rivière du roman d'aventure, c'est lui qui a exercé, par sa conversation, une influence extraordinaire.

AUGUSTE ANGLÈS

Tout le groupe était en ébullition et en conversation générale autour de cette question du roman d'aventure, et les formules de Copeau précèdent les formules de Rivière.

ALAIN GOULET

Il est de fait qu'après avoir lu cet article de Rivière, Gide a été découragé : «il dit à peu près ce que j'aurais souhaité dire dans mon article, et beaucoup mieux que je ne saurais parvenir.» Ce n'était pas étonnant, puisque la source était commune.

Il faut aussi considérer un autre point qui concerne l'alternative roman / sotie : c'est ce que j'ai appelé la «déconstruction» du roman d'aventure. Les *Caves*, ce n'est pas seulement l'histoire burlesque d'un monde qui se défait. Il y a aussi énormément de souvenirs littéraires qu'on s'est plu à souligner, à grossir, à surestimer parfois. Il y a des références à Dostoïevski, à Balzac, aux romans anglais, aux romans feuilletons, à l'œuvre gidienne antérieure, mais tout cela est repris dans une même perspective de déconstruction, c'est-à-dire que Gide s'y réfère pour s'y opposer, pour les vider de leur substance, pour les gauchir et, en quelque sorte, pour les enterrer. Véritablement il faut considérer tous ces emprunts dans la perspective qui est celle de Lafcadio : «On lit de moins en moins... [...] on foutra l'imprimé par-dessus bord», etc.. Toute la culture présente dans l'ouvrage est là pour qu'on s'en libère. D'une certaine manière, on pourrait opposer dans cette perspective l'œuvre de Proust et celle de Gide : tandis que Proust représente l'accomplissement d'une culture, *Les Caves du Vatican* représentent la révolte contre toutes les traditions culturelles. Je vous renvoie à cette réflexion de Lafcadio qui, en face de Julius, oppose les exigences et la vérité de la vie à la culture étraïquée, déformante et

10. Bibl. litt. J. Doucet, γ 893, f. 26 (déjà cité par Yvonne Davet dans la «Notice» de l'éd. de la Pléiade, p. 1571).

desséchante de l'écrivain.

Pour en revenir à la genèse des *Caves*, nous avons vu Gide surseoir une nouvelle fois à leur rédaction après *La Porte étroite*, pour se consacrer à deux exercices préparatoires : *Isabelle*, et *Le Récit de Michel* qui n'a jamais été achevé. Ce sont ses gammes d'une écriture romanesque. Dans les deux cas il s'agit de récits qui lui sont étrangers et qui consistent en la découverte d'une réalité qui échappe. Mais il faut considérer comme tout aussi importantes, pour la préparation des *Caves*, la première rédaction de *Corydon* et la nécessité pour Gide de parler ouvertement de l'homosexualité. Ce n'est pas un hasard si Claudel se mettra à fulminer à la lecture de la sotie, s'il rompra avec le coupable devant son obstination, si Henri Massis et *L'Action française* prendront celui-ci violemment à partie : c'est que, me semble-t-il, la notion de transgression est fondamentale ici. Dans la production de Gide, une œuvre capitale est toujours une œuvre-bascule. Or, dans et par l'écriture des *Caves*, il ose ce qu'il n'avait pas osé jusque-là : il jette toutes ses vieilles défroques aux orties en en affublant les Amédée, les Julius, les Anthime, et il rejette avec eux tout un monde bourgeois soumis à ses normes, à ses croyances, à ses prudences. L'écriture des *Caves* va lui permettre d'oser enfin être soi, de s'affirmer — fût-ce contre Madeleine qu'il n'avait pas réussi à préparer — et d'oser écrire et publier *Corydon* et *Si le grain ne meurt*. Je sais bien qu'il y aura beaucoup de prudences, de retours en arrière. Mais j'ai tendance à lire *Les Caves du Vatican* comme un jeu grave, la comédie d'un monde qui se meurt. Il est significatif qu'en 1914, peu après leur publication, éclate la première guerre mondiale. Cette guerre, qui va abattre tout ce monde bourgeois, naît précisément dans les Balkans, autour de la Roumanie et des Carpathes où est né Lafcadio, où il a passé son enfance. On a parlé de la dimension prophétique des œuvres d'art, et je crois qu'on peut la trouver dans celle-ci, à mettre au compte du flair extraordinaire de Gide.

Avant d'en terminer avec cette présentation de l'histoire externe, il faut ajouter quelques mots sur les rapports qu'elle peut avoir avec les hommes de *La NRF*, en particulier avec Jacques Copeau. Ce n'est pas un hasard si le livre lui est dédié. Gide avait écrit en guise de préface une épître dédicatoire à lui adressée, qui sera déléaturée sur épreuves, et qui commence ainsi :

J'ai plaisir à écrire votre nom sur le premier feuillet de ce livre. Il a toujours été à vous ; du moins, depuis le jour qu'il a commencé de prendre forme.

De fait, il l'avait élaboré de concert avec son ami, se montrait très ouvert à ses suggestions, et dès qu'il avait écrit quelques pages, il voulait aller le trouver pour les lui lire, les lui soumettre, écouter ses critiques. De même que *Les Faux-Monnayeurs* sont dédiés à Roger Martin du Gard parce qu'ils ont été écrits en relation constante avec lui, de même les *Caves* ont été pensées, sinon

écrites, en collaboration avec Copeau, et j'ai été très surpris qu'il n'en soit pas question dans les pages qui nous ont été lues du *Journal* de ce dernier.

AUGUSTE ANGLÈS

Il en est abondamment question dans leur correspondance.

ALAIN GOULET

C'est donc cette lacune que vous complèrerez. En attendant, voici quelques repères chronologiques. Dès la première rencontre des deux futurs amis, en 1903, il est question de ce projet. Lorsque Copeau séjourne à Cuverville, ils en reparlent sur les falaises d'Étretat ; il stimule Gide, qui note par exemple dans son *Journal*, en juillet 1905 : « Il m'a plutôt excité au travail que dérangé. » Il peut paraître significatif qu'au printemps 1905, deux jours avoir mentionné pour la première fois le nom de Copeau dans son *Journal* (à propos de sa réflexion : « Savez-vous ce qui me manque ? Un milieu. »), Gide observe qu'il éprouve à nouveau le plaisir d'écrire, puis consigne la première indication qu'on ait sur l'écriture des *Caves* : « Je vois Anthime Armand-Dubois avec une énorme loupe sur le sourcil droit. Barailloul porte une perruque noire. » Plus tard, en février 1912, alors que depuis trois mois il essaie de se remettre au travail — sans résultat — et qu'il gémit dans son *Journal* sur son marasme, la présence de son ami est la seule qui parvienne à le stimuler. Un jour il écrit : « La lettre de Copeau m'a restauré » ; puis, après une visite de celui-ci : « Quel bien me fait le sentiment de sa valeur ! » ; plus loin : « L'assurance et l'exaltation calmes de Copeau m'ont tonifié ». Enfin l'œuvre démarre au printemps 1912, en Italie, et l'auteur à son retour relate dans son *Journal* : « J'ai commencé de remettre au net les pages des *Caves* qui me restaient à revoir. Impatient de les remettre à Copeau. » Plus d'un an après, le 24 juin 1913 : « Achevé hier les *Caves*. Sans doute, il me restera beaucoup à reprendre encore après que je l'aurai donné à lire à Copeau et sur les épreuves. » Et une quinzaine de jours plus tard : « Mes heures les meilleures je les emploie à mettre au point les passages des *Caves* dont Copeau ne s'est pas montré satisfait. » C'est vraiment un leitmotiv.

Un autre ami a joué un rôle dans cette genèse : Valéry Larbaud. Les deux hommes, riches héritiers l'un et l'autre, ont le goût du voyage. Ils se connaissent par correspondance depuis 1905, mais ils ne se rencontrent qu'à l'enterrement de Charles-Louis Philippe, fin 1909. En 1911, Larbaud sert de guide à Gide en Angleterre, et c'est lui qui l'incitera à lire *Tom Jones* au bon moment. Surtout, ils se fréquentent en avril 1912 à Florence, au moment de la reprise des *Caves*, et Justin O'Brien a étudié les rapports entre Lafcadio et Barnabooth. Selon lui, c'est à Larbaud que Lafcadio devrait son nom de Wluiki, et plus généralement son cosmopolitisme, son aspect « barnabooth-

ien». Ses talents de linguiste seraient à l'origine des noms des « oncles » de Lafcadio et de la transformation de Barailloul en Baraglioul. Sous son influence aurait été rédigé le chapitre I du livre V, avec les détails sur l'élégance vestimentaire de Lafcadio et surtout son monologue intérieur, si proche de ceux de Barnabooth.

Il faut aussi parler d'Henri Ghéon. En avril 1912, après que Gide a travaillé un mois à Florence, Ghéon vient l'y rejoindre et ils partiront tous deux pendant quinze jours...

AUGUSTE ANGLÈS

Mais antérieurement — si je puis me permettre — il y eut un épisode de leurs rapports qui intéresse votre propos. En février 1908, Gide va voir à Bray-sur-Seine Ghéon, qui lui offre un déjeuner arrosé d'un capiteux chambertin et lui lit des passages de *L'Adolescent*, un roman qu'il a en train mais qu'il n'achèvera pas. Dans le train du retour Gide, stimulé par ce chambertin et par cette lecture, se prend à reconstituer le roman de son ami, tel que lui l'aurait imaginé, et à esquisser d'un jet le portrait de Lafcadio. Son roman aurait-il été contaminé à ce stade par celui de Ghéon ? Quant à certains détails du portrait physique de Lafcadio — par exemple celui de la touffe implantée au bas du dos —, ils viennent d'un des nombreux garçons rencontrés par les deux camarades aux piscines ou bains de vapeur et qui est décrit dans le *Journal* sous le nom d'Émile. Il pourrait donc bien y avoir un ingrédient Ghéon dans *Les Caves du Vatican*, d'autant plus que la correspondance entre les deux « camarades » est elle aussi un témoignage d'émulation créatrice : elle abonde en histoires de mystérieuses « bandes », se complaît aux atmosphères clandestines et paraît souvent un entraînement au roman picaresque.

ALAIN GOULET

N'oublions pas non plus que Gide lit à Ghéon son travail à mesure, comme Ghéon lui lit le sien. Ainsi Ghéon lui écrit, le 20 juin 1913 :

J'ai pensé aussi que le travail te retenait et que tu étais en train de monter ton dernier chapitre à la hauteur des précédents. Ta lecture m'a tant stimulé et versé tant de confiance en toi et, solidairement, en moi !

Et puis, bien que ceci n'ait pas un rapport direct avec mon propos, on peut constater qu'en 1911, c'est le moment où Ruyters et Drouin commencent à s'éloigner de *La NRF*, alors que Gide se met à écrire les *Caves*. Je me demande si ce n'est pas significatif : alors que ces deux amis cherchent un point fixe, un équilibre, voire un certain dogme, c'est le moment où Gide lutte violemment contre tout dogme, contre les hommes d'églises. Il y a ici en germe une incompatibilité entre la recherche d'un équilibre et le déséquilibre soigneusement cultivé, une perspective de relativité généralisée très gidienne. Bref, Gide s'oppose à toutes les scléroses, à tous les « crustacés ».

Je mentionnerai enfin pour mémoire les rapports des *Caves du Vatican* avec Gide, avec sa propre personnalité et avec son œuvre. Il est évident que la plupart des personnages de la sotie sont issus d'une longue lignée, que Protos a pour antécédent Ménalque, comme Amédée a pour antécédents Urien ou Alissa. Mais à chaque fois que Gide reprend un type précédent, il lui donne de nouvelles caractéristiques et il l'aborde dans une perspective de déconstruction. Ce travail de déconstruction s'applique à soi-même comme à son œuvre. Ainsi, il était *a priori* tout à fait inattendu que la séquence d'Amédée Fleurissoire chez le coiffeur de Naples soit une reprise burlesque et ironique d'un fragment des *Nourritures terrestres*, que voici :

Quais de chaleur ; stores qu'on soulève pour entrer. On s'abandonne [...]. Et lui qui raffine après qu'il a rasé, rase encore avec un rasoir plus habile [...]. Il lave la brûlure laissée ! puis, avec un onguent, calme encore.

A ces trois phrases correspondent trois moments des *Caves du Vatican* :

La porte, à cause de l'excessive chaleur restait ouverte ; un rideau de grosse étamine retenait les mouches et laissait passer l'air ; on le soulevait pour entrer ; [...]. Amédée [...] à demi-couché dans le fauteuil de cuir, s'abandonnait. [...] A présent le barbier, pour mener à perfection son ouvrage, étalait à nouveau sur le visage déjà rasé une mousse onctueuse et, du clair d'un second rasoir qu'il affilait au creux de sa main droite, raffina. [...] Le barbier [...] prit au fond d'un tiroir une pincée d'ouate jaunie qu'il trempa dans l'*Antiseptic* et appliqua sur le bobo.

Tous les éléments sont repris, mais le mode lyrique est inversé en burlesque. Cet exemple est caractéristique de l'esprit dans lequel Gide écrit les *Caves*, c'est-à-dire d'abord contre soi, contre celui qu'il a été et qu'il veut enterrer. Plus encore que les rapports des *Caves du Vatican* avec ses œuvres antérieures, ce qui m'a le plus intéressé, c'est tout ce qu'il a mis de lui-même dans son livre. Plus un personnage y est burlesque, pitoyable, et plus il comporte de traits communs, d'un point de vue anecdotique, avec l'auteur. De tous, celui qui partage le plus de traits communs avec lui, c'est Amédée Fleurissoire, et celui qui lui ressemble le moins, dans ses aventures, dans sa vie, c'est Lafcadio. Pour Amédée, il faudrait parler des rhumes, des cache-nez, des foulards de Gide, de sa manière de vivre comme dans un rêve, du problème que représentait pour lui le choix d'une place dans un compartiment de train, de son mariage blanc, etc.. En écrivant les *Caves*, c'est son côté Fleurissoire qu'il tente de piétiner, dont il tente de se défaire, comme Flaubert se moquait de son côté homaisien en attribuant à Homais quelques-unes de ses propres pensées. Au contraire Lafcadio, c'est l'être potentiel, c'est l'être expérimental ouvert sur l'avenir. Amédée, c'est le personnage mort-vivant, celui dont le père était entrepreneur funéraire et qui est marqué dès l'enfance par la mort, par la sclérose de ses croyances. Finalement, ce n'est pas un hasard si Lafcadio tue Amédée ; c'est inscrit précisément dans leurs rôles : tuant Amédée, il ne fait

que le rendre à la mort qui est son destin. Il y a là une ouverture sur la conception gidienne du bonheur. Lorsque Julius demande, dans le dernier chapitre : «Qu'aviez-vous contre Fleurissoire, ce digne homme si plein de vertus ?» — Lafcadio lui répond : «Je ne sais pas... Il n'avait pas l'air heureux...» Les *Caves*, c'est l'opposition au monde des contraintes, un appel à la liberté d'esprit, à un monde où on devrait être heureux, où on tuerait ceux qui ne savent pas l'être. Elles appellent un nouveau monde, celui des *Nouvelles Nourritures* dans une certaine mesure.

Je dis aussi cela pour indiquer ce qu'est le travail d'écriture chez Gide. On s'est trop plu à rapprocher la vie de son œuvre. Or on pourra accumuler tant qu'on voudra les rapprochements de détail, ça ne voudra jamais rien dire si on ne s'aperçoit pas que ce n'est pas du tout la même chose, que la vie et l'œuvre ne sont pas de même nature. Lorsque Gide reprend dans *La Porte étroite* des lettres de Madeleine, elles n'ont plus la même signification à cause de leur contexte, elles prennent une tout autre valeur. Il y a le fonctionnement propre à l'œuvre, et tout le phénomène de *catharsis* de l'écriture littéraire, les transferts qui jouent à plein en ce cas.

Je signale encore rapidement que plusieurs traits des *Caves* ont certainement été empruntés à des amis. On vient de nous apprendre par exemple que Lafcadio doit peut-être à la lecture de *L'Adolescent* de Ghéon. De même il n'est pas impossible que le départ de Ruyters pour l'Abyssinie et la construction du chemin de fer d'Addis-Abéba à Djibouti aient des rapports avec la question des terrains d'Anthime en Égypte et la spéculation que provoque le tracé d'une voie ferrée.

AUGUSTE ANGLÈS

Ce sont des histoires du genre de celles dans lesquelles Gide était entraîné par Eugène Rouart, l'un des plus importants de ses amis de jeunesse.

ALAIN GOULET

Quoi qu'il en soit, cette histoire n'est probablement pas inventée, dans son aspect matériel. Il n'est pas non plus impossible que la création du petit «comptoir d'édition» en 1911, les tractations de cette époque, comme les anciens démêlés avec les Natanson à *La Revue Blanche*, aient quelque chose à voir avec le personnage de Lévilchon et la fondation de la maison F.B.L. (Fleurissoire — Blafaphas — Lévilchon). Je n'en sais rien, mais c'est possible.

AUGUSTE ANGLÈS

Je reste persuadé qu'à un moment assez ancien de son parcours Gide a nourri pour les *Caves* l'ambition — fouettée ensuite par Copeau, je l'accorde — d'une dimension métaphysique (c'est le côté *Karamazov*) alliée à la vitalité (côté *Tom Jones*). J'en veux pour preuve cet article que vous avez mentionné

seulement au passage, sans lui accorder d'importance, et qui remonte au lendemain de la publication de *L'Immoraliste*, en 1902. Signé par Francis de Miomandre, mais prenant l'allure d'une interview, il a peut-être été rédigé, au moins revu, par Gide, dont il transcrit fidèlement en tout cas les intentions à cette date : reportez-vous-y et vous verrez qu'elles sont ambitieuses. Et c'est parce que Gide a eu conscience de n'y avoir pas répondu avec les *Caves* qu'il en a ajourné la réalisation jusqu'aux *Faux-Monnayeurs*.

Beaucoup plus tard et rétrospectivement, j'y consens, il est revenu (vous trouvez son observation dans les notes de la «Bibliothèque de la Pléiade») sur cette dimension métaphysique, en s'avisant qu'après tout le Pape incarcéré pourrait figurer Dieu incarcéré. C'était une de ses convictions fondamentales en matière religieuse : l'institution ecclésiastique a procédé à une incarcération de la parole du Christ. Voilà une dimension qui, dans les *Caves* telles qu'elles sont en fait devenues, reste si latente et implicite qu'elle nous est presque invisible, mais qui aurait pu, selon leur visée originelle, se développer. La violente indignation de Claudel à leur lecture a certes été déclenchée par leurs passages corydoniens, mais aussi par leur accent voltairien, à la *Candide*. Et de façon beaucoup plus personnelle et précise, il s'est senti bafoué par l'emprunt d'une épigraphe à *L'Annonce faite à Marie*. Allons plus loin que lui, et même si nous outrepassons le domaine des témoignages explicites. Ce pape prisonnier, n'était-ce pas aussi le thème qui avait été celui de *L'Otage* ? Les *Caves* comme *Otage* caricaturé sur le mode burlesque, comme *Otage* travesti...

Voici longtemps que la lecture des correspondances m'a montré que Copeau a fouetté Gide dans le sens d'une grande ambition romanesque. Que celui-ci ne l'ait pas transcrite dans les manuscrits tels que vous les avez auscultés, c'est possible, mais en quoi votre constatation infirme-t-elle l'existence d'un rêve, d'une visée, trahis par la mise en œuvre ? Dans une lettre de fin 1912, début 1913, Gide écrit en substance à Copeau : je me persuade que l'ambition que vous vous êtes tant employé à attiser en moi, je n'ai pas encore les moyens de la réaliser... Or c'est le moment — vous l'avez dit — où il se rabat sur le mot «sotie». L'apparition de ce terme dénote ce que Barrès aurait appelé un repli sur ses bases, le moment où il se résout avec clairvoyance, mais aussi dépit, à ajourner son rendez-vous avec le grand roman rêvé et à carguer les voiles. Voilà ce qui m'a incité à lancer une formule, naturellement un peu arbitraire, mais qui me paraît illustrer un moment réel d'un long processus.

Pourquoi ai-je songé au *Chapeau de paille d'Italie* ? D'abord parce que j'ai toujours été frappé par la présence et la persistance chez Gide d'une veine à la Labiche : nous en avons découvert un nouvel échantillon grâce à Claude Martin, qui a publié à la fin de sa thèse la «Journée avec une Comtesse» à Biarritz, qui comporte un dialogue digne de Labiche. Gide a d'ailleurs senti que

Les Caves du Vatican ne demandaient qu'à devenir comédie et j'irais jusqu'à les pousser vers l'opérette : elles ont une vocation de vaudeville. Pourquoi ai-je songé à *L'Orme du Mail* ? A cause de toute la partie béarnaise de ces scènes de la vie de province traitées sur le mode d'une raillerie mineure. Il faut penser ici à Francis Jammes, qui formait alors avec Claudel un indissoluble tandem. C'est tout le «petit monde d'autrefois» de Jammes, Orthez, les curés de village, les hobereaux, les comtesses dames-patronesses, tout ce petit folklore des ravissants contes de Jammes, qui est moqué selon une veine ironique et plus proche d'Anatole France que de Voltaire.

Mais je ne tiens pas particulièrement à ma formule, qui n'est qu'une boutade.

ALAIN GOULET

Je dirai simplement ceci. Gide a déclaré à plusieurs reprises, et notamment dans ses entretiens avec Amrouche, qu'il avait écrit les *Caves* avec une sorte de jubilation, avec un amusement qu'il n'a éprouvé que pour deux de ses œuvres, *Paludes* et celle-ci. Quand on étudie les brouillons, on s'aperçoit en effet qu'il suit une première veine, esquisse un premier jet, qui a quelque chose de Labiche, où il se laisse entraîner par la verve, par les mots. Mais il n'en reste pas là, et ensuite il sabre, il supprime en particulier tout ce qui ne prend pas une autre dimension. C'est-à-dire que tout ce qu'il garde et qui a l'apparence de Labiche, il le conserve parce que c'est autre chose que du Labiche et qui entre en résonance avec toute une thématique de l'œuvre. C'est pourquoi votre formule concernant Labiche est à la fois vraie et fausse.

AUGUSTE ANGLÈS

Comme toutes les formules. Une formule a pour but de mettre l'accent sur un aspect.

J'en viens à Ruyters et à Drouin, que vous avez travestis en «hommes d'églises» ! Pour le coup, la formule est fausse. Gide a eu le sentiment, plus à tort qu'à raison, que Ruyters et Drouin s'étaient encroûtés. Ce n'était pas si vrai puisque Ruyters était parti assez loin, mais il avait pris des tics de pensée et de style. Drouin, lui, est resté beaucoup plus sédentaire, mais s'il a déçu les espoirs de Gide, il n'en a pas moins publié des articles fort remarquables. L'un et l'autre surtout se détachaient de la littérature, réprouvaient les embarcées de leur ami, ne suivaient plus le mouvement : c'était assez pour entrer dans la catégorie des «crustacés».

J'ajoute que pourtant l'un et l'autre sont restés les consciences grammaticales de Gide, en particulier pour *Les Caves du Vatican*, qui furent l'occasion d'un différend. Gide, de nouveau en Italie en 1913, avait laissé un manuscrit ou une dactylographie de sa sottie à Drouin en le chargeant de procéder à ce

travail d'épouillage grammatical et en lui faisant jurer de ne montrer ce texte à personne d'autre. Mais Drouin le montra à Ruyters, puisque celui-ci servait lui aussi habituellement d'«étamine» grammairienne. Cette minime infraction prit dans l'esprit de Gide des dimensions extravagantes, elle lui apparut comme une sorte de trahison, et l'incident ne contribua pas à améliorer leur compréhension réciproque.

DANIEL MOUTOTE

A ce propos, sait-on que Madeleine Gide a relu le texte des *Caves* ?

ALAIN GOULET

J'allais le dire : l'extraordinaire est que toute une partie du manuscrit est recopiée de sa main, en particulier — et ce n'est pas un hasard, je crois, si son mari lui a fait recopier cette partie-là — la «déconversion» d'Anthime au cours de sa conversation avec Julius, la révélation de l'histoire du faux Pape, et les considérations sur le sacrifice inutile. Le chapitre VII du livre V est entièrement recopié par Madeleine.

AUGUSTE ANGLÈS

Quand Robert Mallet a édité la correspondance Claudel-Gide, il a trouvé moins de lettres du second que du premier, parce que celui-ci, tout simplement, en jetait au panier et en perdait. Mais ses propres lettres que Gide jugeait les plus importantes, ou bien il en gardait les brouillons, ou bien il les faisait copier par Madeleine Gide, dont on reconnaît l'écriture de jeune fille bien élevée d'autrefois. La lecture par elle, ou à elle (il aimait lire à haute voix), de toutes les œuvres de son mari jusqu'en 1914 m'a toujours paru l'un des nombreux exemples de ce que j'appelle le «sommambulisme de Gide», son incapacité à prévoir et à percevoir le retentissement en autrui de ses actes ou de ses œuvres. Dans son esprit, ces lectures avaient sans doute une intention éducative et entraînaient au nombre de ses tentatives pour faire peu à peu comprendre enfin quelque chose de lui à sa femme.

J'en viens à l'origine du prénom de Lafcadio. Oui, bien sûr, celle qui vient tout de suite à l'esprit, surtout pour moi qui ai vécu au Japon, c'est Lafcadio Hearn. L'Angleterre le connaissait, l'Amérique aussi, et si les traductions de ses œuvres par Marc Logé l'ont enfin introduit en France (des comptes rendus en paraîtront encore dans *La NRF*), c'est à cause du retentissement de la guerre russo-japonaise. Les correspondances de Gide avec Drouin, Valéry et d'autres confirment à quel point cette guerre a passionné l'opinion intellectuelle : pour la première fois un pays occidental était battu par un pays asiatique. Dès le début de mes rencontres avec Jean Schlumberger, j'ai donc fait état de Lafcadio Hearn ; mais à ma déconvenue il m'a répondu : «C'est en effet la première idée qui vient à l'esprit, mais en réalité Gide n'y a pas pensé

pour baptiser Lafcadio.» Peut-être se trompait-il ? Il a cherché longuement dans sa mémoire pour tâcher de retrouver, sans y parvenir, la véritable origine de ce prénom. Quant à moi, je l'ai toujours trouvé en consonance avec ceux des héros des comédies de Musset.

Le Jordan lyonnais serait-il un descendant de Camille Jordan, qui fut le représentant des catholiques de sa ville au début du XIX^e siècle ? En tout cas, il est amusant qu'il ait été un Lyonnais, à cause d'une longue tradition de piété, parfois insuffisamment éclairée.

PETER FAWCETT

Vous avez tiré toute une esthétique du «premier début» des *Caves*, mais ne vous semble-t-il pas qu'il ne faut pas confondre l'auteur et le narrateur, même à ce stade ? D'un certain point de vue les *Caves* sont en effet la satire de cette façon d'écrire que l'on pourrait dire «objective».

ALAIN GOULET

C'est vrai, encore que ce prologue initial ne prône pas l'objectivité à la manière du réalisme. Ce que refuse le narrateur, c'est le «commentaire moral», c'est-à-dire la thèse des Maurice Barrès, des Paul Bourget, ou des Julius. Les événements, les faits, doivent parler seuls ; mais ils restent relatifs à la vision que peut en avoir le narrateur-témoin. D'autre part, il me paraît important qu'au moment où Gide se met à écrire les *Caves*, le problème esthétique semble primer pour lui l'histoire proprement dite. Ce n'est pas tant pour le plaisir de raconter une histoire curieuse qu'il écrit, que pour mettre au point une forme nouvelle. C'est pourquoi la moitié de ce «premier début» est consacrée à ce prologue d'ordre esthétique. Et si le récit s'arrête bientôt, c'est que Gide n'a pas encore trouvé les solutions qui lui permettent de mettre en œuvre son nouveau programme. Que ce prologue se veuille grandiloquent et burlesque est sans doute une manière de faire passer quelque chose qui tient à cœur à Gide ; la meilleure preuve en est que, dans l'état définitif, il y reviendra : «Il y a le roman et il y a l'histoire. Tant pis pour ceux qui veulent du romanesque. Pour moi, le roman, c'est l'histoire...» A la limite, j'en tirerais des conséquences quasiment inverses des vôtres, à savoir qu'il s'agit là d'une préoccupation d'autant plus profonde, d'autant plus tenace, qu'elle s'exprime par l'intermédiaire du narrateur et non pas comme une esthétique émanant directement de l'auteur.

PETER FAWCETT

De mon point de vue, ce narrateur s'en tient toujours aux faits, il ne s'occupe jamais des questions morales, alors que celles-ci surtout ont intéressé Gide. Pour en venir à la seconde observation que je voudrais soumettre, lorsque vous avez parlé de ce passage chez le coiffeur, il ne me semble pas du tout

qu'il s'agit d'enterrer *Les Nourritures terrestres*. C'est plutôt qu'Amédée Fleurissoire monte vers la vie. En revanche, on peut dire que lorsque Lafcadio le tue, Amédée rejoint le destin qui l'attendait. Je crois qu'Amédée est le personnage le plus sympathique...

ALAIN GOULET

Bien sûr, si vous voulez, c'est une interprétation possible. Mais je ne me place pas du tout du point de vue de la sympathie ou de la non-sympathie. Je prends les éléments qui se trouvent dans les *Caves*, et je regarde comment ils fonctionnent. Et je dis que, dans cette perspective-ci (sinon, moi aussi, je suis pétri de tendresse pour cet Amédée), Fleurissoire est l'être qui est marqué depuis sa naissance par le sceau de la mort, qui est sclérosé. N'empêche qu'il y a un plaidoyer magnifique du narrateur — et non pas de l'auteur — pour lui, lorsqu'il décide de s'évader de sa vie et de se consacrer à la libération du Pape. C'est son côté gidien ; mais il reste complètement en marge de la vie, il vit dans un rêve, ne s'y reconnaît pas, et finalement il mourra pour le contraire de la cause qu'il croyait servir.

PETER FAWCETT

Mais c'est justement au moment où il commençait à en sortir...

ALAIN GOULET

Il ne commence pas du tout à en sortir, parce que précisément au moment où il veut vivre vraiment, il s'embarque dans une histoire qui n'a absolument aucun rapport avec la «réalité»...

AUGUSTE ANGLÈS

Je crois qu'on peut vous mettre tous deux d'accord en disant qu'il s'agit toujours de la fameuse ambiguïté des personnages de Gide — que je préférerais d'ailleurs appeler ambivalence. Il y a chez Fleurissoire, en effet, tout un côté encroûté, mais aussi une sorte de mue, de métamorphose. On ne peut porter, ni sur un personnage, ni sur un ouvrage de Gide, un jugement à un seul tranchant. C'est ce qui a déconcerté la critique de son temps, qui ne pouvait concevoir des personnages sur lesquels elle ne savait pas quel jugement portait l'auteur, et dont elle ne savait que penser elle-même. Je crois que vous avez tous les deux raisons, et Alain Goulet pourrait peut-être passer à sa seconde partie.

ALAIN GOULET

Je voudrais, très rapidement, compléter d'abord cette première partie, en faisant saisir à travers quelques images, quelques traits pittoresques, comment Gide écrivait les *Caves*. Au printemps 1912, alors qu'il s'imaginait fuir les marécages parisiens pour l'Afrique du Nord, il atterrit en fait à Florence et se

met à l'écriture des *Caves*. Voici ce qu'il en dit, dans une lettre à Larbaud :
 J'ai loué un piano, déballé mes livres, et devant du papier de Fabriano frais acheté, j'attends l'inspiration. 11

Cette phrase m'a intéressé parce que, lorsqu'on se trouve devant la liasse des quelque cinq cents feuilles des brouillons qui sont d'une cinquantaine de formats différents, on constate que deux d'entre elles portent en filigrane un grand « Fabriano », ce qui permet de dater cette partie de la rédaction.

Autre précision intéressante. Dans une lettre du 28 novembre 1912 à Edmund Gosse qui, comme tout le monde, attend de lui un roman d'aventures, Gide le met en garde :

Le livre sur lequel je peine, dont je vous ai parlé — est si absurde, si baroque, si en dehors des données admises... J'ai traversé des semaines entières où ma confiance m'échappait presque complètement. Tout va bien de nouveau ; déjà j'approche de la fin.

AUGUSTE ANGLÈS

Vos deux citations se retrouvent dans je ne sais combien de lettres qu'il a envoyées à des correspondants différents. Je ne vois pas en quoi la seconde s'inscrirait en faux contre l'attente d'un roman d'aventures.

ALAIN GOULET

Cela dit, ces *Caves* donnent lieu à quelques traits ironiques. Le 29 juin 1913, c'est-à-dire aussitôt après avoir bouclé son manuscrit, il écrit à Gosse :
 Mon livre est achevé — enfin ! et je vais partir dans quelques jours, le cœur léger, vers Constantinople et Brousse, tandis que Cuverville va s'emplir de cousins et de neveux.

On songe à Lafcadio partant pour Bornéo pour fuir les cousins et les neveux. Mais il ajoute dans le paragraphe suivant :

Comment ne pas penser que l'Académie Française a du bon, puisqu'elle sait remarquer un livre comme *Father and Son* ! Je m'en suis beaucoup réjoui.

Se réjouir d'un geste de l'Académie française en finissant d'écrire les *Caves* est évidemment assez cocasse !

II

Je passe à ma seconde partie, consacrée au travail de l'écriture du texte. Et d'abord, reprenons la chronologie. En premier lieu, l'entame, qui narre l'arrivée de Julius à Rome, est importante entre autres parce qu'elle permet de poser le problème des noms et des prénoms, car rares sont les personnages qui n'en ont pas changé en vue d'une structuration générale de l'onomastique. En 1905, Gide songe à nouveau à la scène de la rencontre entre Julius et Anthime, puisqu'il dessine une esquisse sommaire des deux hommes dans son *Journal*. Il imagine aussi Lafcadio, ses *punte*, et trace son portrait en 1908.

11. Lettre à V. Larbaud, écrite à Florence le 11 mars 1912, citée par G. Jean-Aubry, *Valéry Larbaud. Sa vie, son œuvre* (Monaco : Ed. du Rocher, 1949), p. 195.

A ce propos on remarquera que, dans les deux cas, les personnages sont appelés d'abord par leurs actions, et que leur portrait ne vient qu'ensuite, après une longue familiarité de l'auteur avec eux. En 1909 Gide part pour Rome « au comble de l'exaltation », et c'est alors que probablement, dans les rues, il sort son carnet et commence à prendre des notes pour situer l'action. Ainsi l'une d'elles précise la localisation topographique de l'image pieuse destinée à devenir la madone contre laquelle Anthime jettera sa béquille ; une autre esquisse la situation du logement d'Amédée Fleurissoire, via dei Vecchierelli. C'est aussi à cette époque qu'il dessine la rencontre de Protos et de Lafcadio après le crime, qui va donner dans la version définitive le chapitre V du livre V : je m'appuie ici sur un passage du *Journal*, du 3 décembre 1909, qui constitue le noyau de cette scène. Une lecture de Mérimée le ramène, comme d'habitude, à ses propres préoccupations, et c'est alors qu'il écrit qu'il « n'y a pas de différence *essentielle* entre l'honnête homme et le gremlin. [...] Dans la voie du "péché" il n'y a que le premier pas qui coûte. [...] C'est l'histoire de Lafcadio. » Surtout figurent dans le manuscrit de *La Porte étroite* deux passages concernant *Les Caves du Vatican* : le premier, intitulé : « Scène dans le wagon-restaurant », esquisse la rencontre de Lafcadio et de Protos ; le second, intitulé « Lafcadio », trace une variation sur le thème du manque de sens de la réalité. Nul doute que ces lignes auront été composées lors du voyage à Rome de mars 1909. Durant toutes ces années il jette ainsi, au fil de l'inspiration, des notes, des esquisses, des brouillons, sans trop savoir comment il va les organiser. Ce n'est vraisemblablement qu'en 1911, après *Isabelle*, qu'il met au net les deux premiers chapitres du livre I, c'est-à-dire la triple détermination d'Anthime Arland-Dubois par sa maladie, son appartenance franc-maçonne et sa pieuse famille. Lorsqu'il reprend son texte en février 1912, il en est à la visite de Julius à Lafcadio, c'est-à-dire aux chapitres II et III du livre II.

Il faut dire tout de suite quelques mots sur sa façon d'écrire. Quand lui venait l'inspiration, il griffonnait en hâte, souvent, si j'en juge par l'écriture, dans le train. Il aimait beaucoup voyager par chemin de fer — endroit propice à l'ébranlement de l'imagination, au gré des trépidations : certaines feuilles de carnet sont quelquefois difficilement lisibles. Il s'y trouve alors de tout. Voici par exemple une esquisse de ce qui deviendra le périple de Fleurissoire vers Rome, dans le livre IV :

Les [trois] / quatre / nuits de Fleurissoire

1. puces
2. punaises
3. moustiques
4. filles

Il dit aux hommes «grazio», «grazia» aux femmes, par politesse.

La patronne (réflexions philanthropiques)

Tu n'as besoin de rien mon chéri ? Tu n'as pas de puces ? Tu n'as pas de punaises ? Tu n'as pas de moustiques ?

la valise pleine de bouchons et de ferrailles (il y avait ses rasoirs)

à Toulon — rue chevalier Paul

Chambres au mois et à la nuit

Water closet — cabines à l'anglaise, cabines à la turque. 12

Cette dernière note, au crayon, date probablement de son passage par Toulon, en mars 1912, au moment où il part pour l'Italie. Un peu plus loin, toujours griffonné sur le même carnet, on trouve le premier jet du désespoir de Fleurissoire, après sa «faute», et des consolations de Carola. C'est alors de la grande farce. Voici un échantillon de ce que disait Carola :

Tu ne veux pas que je te berce, [mon poulet] / au moins ? /

Eh ! Tu ne dois pas avoir honte. Là : pose toi ta tête dans mon épaule, que tu vas t'endormir sans le savoir.

/ et déclamant avec passion : Ah ! ne t'éveille pas encore !

Tu aimes la grande musique, dis chéri ? — puis reprenant sur l'air de «Viens Pou-poule». Pas encore... pas encore... et sans transition apparente /

Dou dou risou la pinette

Dou rirou lapinou.

Piou ! 13

Tels sont ces échantillons des notes que Gide prenait au cours de ses voyages : on peut constater qu'elles sont assez éloignées de la version définitive. Mais Gide se rapprochera un peu de cette verve de vaudeville dans sa première adaptation théâtrale des *Caves*, celle qu'il a faite pour la Suisse en 1933.¹⁴

AUGUSTE ANGLÈS

Vous en venez donc vous aussi à mon *Chapeau de paille d'Italie* !

ALAIN GOULET

Autre constatation importante. Je m'attendais à trouver dans cette masse de notes et de brouillons des esquisses de plans, la mention de leurs modifications. Pendant longtemps je n'ai rien trouvé de semblable, et c'est récemment que j'ai pu mettre la main sur deux ébauches de plans. Le premier renseignement qu'on peut en tirer est que, lorsque Gide a commencé à rédiger, il a suivi ses histoires dans un ordre linéaire. Il a d'abord rédigé celle d'Anthime et, lorsque l'inspiration faisait défaut, il reprenait ses brouillons, transformait et

12. Bibl. litt. J. Doucet, γ 893 — J, f. 42, recto-verso.

13. Brouillon inédit, *ibid.*, γ 893 — J, f. 43.

14. Cette adaptation théâtrale des *Caves du Vatican* a été publiée dans le t. V du *Théâtre complet* (Neuchâtel et Paris : Ides et Calendes, 1948). On trouvera quelques indications rapides à son sujet dans *Les Caves du Vatican d'André Gide, op. cit.*, pp. 285-8.

mettait au net au fur et à mesure, chapitre après chapitre. Il a dû écrire sans transformation notable le livre I avant d'imaginer le raccord avec la suite. Il y a donc, au moment de la rédaction, cette esthétique de l'attente du roman d'aventures et cette longue gestation selon trois thèmes qui se succèdent alors de façon linéaire : le miracle d'Anthime, la croisade d'Amédée, le crime de Lafcadio. Par exemple, le livre I ne se terminait pas comme aujourd'hui sur les promesses faites par l'Église à Anthime, mais sur la visite de Julius à Milan, reportée par la suite à la fin du livre III.

L'une de ces ébauches est doublement intéressante. D'abord on peut la dater, parce qu'écrite au verso de la partie inférieure d'un prospectus proposant des caisses de « véritables Prunes d'Ente, garanties récolte 1911 », et indiquant les prix pour la « saison 1911-1912 » : elle fait donc le point sur l'organisation des *Caves* pendant l'hiver 1911-1912, au moment où Gide se met à la rédaction définitive. Elle se présente sur deux colonnes : sur celle de gauche, le plan du « Livre III » qui présente toute l'histoire de Lafcadio, en cinq étapes, et qui devait donc être le dernier livre des *Caves* :

1. Wanda jeunesse de Laf.
2. L. à Paris — dialogue avec Protos.
— éducation *auto*.
3. appelé auprès de Julius
3. hérite — entraînement au crime
4. L'assassinat de Fleurissoire
5. le maquillage —
conversation avec Protos. 15

Vous voyez que, comme l'histoire d'Anthime, celle de Lafcadio suit une progression linéaire, depuis son origine, sa naissance (Wanda est le nom de sa mère), jusqu'à sa conversation ultime avec Protos, son père spirituel, qui devait tirer les conséquences de son crime et en démystifier la gratuité. Ce plan permet de repérer les temps forts et les liaisons essentielles, par exemple le fait que l'acte gratuit est lié à l'héritage, que la « gratuité » doit bien être comprise comme un produit des situations économiques — ce qui nous amène à prêter une grande attention à toutes les questions d'argent fort nombreuses dans les *Caves*.

La colonne de droite ne porte pas de mention de livre, mais à mon avis ce ne peut être que le plan de ce qui était alors conçu comme le livre II. C'est l'histoire de l'escroquerie de Protos et de la « croisade » d'Amédée, présentée en sept chapitres qui recouvrent à peu près l'ensemble des livres III et IV actuels. Il ne peut s'agir alors que du livre II, puisque ces événements constituent un préalable à la rencontre dramatique de Fleurissoire et de Lafcadio.

Jusqu'à une époque assez tardive, les *Caves* se présentent donc comme la

succession de trois intrigues parallèles et que Gide n'a pas encore réussi à mêler l'une à l'autre : de l'histoire d'Anthime on passe à celle d'Amédée, et de là à celle de Lafcadio. Leur unité ne vient pas des personnages, mais du lien idéologique établi entre un miracle, une croisade religieuse, et un crime supposé «gratuit» : ce sont trois modes d'exploration des déterminations inconscientes des individus. Le projet est donc bien celui d'un moraliste, comme le disait tout à l'heure Peter Fawcett, mais d'un moraliste qui traque la psychologie des êtres dans ses diverses manifestations qui échappent aux lois traditionnelles, explicables par la raison.

A partir de là, comment Gide a-t-il travaillé ? On peut s'en faire une idée assez précise grâce aux trois grands cahiers manuscrits — des registres achetés en Angleterre — où il a mis au net ses brouillons. Au fur et à mesure qu'il recopiait, il déplaçait des fragments, découpait des pages, en rajoutait, recollait d'autres feuilles, — ce qui me permet d'effectuer tout un patient travail de reconstitution du processus, tout un travail de puzzle. Par exemple, telle page découpée dans un des registres du manuscrit a été reléguée dans le fourre-tout des brouillons qui se trouvent actuellement à la Bibliothèque Doucet. Une ligne qui commençait en marge du manuscrit se poursuit sur un feuillet situé dans un ensemble de brouillons ; il faut compter les lignes, considérer les formats, etc.. J'en donnerai le détail dans mon édition des *Caves*.

Pour en revenir à mon propos, après avoir écrit le livre I, Gide rédige le livre III, c'est-à-dire la conversation de Protos et de la Comtesse, l'escroquerie, et il s'arrête au départ de Fleurissoire. C'est alors qu'il se met à écrire l'histoire de Lafcadio et, premier déplacement, il en constitue le livre II actuel, bien que celui-ci ait été assez profondément modifié par la suite. Cette histoire a dû être écrite, ou du moins reprise, en Italie, en avril 1912, puisque, d'après un témoignage de Larbaud, c'est sur les bords de l'Arno que Lafcadio a été baptisé Wluiki.

Je saute les détails pour noter que, si le 24 juin 1913 Gide écrit qu'il a achevé les *Caves*, il consacre en fait tout l'été à mettre au point son texte avec Copeau, jusqu'au 29 août 1913 où il écrit sa lettre dédicatoire à celui-ci. Passé cette date, il n'a pas dû y travailler beaucoup, sauf sur les épreuves de la prépublication par *La NRF*, sur lesquelles figurent des corrections intéressantes.

A propos des trois grands registres du manuscrit définitif, je voudrais corriger une erreur de Germaine Brée qui, ayant eu l'occasion d'examiner celui qui contient le deuxième chapitre, déclare à la fin de son livre sur Gide qu'à cette époque celui-ci a la plume facile et qu'il écrit à peu près tout du premier jet. Elle s'est évidemment trompée, car elle n'avait pas vu les brouillons, elle ne connaissait pas tout le long travail préalable dont je vous ai entretenu. En réa-

lité l'accouchement a été extrêmement douloureux, laborieux, pénible. Gide écrit facilement un premier jet, mais ensuite il le reprend à plusieurs reprises, réécrit à peu près tout, élimine, établit des relations avec d'autres passages : il lui a fallu à peu près trois ans pour rédiger le tout à partir de quelques ébauches antérieures. Bien sûr, il ne fait pas que cela. Par exemple, en mai 1912, il a siégé comme juré aux Assises de Rouen, et il consacre le mois de juin à mettre au net ses *Souvenirs de la Cour d'Assises*. Mais il rédige petit à petit, en suivant d'abord les différentes aventures de façon linéaire, reprenant chaque scène, la travaillant, la recopiant lorsqu'il l'estime au point, pour pouvoir la lire à son entourage et prendre appui sur elle pour aller de l'avant.

Cela dit, je corrige maintenant cette notion de linéarité, car ce n'est pas si simple. Comment Gide écrit-il ? Pour reprendre une image qu'il avait employée à propos de *La Porte étroite*, celle du nougat, il y a dans son texte des parties d'« amandes », et puis il y a le « mastic ». ¹⁶ Les « amandes » — je parle plutôt des noyaux primitifs —, ce sont des scènes, des faits, des points de fixation et des temps forts de la narration. Par exemple, il démarre sur l'idée de la conversion d'Anthime. Mais pour que ce fait, quasiment abstrait, devienne romanesque, il faut qu'il soit mis en perspective par une ou plusieurs conversations qui mettent en jeu le personnage. Les noyaux sont presque toujours des conversations, des entrevues, une scène vue, et surtout entendue, car Gide — il l'a déclaré maintes fois — commence par entendre ses personnages avant de les connaître. Il note très souvent d'abord des bribes de dialogues, autour desquels le reste va se mettre à proliférer. L'histoire de la conversion d'Anthime doit donc s'enraciner dans le repas de famille qui rassemble les Baraglioul et les Armand-Dubois, c'est-à-dire dans les dialogues, les débats, les frictions qui les opposent. Gide écrit très vite la scène qu'il voit, des bouts de dialogue, quelques phrases d'un portrait, quelquefois il esquisse les étapes d'un développement, qui feront la matière d'un paragraphe ou d'un chapitre. A partir de là commence un premier travail de mise au point qui est très pénible, un travail de « jointoiment ». Il relie ses fragments, ses copeaux, il les modifie, et ainsi il constitue de proche en proche un tissu narratif : c'est tout le problème du « mastic ». Son texte progresse ensuite par une espèce de gonflement interne, car un noyau engendre l'idée d'un nouvel épisode : le chapitre initial du repas à Rome proliférera pour donner tout un livre. A force de rêver sur cette rencontre familiale, il en vient à expliciter les activités scientifiques d'Anthime, il ajoute le personnage de Beppo, la confrontation avec la petite

16. Cf. *Journal 1889-1939*, «Bibl. Pléiade», p. 276 : «Le livre à présent m'apparaît comme un nougat dont les amandes sont bonnes (*id est* : *Lettres et Journal d'Alissa*) mais dont le mastic est pâteux, médiocrement écrit.»

Julie et ses médailles, — chaque nouvel élément donnant lieu à une nouvelle scène. Comment cela progresse-t-il ? C'est qu'à partir d'un fait qui s'impose à lui, d'une scène qu'il voit, Gide se pose toujours les mêmes questions : d'où cela vient-il ? comment se fait-il qu'Untel dise ceci ? qu'il fasse ceci ? Il déploie une curiosité qui travaille par récurrence : c'est son aspect voyeur, explorateur, de celui qui essaie de voir le dessous, ce qui est caché, ce qui est derrière.

Il peut arriver que cette curiosité et ce souci d'explication donnent naissance à des épisodes un peu lourds ; mais s'il juge plus tard que telle scène est inutile ou mal venue, il n'hésite pas à la supprimer complètement. C'est le cas notamment de l'entrevue de Julius de Baraglioul avec son père Juste-Agénor, dont le texte a été donné par George Strauss dans le numéro du centenaire de l'*Australian Journal of French Studies*.¹⁷ C'est le cas aussi d'une autre scène plus longue, intéressante par un certain côté Labiche...

AUGUSTE ANGLÈS

Encore et toujours mon *Chapeau de paille d'Italie* !

ALAIN GOULET

... dans laquelle Amédée se trouve aux prises avec une nouvelle incarnation de Protos. Celui-ci vient d'apprendre par Carola l'existence d'un «pélerin», dont il voudrait bien connaître l'identité et quelles sont les intentions. Mais comment faire ? Gide invente alors une histoire tout à fait rocambolesque, qui est celle de la poste. Amédée, dans sa hâte de partir, ne s'est pas muni d'un passeport. Or, pour retirer son courrier à la poste restante, il lui en faut un, ou à défaut il devra produire deux personnes qui attestent son identité. Baptistin se propose et se charge de trouver un second compère, un ami relieur établi comme par hasard en face de la poste, un certain Tomasso Mulieri. Ce Mulieri n'est autre que Protos, bien entendu. Il ne connaît pas un mot de français, de même qu'Amédée ne connaît pas un mot d'italien, sinon le fameux «grazio». Alors va s'engager une conversation cocasse, d'abord à la poste, puis dans un café, au cours de laquelle Protos parvient à subtiliser la lettre qu'Amédée vient de retirer et qu'il n'a pas encore eu le temps de lire. C'est ainsi qu'il apprend qu'Amédée venait de Pau et avait l'intention d'aller à Naples rencontrer le Cardinal. Cela donnait lieu à quatre pages qui ont été supprimées, lorsque Gide s'est aperçu qu'il était évidemment plus simple que Protos, qui a des complices partout, prenne directement connaissance de la lettre en la décachetant lui-même. Il y a donc eu tout un jeu d'ajouts et de retraits motivés par un double souci d'économie et d'explication.

17. André Gide, «Fragment inédit des *Caves du Vatican*», *Australian Journal of French Studies*, vol. VII, Nrs 1-2, 1970, pp. 5-7.

Au niveau de ce que j'appellerai la micro-rédaction, je voudrais souligner combien Gide se laisse facilement guider par les mots. Il l'a lui-même déclaré à plusieurs reprises, mais je ne crois pas que, sur ce point, il ait été pris au sérieux. Je pense qu'il est temps de le faire. Il a par exemple raconté que *Paludes* est né tout entier de deux expressions qui s'imposèrent soudain à lui : «chemin bordé d'aristoloches» et «pourquoi par un temps toujours incertain n'avoir emporté qu'une ombrelle ? — C'est un en-tout-cas, me dit-elle !»¹⁸ Pourquoi ne pas croire que *Paludes* est né de cela ? C'est très moderne. Gide a dit aussi que *Paludes* et les *Caves* sont nés «par gémellement».¹⁹ Pourquoi ne pas croire que celles-ci ont été écrites de la même façon ? L'étude des brouillons nous montre que l'auteur se laisse emporter par la rencontre heureuse des mots, que certaines ratures sont dues à une espèce d'écoute des mots, et qu'alors il remanie aussitôt sa phrase pour tirer parti de la rencontre des termes. Le texte progresse à la fois par des ajouts progressifs, linéaires, par alignement d'un texte qui s'engendre lui-même, et, d'un point de vue paradigmatique, s'opère sans cesse un travail de substitution pour trouver la formule la plus percutante, la tournure la plus piquante, le raccourci.

A ce propos j'aimerais souligner ce que j'appelle la composition par récurrence. Dans le fameux article que Gide a écrit sur *La Double Maîtresse* d'Henri de Régnier, il note au passage : «L'effet lui importait plus que la cause.» Manifestement chez Gide, c'est l'inverse qui se passe : pour lui, la cause importe plus que l'effet, mais il ne faut pas entendre «cause» au sens de causalité, au sens mécaniste du terme, car évidemment l'histoire des *Caves*, c'est d'une certaine manière tout le contraire. Gide, au lieu d'être séduit par la diversité des apparences, par le chatoisement du réel, se pose sans cesse la question : comment ? pourquoi ? Lui qui, dans ses premiers écrits, se pose la question : qu'est-ce que l'homme et qui est «moi» ? — aura à mon avis de plus en plus tendance à la remplacer par l'autre question (sans toutefois parvenir à se débarrasser de la première) : que peut l'homme ? que fait-il et pourquoi ? C'est ainsi que se développe la rédaction des *Caves*. A partir de noyaux, de faits bruts, Gide explore par l'écriture les tenants et aboutissants. On a souvent parlé de son itinéraire, de son cheminement, avec ses allers et retours. J'aurais personnellement tendance à remplacer l'image du chemin par celle des voies d'eau, parce qu'un chemin terrestre reste trop linéaire et continu, tandis que la voie d'eau se prête à toutes sortes de métamorphoses : tantôt ce sont des nappes dormantes, tantôt des infiltrations souterraines, avec

18. Cf. *Si le grain ne meurt* (in *Journal 1939-1949, Souvenirs*, «Bibl. Pléiade»), p. 576.

19. V. Charles Du Bos, *Le Dialogue avec André Gide*, Paris : Corrèa, 1947, p. 163.

des sources, des résurgences, des parties canalisées... Cette image des voies d'eau, avec leurs cheminements plus mystérieux et plus secrets, me paraît rendre compte dans les *Caves* du parcours de l'écriture, de la juxtaposition des différentes intrigues, des faits et comportements, de la volonté de ne pas donner d'explication, de cette esthétique de ce que j'ai appelé l'esthétique de la faille. Peut-être cette conception permettrait-elle de poser de façon correcte une problématique de cet acte gratuit, qui a incité Gide à mettre en place tout un faisceau de préparations, sans que rien soit décisif, sans que jamais on puisse le réduire à une explication simple. « Je ne veux pas de motif au crime ; il me suffit de motiver le criminel », disait Julius. L'acte gratuit est précisément celui qui nécessite tout un faisceau de préalables convergents, mais qu'en même temps cette convergence reste incapable de motiver, parce qu'il est d'un autre ordre. Il y a un saut qui empêche d'insérer cet acte dans une relation d'échange, de la concevoir comme paiement, pour recourir à cette image d'ordre économique.

Reprenons l'histoire de Lafcadio. Gide commence par imaginer celui-ci comme auteur de l'acte gratuit : c'est le noyau. Par récurrence, cet acte gratuit entraîne la motivation du criminel, c'est-à-dire les circonstances de sa naissance, son éducation, ses dialogues avec Julius de Baraglioul, sa confession qui est déjà une entorse à toute son éthique de ce moment, enfin son héritage qui va permettre la gratuité ultérieure. Cela, c'est la remontée vers l'amont. Puis, une fois l'acte commis, Gide se demande s'il était bien gratuit et où il peut mener. Cet autre versant sera donc axé sur la conversation de Lafcadio et de Protos, c'est-à-dire sur le problème de savoir si cet acte peut être récupéré ou non : « Ce qui m'étonne, » dit Protos, « c'est que [...] vous ayez cru, Cadio, qu'on pouvait si simplement que ça sortir d'une société, et sans tomber du même coup dans une autre »..., etc., d'où s'ensuit toute la tentative de chantage. Dans le wagon, Protos est en quelque sorte le délégué du narrateur, le meneur de jeu. Or c'est en imaginant cette scène — une note l'établit précisément —, au moment où Gide se met à l'écrire, qu'il se dit : mais Lafcadio a bien dû rencontrer Protos avant cet épisode du roman. Car primitivement Protos n'était que le chef du Mille-Pattes, et il n'avait rien à voir avec le jeune Lafcadio. C'est à partir de ce moment que Gide insère, comme pendant de cette scène, le personnage de Protos dans la jeunesse de Lafcadio et rajoute tout ce qui, dans le livre II, a trait à Protos, à l'influence décisive qu'il a eue sur l'éducation de Lafcadio. Cet exemple permet de montrer la manière dont les épisodes des *Caves* se sont engendrés les uns les autres, et comment, dans ce cas particulier, s'est mise en place une dialectique du maître et de l'élève.

Si nous revenons maintenant au plan de 1911-1912, nous avons constaté qu'il s'arrêtait précisément sur cette conversation de Protos et de Lafcadio.

Comment terminer les *Caves* ? L'esthétique de Gide — et cela n'est pas nouveau — lui interdit de les «fermer». Il lui faut les ouvrir, mais comment passer de cette mainmise de Protos sur Lafcadio à une ouverture ? Si on veut que le héros reste disponible, il est impossible qu'il cède au chantage, ou qu'il soit arrêté, ou qu'il se livre. Or si Gide refuse tout réalisme, il veut néanmoins éviter l'arbitraire. Il faut donc, d'une part que Protos soit arrêté et mis hors d'état de nuire, et d'autre part que Lafcadio sorte de ses jeux d'enfant attardé et soit confronté à la réalité de la vie, c'est-à-dire que cela nécessite la transformation interne qui le fait passer de sa vie de rêves à ce triomphe de «la couleur, la chaleur et la vie», sur lequel se terminent les *Caves*. Pour résoudre ce double problème, Gide est conduit à une double modification. Il remanie le personnage de Carola qui, jusque-là, n'avait été qu'une prostituée vulgaire, bonne fille, pour la rendre amoureuse d'Amédée. Ainsi se monte le ressort romanesque qui provoquera la révolte de Carola et sa dénonciation de Protos à la police. Il y a donc eu enrichissement d'un caractère. La deuxième nécessité aboutit à l'invention du personnage de Geneviève de Baraglioul, inexistante jusqu'à cette scène finale. Geneviève est le dernier personnage des *Caves* qui ait été inventé, et l'on comprend mieux que, dans la première adaptation théâtrale, elle ait pu être facilement supprimée. Elle apparaît uniquement à partir de la scène finale, parce qu'il faut qu'il y ait quelqu'un qui s'oppose à Julius, comme Carola s'opposait à Protos, qui réhabilite Lafcadio abattu après sa confrontation avec Julius. Geneviève permet la transformation de Lafcadio, en le faisant passer par cette espèce d'écluse de l'amour, en le régénérant tout en le laissant s'évader. De là, Gide remonte le cours de son livre en imaginant l'épisode de l'incendie, qu'il insère après coup dans le chapitre IV du livre II, et la seconde rencontre de Lafcadio et de Geneviève au moment où le jeune homme se rend chez Julius. Ces trois scènes ont été écrites de la même encre, au même moment. Ainsi cette double intervention de l'amour, chez Geneviève et chez Carola, permet de faire basculer l'histoire et de dégager un nouveau Lafcadio, prêt pour de nouvelles aventures.

Je terminerai ce rapide aperçu de la mise en place de l'œuvre en soulignant une nouvelle fois ce qui me paraît le plus important. Gide écrit en se laissant guider à la fois par son imagination et par les mots, et par un souci d'exploration des possibilités de l'homme en relation avec son entourage. Mais il élimine en dernier ressort tout ce qui se limite au littéral et à l'anecdotique, c'est-à-dire que, pour lire les *Caves* et toute autre œuvre de Gide, il faut véritablement se débarrasser d'une lecture «réaliste». Les mots, les phrases, les aventures ne deviennent significatifs que lorsqu'ils disent autre chose que leur dénotation, lorsqu'ils acquièrent une valeur par le contexte. Toute phrase des *Caves* est susceptible d'entrer en corrélation avec d'autres, et c'est ce réseau

très complexes de significations qui fait qu'on ne peut épuiser l'œuvre. Ce sont ces phénomènes d'échos, de croisements, de symbolisations qui nous convient à une étude structurale qui, seule, permettra de donner à cette œuvre sa véritable dimension.

AUGUSTE ANGLÈS

Je voudrais formuler deux observations de détail avant qu'il ne soit trop tard. La première est que la date de votre prospectus pour les prunes ne permet pas d'assurer que l'ébauche de plan qu'y a jetée Gide soit de la même période : nous avons tous utilisé ainsi pour nos brouillons de vieux papiers retrouvés dans nos tiroirs. La seconde est que pendant l'été 1913 Copeau a été accaparé par l'entraînement de sa troupe du Vieux-Colombier : il n'a donc pu aider Gide qu'épisodiquement pour la mise au point du texte des *Caves*.

Une question beaucoup plus générale et à laquelle je n'ai pas trouvé la moindre réponse est celle que me pose la disproportion qui me frappe — et d'autres autant et plus que moi — entre le peu de poids que pèsent pour moi *Les Caves du Vatican*, que je considère comme une œuvre manquée (bien sûr, manquée par un grand artiste) — comme a paru le penser Gide lui-même, du moins si l'on se fie à certaines de ses déclarations —, et ce foisonnement d'intentions, de combinaisons, de transmutations, que nous a révélé — au sens du photographique — Alain Goulet. C'est un débat d'ordre plus général que celui qui nous occupe, car toute la critique depuis le XIX^e siècle s'y trouve impliquée. A partir du moment où celle-ci déploie toutes sortes de significations — qu'elles soient biographiques ou qu'elles viennent, comme aujourd'hui, de modes d'interprétations très divers —, comment éviter de se demander — mais on ne peut jamais se justifier de ce réflexe — si elle ne substituerait pas à ce qu'on a lu, à l'effet, à l'impression que le lecteur naïf en a reçus, une richesse qui était si latente dans une œuvre perçue d'abord comme un peu mince ou aplatie, qu'on hésite à croire que l'œuvre la recélait ? C'est insoluble. Notre ami M. Nordling ne trouve pas les *Caves* intéressantes ; et moi, je ne les trouve intéressantes que dans la mesure où elles sont prises dans l'ensemble du réseau de la personnalité et de l'œuvre de Gide, — ce réseau que vient d'accroître, d'enrichir, de multiplier, de faire proliférer Alain Goulet.

ALAIN GOULET

On pourrait quand même vous répondre ceci : pourquoi croyez-vous que Gide a déclaré qu'au fond on n'avait rien compris à son œuvre et que peut-être dans cinquante ou cent ans on saurait la lire ? Or il faut le prendre là aussi au sérieux : lire une œuvre, ce n'est pas simplement la parcourir et se souvenir en lisant. Si vous ouvrez *Le Grand Recueil* de Francis Ponge et si vous lisez *L'Hirondelle* ou *L'Araignée* en vous en tenant à la dénotation, vous

vous demanderez quelle espèce d'intérêt on peut y trouver. Or, Francis Ponge l'a dit lui-même, tout ce qu'il écrit se développe sur un triple, un quadruple plan : toutes les significations d'un terme, consignées par exemple dans le *Litré*, se trouvent virtuellement dans l'œuvre. En un mois, Gide aurait pu bâcler un bouquin qui, aux yeux de tout le monde, aurait été réussi. S'il a pris trois ans pour écrire un livre que les autres ont dit raté, c'est parce que, précisément, les autres ne savaient pas le lire.

AUGUSTE ANGLÈS

Là, vous escamotez ! Vous n'avez pas résolu ce problème de l'actualisation dans l'œuvre de ses intentions, de la mobilisation de moyens tels qu'ils soient efficaces auprès des lecteurs. Il y a chez ceux-ci une résistance qu'on ne peut pas éliminer comme cela. Tout ce que vous nous avez dit m'a passionné ; et pourtant, même après vous avoir entendu, je m'obstine : les *Caves*, je trouve cela insuffisant !

DANIEL MOUTOTE

Il y a effectivement dans ce que vous dites un des grands problèmes d'une critique qui confine à la falsification. C'est pour défendre Goulet que je le dis : sa démarche aboutit à montrer l'authenticité de la rencontre gidiennne, alors que trop souvent on investit des idéologies extérieures dans des œuvres qui ne les comportent pas : ça, c'est de la falsification. Mais ce qu'a fait notre ami Goulet, c'est essayer de descendre dans les profondeurs. Gide a mis dans son œuvre un message très difficile à définir, puisque lui-même avait besoin de son œuvre pour le trouver. C'est par l'étude de son travail — travail critique par rapport au réel, travail sur les mots, travail de poète, travail d'écrivain et d'artiste — que Goulet a restitué l'authenticité de l'expérience de créateur.

JEAN-PIERRE CAP

Puisque certains pensent que *Les Caves du Vatican* sont, sinon une œuvre médiocre, tout au moins un échec, quelles seraient les raisons internes à cette œuvre par lesquelles on justifierait qu'elle est un échec ?

AUGUSTE ANGLÈS

L'individu qui est en face d'une œuvre en reçoit une impression qu'il ne peut pas justifier, mais qui est à la racine de beaucoup de développements subséquents : une impression de plus ou moins grande densité. Je ne peux que vous le répéter : les *Caves* me paraissent d'une densité insuffisante. Tout ce qu'a dit Goulet m'a passionné, mais n'a pas modifié d'un cheveu cette impression. Je ne voudrais pas qu'on négligeât ces réactions immédiates ou, comme on aurait dit jadis, naïves.

JEAN-PIERRE COLLE

J'ai trouvé tout à fait juste la remarque d'Alain Goulet selon laquelle pour Gide la cause importait plus que l'effet. Je crois même que ce sera chez lui une préoccupation constante, à preuve la collection qu'il fondera à la NRF en 1930 : *Ne jugez pas*, avec la reconstitution des dossiers de *La Séquestrée de Poitiers* et, surtout, *L'Affaire Redureau* — histoire d'un jeune ouvrier agricole meurtrier de son patron et de la famille de celui-ci. Dans la présentation de cette affaire il expose les faits — effets pour interroger le lecteur sur la cause, sans que toutefois celle-ci se trouve explicitée dans le texte. C'est un appel à la conscience et à l'intelligence qu'il lance en se limitant à réunir les pièces maîtresses d'un dossier. Ne peut-on pas faire un rapprochement entre le crime du jeune Marcel Redureau, qui est du 30 septembre 1913, et celui de Lafcadio ?

ALAIN GOULET

Sans doute, encore qu'il n'y ait pas, bien sûr, d'influence. L'intérêt de Gide pour les faits divers date précisément de sa recherche du roman, et c'est ce que manifeste, entre autres choses, son prologue initial. Dans les deux premières soties, le problème de l'acte gratuit restait un problème théorique. Avec les *Caves*, il devient un problème réel, pratique, inséré dans l'existence quotidienne. De façon plus générale, Gide est alors fasciné par l'énigme que représente la motivation des actes commis par des criminels. C'est pour cela qu'il se met à hanter les tribunaux, et qu'il cherche à faire partie du jury de la Cour d'Assises en 1912, au moment même où il est aux prises avec son personnage de Lafcadio.

AUGUSTE ANGLÈS

Il «hantait les tribunaux» depuis très longtemps. Il faut toujours tenir compte du décalage entre les curiosités et les intérêts qui avaient toujours stimulé sa vie, et leur émergence, parfois tardive, dans ses écrits publiés.

ALAIN GOULET

Dans ses *Souvenirs de la Cour d'Assises*, il arrive un moment où il se pose la question de la motivation d'un incendiaire, et où il pressent que la seule réponse possible se trouve — comme pour Lafcadio — dans des pulsions d'ordre sexuel. Le problème est à peine esquissé parce que Gide veut être objectif et refuse l'imagination romanesque. Mais c'est le même problème qui lui fait constituer, l'année suivante, tout un dossier sur *L'Affaire Redureau*. Cela participe, dans les trois cas, d'une même recherche : tout n'est pas dit sur l'homme, et les logiques institutionnelles se trompent sur le véritable «intérêt» de certaines conduites. D'où l'«étiquette provisoire» de l'acte gratuit. On pourrait ajouter que c'est en cela que Gide, qui ne connaissait pas alors Freud, se montre le contemporain des recherches de celui-ci.

PIERRE SICHEL

(1899 - 1983)

par

JEAN JOSÉ MARCHAND

Pierre Maurice Sichel est né le 18 février 1899 à Paris, d'une mère montmartroise et d'un père strasbourgeois juif. Ses parents semblent avoir eu pour lui une importance capitale : sa mère Louise-Amélie, parce qu'elle fut toujours sa complice ; son père Alphonse Sichel, parce qu'il l'admira passionnément tout en s'opposant presque violemment à ce boursier bon vivant qui n'avait avec lui aucun point commun sauf un optimisme indéterminable. A cette époque on cachait même les choses les plus naturelles : ses parents n'avaient pas dit à sa sœur aînée et à lui-même qu'ils étaient nés avant leur mariage et Pierre Sichel note, dans ses *Mémoires de mon corps*, qu'il en ressentit une secrète blessure quand il le découvrit.

M. Sichel était un ardent patriote ; incroyant, il n'avait qu'un Chanaan : l'Alsace perdue. Son fils ne le vit pleurer qu'une fois, le jour de 1914 où la France entra en guerre. Débordant de joie de vivre, chantant sans cesse des airs d'opéra, il réussit admirablement en affaires et édifia une grande fortune, qui malgré les guerres et les dévaluations devait permettre à son fils de vivre dans une relative aisance jusqu'à soixante-six ans.

La figure de sa mère, Amélie Sichel, apparaît moins nettement dans les *Mémoires*, si ce n'est qu'elle prit toujours son parti, sans participer profondément aux écrits de son fils, et que sa seule imperfection était de fréquenter les salles de jeu des casinos.

Son enfance se déroula au Vésinet, dans une villa toujours intacte il y a quelques années, et il en garda un souvenir enchanté. Puis M. Sichel fit construire un somptueux immeuble avenue Kléber, dont il se réserva deux étages. Le fils raconte que pour lui son père était alors « *Jupiter superbe et malicieux* » et sa mère « *Junon ordonnée, dolente mais autoritaire* ». Il fut, dit-il, un enfant « *dissimulé, presque sournois, un peu voleur* », mais aussi parfois « *d'une franchise confinante au cynisme* » et « *ne pouvant supporter aucune*



PIERRE SICHEL

à l'époque où il fit le portrait d'André Gide (1922)
Il était blond, avec des yeux très clairs.

(Photo Bibl. Valery-Larbaud, Vichy.)

forme de méchanceté».

Tout jeune, il commence à dessiner avec une virtuosité qui enchante son père, car celui-ci possède une collection de tableaux (Jongkind, Boudin, Raffaelli, Monticelli, Vollon, Guillaumin, et même un paysage de Courbet : les valeurs déjà consacrées en 1900 qui pouvaient séduire un homme prudent : ni Cézanne, ni Seurat, ni Gauguin, et encore moins Van Gogh). En dehors du dessin, dit Pierre Sichel, «*j'ai été un élève médiocre ; mon peu de disposition pour les mathématiques consternait ma famille*». (Il avouait cependant qu'il fit une assez bonne année de fin d'études.)

Son père montre ses premières peintures au critique Arsène Alexandre (1859-1937), qui conseilla de lui donner comme professeur Frank Bail (maître déplorable). Vers dix ans, il devient, dit-il, «*rêveur et buté*». En 1916, élève, à l'École des Beaux-Arts, de Cormon et de François Flameng, en même temps qu'il préparait une licence de philosophie, il rencontra un littérateur assez faisandé, Henry Marx (1885-1954) et sa femme Magdeleine Legendre (1889-1973), d'une radieuse beauté, connue ensuite comme écrivain révolutionnaire et traductrice. L'influence d'Henry Marx sur lui fut un moment très grande, et catastrophique. Pierre Sichel ne vit pas ce que tout le monde voyait : que son mentor était également homosexuel, et il se répandit en déclarations enflammées qui lui valurent une réputation sans aucune base (car il était grand coureur de filles). Henry Marx, pacifiste et «*défaitiste*», le monta contre son père patriote, en insinuant que ce riche bourgeois avait des conceptions «*égoïstes et bornées*». (Il était lui-même fils d'un marchand de nouveautés.) Les relations entre le père et le fils se refroidirent.

Quand il publia son premier recueil, *Le Cœur dévisagé* (1919), suite de poèmes en prose fort originaux, sur les «*moments de la journée*», proches des premières œuvres de Francis Ponge (qui devait débiter d'ailleurs à la même revue que Sichel, *Le Mouton Blanc*, en 1922), la dédicace à Henry Marx fit croire au père que son fils avait des goûts uranistes. Rien ne pouvait le chagriner autant. M. Sichel n'aima d'ailleurs pas la littérature de son fils. Or Pierre Sichel avait compris qu'Henry Marx n'avait aucune originalité (en tout cas, bien moins que lui-même). Il avait eu, dans la librairie de celle-ci, de longues conversations avec Adrienne Monnier qui fut la bonne fée qui l'introduisit auprès des écrivains qu'il admirait : Larbaud (celui qu'il préférait encore à la veille de sa mort), Romains (auquel il resta fidèle malgré des malentendus superficiels), Gide, Roger Martin du Gard, Valéry. Ce jeune homme de vingt-deux ans fut merveilleusement accueilli par tous ces maîtres. Tous posèrent pour lui. Une exposition eut lieu en 1923 à la Galerie Bernheim. Mais la vogue était au post-cubisme et à Dada, le mot de surréalisme flottait déjà dans l'air : les portraits ingresques de Sichel ne furent pas compris. Il en con-

cut un tel dépit qu'il s'arrêta presque de peindre. C'était une nouvelle déception pour son père. Le conflit entre eux devait durer quinze ans.

Jules Romains l'avait présenté à une jeune universitaire, Marthe Esquerré, qui avait fondé avec Jean Hytier une revue, *Le Mouton Blanc*, où Sichel donna des articles excellents. Très encouragé par sa maîtresse d'alors, « Sybil », il publia à ses frais *Une Création du monde à nos jours* (1924), qui enthousiasma des juges sévères comme Adrienne Monnier, Marcel Arland, Valéry lui-même. C'est sa période la plus brillante. Il s'intéresse aussi au cinéma, devient l'assistant d'Henri Fescourt pour son *Monte-Christo* (avec Lil Dagover, Jean Angelo et Gaston Modot), mais, étant entré en conflit avec Armand Sallacrou, à ce moment collaborateur de Fescourt, il se retire. Encouragé par le célèbre réalisateur américain Rex Ingram, il tourne en 1928 un film, *Ma voiture*, avec pour opérateur le grand Georges Périnal ; ce film servira ensuite de démonstration en 1930 pour le procédé sonore de la Tobis-Klang-Film. C'est lui-même qui commente en voix off, et il serait intéressant de savoir si ce film a été conservé.

En 1926, Gallimard publie *Banal ou les Ruses de la presse*, avec en frontispice un portrait de Sichel par Valéry (à l'origine, une sépia dont la gravure de Georges Aubert ne rend pas toute la finesse, selon le modèle). Il collabore à *La NRF*, avec une remarquable nouvelle, et au *Navire d'argent*. A la sortie d'un concert, il avait rencontré le poète Claude-André Puget, ancien élève de Jules Romains, avec lequel il restera toujours en bonnes relations, bien que celles-ci se soient peu à peu distendues avec le grand âge. Puget l'accompagne au cours d'un premier voyage en Italie, et c'est Puget, niçois, qui lui présentera la romancière et critique théâtrale Marcelle Capron, qui fut une de ses plus fidèles amies. En revanche, c'est Pierre Sichel qui mettra en relations Puget et Jacques Théry, directeur du journal de spectacles *Bravo*, rencontre qui aidera au démarrage d'une brillante carrière d'auteur dramatique.

Plusieurs des « premières versions » des ouvrages qu'il publiera ensuite à un très petit nombre d'exemplaires sont écrites dès ce moment, et il ne cessera jamais de prendre des notes jusqu'à sa mort (son journal intime n'a pas jusqu'ici été retrouvé par ses nièces).

Mais une seconde exposition, chez Georges Petit, fut un échec complet, Le Fauconnier lui décochant ce compliment (alors) empoisonné :

— Vous devez aimer beaucoup M. Ingres !

Pierre Sichel ne recommença de peindre qu'en 1936, après avoir rencontré une femme qu'il appelle « Meg », petite grue qui se montrait nue dans des bouges montparnassiens pour de maigres cachets. Son père l'apprit. Il eut une telle joie de retrouver dans son fils un homme qui avait des « défauts normaux », à son point de vue, qu'il lui rendit toute son affection. Ce fut alors



PIERRE SICHEL. Portrait par Paul Valéry, gravé par Georges Aubert.

une débauche de peinture : un tableau *par jour* jusqu'à la guerre, deux expositions, la première chez Brame en 1937, la seconde à la galerie Charpentier en 1938. Il bénéficia de l'amitié de Ceria, disciple de Cézanne, qui le fit entrer au Salon des Tuileries. Sa manière avait évolué vers l'analyse de la lumière et le post-impressionnisme ; comme Sisley et Pissarro, il mélangea les couleurs claires à celles de la palette classique. Sa peinture s'apparente alors à celle de Luce, de Vuillard et parfois de Vallotton.

Et ce fut un nouveau paradoxe que cet écrivain considéré comme d'avant-garde apparut comme un des peintres tenants du retour au sujet et à l'« humanisme » des années 30 ! Mais ce regain d'intérêt pour la peinture était bien vu par la famille et, quand en 1939 la guerre éclate, il n'y a plus de conflit avec son père, qui lui dit : « Je vais bien maintenant que je t'ai revu. »

Pierre Sichel, mobilisé, n'ayant jusque-là jamais manié la pelle et la pioche, est hospitalisé avec une hernie, puis affecté spécial à Laval. Démobilisé après la débâcle, il vit à Nice (Cimiez) avec ses parents (sa sœur, mariée à M. Gabriel Borel — qui est « aryen » dans le langage des vainqueurs —, est rentrée à Paris avec ses quatre enfants qu'un prêtre ami baptisera volontiers, alors que toute

la famille est agnostique).

Son père est stupéfié par l'injustice des lois raciales, car, dit son fils, il se sentait beaucoup moins juif que païen. Paradoxalement, si le caractère d'Alphonse Sichel s'en assombrit, la situation engendra chez lui un amour presque immodéré de la France, selon lui invaincue ! Il mourra en 1942, au milieu des victoires allemandes, assurant à son fils que « les Allemands sont foutus », mais discrètement, sans emphase...

Cependant, les quatre années de l'occupation, à la « Villa Marie-Reine » à Nice, seront parmi les plus calmes de la vie de Pierre Sichel : il fait une exposition chez Muratore, qui obtient un certain succès, écrit beaucoup (en particulier un recueil de poèmes, *L'Imitation de Notre Dame la Seine*) ; naïf, il va même demander une autorisation de peindre en extérieurs à la Kommandantur, et l'obtient ! (Il y a un Dieu pour les poètes.)

Son père lui avait légué, par donation anticipée, leur villa Marie-Reine. En 1944, envoyé par Maurice Mignon pour prier Valéry (qui accepte) de présider le Centre Universitaire Méditerranéen, il demande au poète s'il faut vendre cette belle villa. Malgré l'avis très sage de Valéry, il la vendra quand même. C'est le début d'une série d'actes incompréhensibles pour sa famille, car il semble poursuivre délibérément l'échec.

Il retourna donc à Paris. Peu après, son beau-frère Gabriel Borel mourut ; ce fut un grand malheur, et pas seulement pour sa sœur, car s'il eût vécu il aurait peut-être sauvé la fortune de Sichel (malgré lui) dans la jungle de l'après-guerre.

Une nouvelle exposition chez Chabanon, en 1945, n'eut qu'un succès d'estime. Puis sa mère mourut, le 14 novembre 1947 (il venait de faire son portrait en 1945). Il restait donc seul avec sa sœur, car son neveu et ses nièces se marièrent. Le frère et la sœur furent bientôt obligés de restreindre leur train de vie.

Une exposition à la galerie Herman fut un vrai désastre : Sichel, peintre, se trouvait maintenant à contre-courant, car la peinture passait de l'imitation de Picasso et de Matisse à un art complètement abstrait, qui triompha jusqu'en 1960. Après cette date, il s'intéressa certes au retour à l'hyper-réalisme, mais pour le condamner, car entre temps lui-même était à nouveau revenu au portrait. Il fit celui de Suzanne Flon, celui de Mony Dalmès, celui de ses neveux, etc... Il donna encore trois expositions (payantes) chez André Weill, avec quelques rares ventes, mais renonça complètement à exposer à partir de 1963, entrant dans le silence pour vingt ans. Il admirait alors passionnément Bonnard, mais sa peinture ressemblait plutôt à ses propres œuvres de jeunesse.

Sur le plan littéraire, il avait suivi à peu près la même courbe. Il avait proposé à Gallimard l'un de ses romans écrits du temps de l'occupation, *Retour à*

la présence (qui devait s'intituler ensuite *Les Passants de Saint-Anselme*). Il eut comme lecteur Albert Camus, qui lui envoya la lettre suivante :

26 avril 44.

Cher Monsieur,

J'ai lu votre roman avec beaucoup d'intérêt. J'ai été sensible à l'originalité de votre projet, à la poésie métaphysique qui l'inspire. J'ai trouvé remarquable l'aspect «unanimiste» de votre technique et les passages où vous présentez simultanément les pensées et les sentiments de vos personnages me paraissent tout à fait réussis ; enfin je n'ai pas pu ne pas être sensible à l'élégance réelle de votre ton. Mais, pour finir, j'ai l'impression que vous avez écrit là moins un roman qu'une sorte de traité, moitié images, moitié concepts, de la présence. Le fait que la théorie du roman soit donnée par les personnages eux-mêmes me consolide dans cette impression. J'ai eu l'impression aussi que votre sujet, un des plus grands qu'on puisse se proposer à mon sens, se perd vers la fin sur des images qui lui sont inférieures. En ce qui concerne votre désir de publication, j'ai cru plus bonnête de demander qu'un autre lecteur examine à nouveau votre manuscrit. Je vous tiendrai alors au courant de son opinion et des décisions qui seront prises.

Albert Camus

Ce second lecteur fut Queneau, qui fit lui aussi des réserves, mais demanda, en accord avec Camus, à Louis-René des Forêts d'accepter le roman chez Lafont. *Les Passants de Saint-Anselme* parut donc en 1946.

Preuves de l'existence d'André, qui avait été écrit de 1925 à 1927, n'arrivait pas, malgré son étonnante qualité, à triompher des réticences des éditeurs. Pierre Sichel se décida à le publier à ses frais (1953), ainsi que *La Ressemblance*, un de ses livres auquel il tenait le plus. *La Ressemblance* (1954) devait susciter la lettre suivante de Roger Martin du Gard :

5 mars 54.

Mon cher ami,

Vous vieillissez très bien ! J'ai pris à lire La Ressemblance un plaisir extrême qu'aucun de vos précédents ouvrages ne m'avait donné à ce point. Oui, c'est un beau livre, et vous avez eu raison de le parfaire avec tant de soin, pour que ce soit plus qu'une noble et émouvante confidence, plus qu'un document d'un intérêt continu et un modèle d'introspection, mais aussi une parfaite œuvre d'art. C'est écrit avec une sûreté de langue, un juste choix des termes, une élégance impeccable, une distinction foncière, une simplicité, une pureté classique qui l'apparente aux meilleurs modèles — je pense à Benjamin Constant ; et cette incomparable maîtrise (autant que la maturité du jugement, la finesse de l'analyse, le bonheur de certaines formules, le naturel du ton, et

l'intelligence si personnelle, si peu recherchée, si spontanément répandue tout au long de ces pages) assure sa durée. Vous l'avez ciselé dans une matière qui le met à l'abri des caprices de la mode et des détériorations du temps. On peut s'intéresser plus ou moins à cette autobiographie d'artiste, selon que l'on se sent plus ou moins fraternellement proche de l'auteur ; mais on ne peut refuser à cette œuvre irréprochable la considération qu'impose une réussite exemplaire. Je suis bien curieux de voir comment la critique l'accueillera ? N'a-t-elle pas le palais trop brûlé par les piments pour goûter la qualité discrète et rare du plat que vous lui offrez là ?

Roger Martin du Gard

Pierre Sichel ne sut pas utiliser la chance que représentait l'avis favorable de ces grands contemporains. Ayant reçu la lettre suivante d'André Malraux :

21 août 48.

Je viens de recevoir le manuscrit que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer. J'aurai grand plaisir à retrouver votre talent que j'ai rencontré pour la première fois il y a une vingtaine d'années.

Puis-je vous demander si Raymond Queneau, en vous conseillant de me l'envoyer, pensait que je pourrais vous être agréable de quelque façon ?

André Malraux,

il n'y répondit pas !

Il fit imprimer un essai sur la peinture, *Si la peinture est une métaphysique*, collabora au *Combat* d'Henry Smadja, grâce au rédacteur en chef Jean Fabiani qu'il avait connu auparavant ; il y publia (avec le photographe Saint-Paul) une entrevue avec Dubuffet, un essai sur Soutiçe, puis des reportages (artistiques) sur la Grèce, l'Égypte, la Syrie et Jérusalem.

Il avait encore vendu son appartement, rue Alfred Bruneau, en 1962, pour s'installer dans un plus petit.

En 1964, il fit quelque argent de sa bibliothèque, avec succès, à la salle des ventes ; malheureusement il eut la malencontreuse idée de liquider presque tous ses tableaux : ce fut une catastrophe.

En janvier 1965, il vendit ses derniers biens et abandonna même son appartement de la rue Mesnil, vivant désormais difficilement, en se réfugiant souvent à Cabourg, où il gardait un droit d'habitation reconnu généreusement par sa nièce Martine. Sa sœur, Marthe Borel, mourut en 1976, à quatre-vingt-un ans. En 1973-74, Pierre Sichel mit au point les *Mémoires de mon corps*, chronique (fort pudique) de ses nombreuses liaisons féminines ; il y cite ses livres antérieurs, ce qui donne un ouvrage « composite » qui « ne le satisfait pas », m'a-t-il dit. Il continuera d'écrire et de peindre jusqu'au jour de 1983 où il fut terrassé par un cancer de la vessie, dont il ignora le nom et la gravité

(quelques jours avant son décès, il m'affirmait qu'il allait rentrer chez lui). Il est mort le 20 juillet 1983 à la clinique du 7^{bis}, villa Eugène Manuel, à Paris (XVI^e).

L'œuvre littéraire de Pierre Sichel

On ne résume pas une œuvre littéraire en quelques lignes, surtout quand elle est d'une extrême subtilité. Mais je puis indiquer ici le sens de sa recherche.

Son intuition du monde, qui a engendré ses livres, a son origine dans le choc que lui causa la phrase de Renan : «Le christianisme conduit à la libre-pensée.» Mais alors, se demande Sichel, poussant encore plus loin l'hégélianisme, «puisque l'athéisme a pu être engendré par la religion, pourquoi ne conduirait-il pas à une nouvelle forme de pensée, auprès de laquelle il paraîtrait lui-même timide ?». *Le Cœur dévisagé*, écrit à dix-huit ans, fut une première tentative pour rendre sensible cette intuition. Ensuite, tous les livres de Pierre Sichel, sous la forme de *traités*, au sens gidien, seront d'autres tentatives pour faire vivre cette idée *dans* des personnages. *Une Création du monde de nos jours* exprime bien ce qu'il voulait dire, et qui semble au lecteur hâtif assez mystérieux. De livre en livre, le problème *religieux* (au sens spirituel, non au sens d'un dogme ou d'une église instituée) prendra de plus en plus de place dans son œuvre.

La poésie, par son existence, nous permet de «saisir» le rôle singulier de l'homme : l'homme *achève* la création, il lui donne un sens. Il se sent protecteur des créatures, gardien du monde, et *il est le seul à jouer ce rôle* (nous sommes ici très proches de Hölderlin et de Heidegger, que Sichel ne connaissait pas quand il écrivit *Une Création du monde de nos jours* en 1921).

Pierre Sichel a cherché longtemps à nommer ce sentiment, à la fois si simple et si évanescent : il l'a appelé *présence*, puis *ressemblance*, car cette «position créatrice», comme il disait aussi, n'a que peu de rapports avec ce que l'on appelle depuis quelques années, d'un nom assez laid, «créativité». Il ne s'agit pas en effet de célébrer les «produits» de l'homme, du balbutiement au chef-d'œuvre. Il faut au contraire retrouver, à la manière des poètes, l'essence du mystère qui caractérise *chacun* de nous et *lui ressembler* : non pas de supplanter la nature, mais la prolonger d'une manière quasi-magique et cependant tout à fait quotidienne. «Perdre la ressemblance» est une catastrophe : on doit donner de soi une idée juste. Or cette «ressemblance» ne peut qu'être *constatée*, elle se dégage *à notre insu* de nos efforts.

On comprend donc pourquoi les livres de Pierre Sichel ont tous la forme de «traités» gidiens.

BIBLIOGRAPHIE DE PIERRE SICHEL

L'œuvre complète, dans la mesure où les manuscrits ont été retrouvés, a été déposée par ses nièces, conformément à la volonté de l'auteur, à la Bibliothèque Valéry-Larbaud à Vichy.

I. ŒUVRES PUBLIÉES

Le Cœur dévisagé, poèmes. Éd. de la Forge, juin 1919.

* *Une Création du monde de nos jours*, récit. 1924.

* *Banal ou les Ruses de la presse*, récit, avec un portrait de l'auteur par Paul Valéry. Gallimard, coll. «Une œuvre, un portrait», 1926.

* *Une Création du monde de nos jours* et *Banal* ne se trouvent qu'à la Bibliothèque Nationale. Aucun exemplaire imprimé n'a été retrouvé dans les dossiers de Pierre Sichel.

L'Imitation de Notre Dame la Seine, poème. (On verra plus loin qu'un exemplaire corrigé de la main de Pierre Sichel en vue d'une éventuelle réédition a été déposé à la Bibliothèque Valéry-Larbaud.)

Les Passants de Saint-Anselme, roman. Robert Laffont, juin 1946.

Si la peinture est une métaphysique, essai. Presses Littéraires de France, octobre 1952.

Preuves de l'existence d'André, récit. Presses Littéraires de France, décembre 1953.

La Ressemblance, roman. Presses Littéraires de France, décembre 1953.

La Fresque accusatrice, roman policier. Publié à une date incertaine dans une collection populaire.

II. — MANUSCRITS RETROUVÉS

par ses nièces Martine Brunswick et Lise Borel

A. *La Genèse*, première version d'*Une Création du monde de nos jours*, reniée à cause de son hermétisme.

A'. *Une Création du monde de nos jours*, manuscrit.

B. *Banal*, manuscrit.

B'. *Banal* précédé de *Préface pour un livre impossible* et suivi de la *Lettre sur les transports amoureux*, de *La Joue de verre* et du *Martyre d'Anagène*, dactylographie. (Primitivement, ces quatre nouvelles formaient un volume, avant que Gallimard publiât *Banal* seul.)

B''. *Anagène enchaîné*, premier manuscrit, avec *Visite aux Parques* et *La Joue de verre*.

B^{'''}. *Angélique ou les Transports amoureux*, version de 1925, suivie d'une autre nouvelle, *La Réponse décorative*, manuscrit.

C. *Preuves de l'existence d'André*, manuscrit et premier état dactylographié.

C'. Le même, dactylographié et corrigé.

D. *Les Passants de Saint-Anselme*, sous sa première forme : *Retour à la présence*.

E. *Le Roman d'un primitif niçois*, première version de *La Ressemblance*.

E'. Le même, dactylographié.

E^{''}. Divers états de *La Ressemblance*, avec le premier plan du livre.

E^{'''}. Autre version.

F. *Séverine*, premier manuscrit, avec un *Avant-propos*.

G. *Les Rebelles*. Préface pour les cinq premiers livres, suivie descinq manuscrits revus par Pierre Sichel pour publication définitive future. Dactylographie.

G'. *Avec un immense regret*. Ce texte est en réalité un nouvel épilogue, que Pierre Sichel voulait définitif, pour *Séverine* et les cinq premiers livres. Manuscrit.

H. *Si la peinture est une métaphysique*, premier manuscrit sous le titre *Esquisse d'une Métaphysique de la peinture* (dédié «A ma mère»).

I. *L'Imitation de Notre Dame la Seine*, manuscrit.

I'. Le même ouvrage, édition corrigée par l'auteur à la main.

J. *Le nouveau Gauguin*, roman écrit vers 1960, dactylographie.

J'. *Le Peintre en exil*, autre état du même livre, dactylographie.

J^{''}. *Malika*, épisode du *Nouveau Gauguin*, dans une forme un peu différente.

K. *Les Aventures d'Empédocle Acaneris*, dactylographie. Comprend quatre tomes : 1. *L'Énigme des fresques romanes* (manuscrit du roman publié ensuite sous le titre *La Fresque accusatrice*), 2. *Un Marxiste convaincu*, 3. *Page blanche*, 4. *Meurtre par balle* (que nous n'avons pu, pour le moment, consulter).

L. *Cymbeline*, adaptation de la pièce de Shakespeare.

M. *Mémoires de mon corps*, mis au point en 1973-74.

III. — MANUSCRITS MENTIONNÉS PAR PIERRE SICHEL ET NON RETROUVÉS

A. Récits

Les Dieux de l'Olympe. Pierre Sichel tenait à ce livre qui raconte ses relations avec son père et sa mère. Un fragment en est cité dans les *Mémoires de mon corps*.

Le Détective amoureux,

La Guerre du cinéma. (Peut-être s'agit-il des premiers titres des manuscrits de romans policiers, bien que *La Guerre du cinéma* (écrit en 1962), qu'il décrivait comme un mélange de traité gidien et de roman d'anticipation, n'ait pas de rapport avec *Le Détective amoureux*, qui a bien pour héros Empédocle Acaneris.)

Petit Recueil de métamorphoses (?), sans doute une suite de nouvelles anciennes et récentes (et peut-être *Préface pour un livre impossible*, dont le sujet est bien le mythe de Diane et Actéon).

Pastels et sanguines. Ce manuscrit a peut-être été détruit, car Pierre Sichel le jugeait comme une suite de «niaiseries à l'eau de rose».

B. Poèmes

Le manuscrit du *Cœur dévisagé* n'a pas été retrouvé. Pierre Sichel l'avait sans doute détruit.

C. Trois pièces de théâtre

Le 4 Août.

Faust 60 (écrit en 1960).

L'Aubergiste récalcitrant (écrit en 1963).

Une quatrième pièce, *Le Triomphe de la Bêtise*, a été écrite en 1972.

D. Trois essais

Visite aux collectionneurs.

La Peinture trahie.

Sur la mode de l'art roman.

Mais il s'agit sans doute des articles (publiés principalement dans *Combat*) que Pierre Sichel avait révisés pour les mettre en forme. La reconstitution en serait assez facile.

IV. — INTENTIONS DE PIERRE SICHEL EN VUE D'UNE RÉÉDITION DES CINQ PREMIERS LIVRES

Il indiquait que *Une Création du monde de nos jours*, *Banal*, *Preuves de l'existence d'André*, *Les Passants de Saint-Anselme* et *Séverine* devaient être publiés, après corrections, en un seul volume, avec «un titre à trouver». Il semble, d'après un document, que ce titre eût été *Les Rebelles*. Le manuscrit complet existe (voir ci-dessus, II G).

GIDE ET SON PORTRAIT

(extrait des *Mémoires de mon corps* de Pierre Sichel)

J'ai pensé qu'il était intéressant pour tous les «gidiens» de reproduire le passage où Sichel parle de son portrait d'André Gide, en faisant apparaître les différences avec la version publiée. Les passages en italiques sont ceux qui se trouvent dans le «Portrait d'un portrait», pp. 266-70 de l'Homage à André Gide publié en 1951 par La Nouvelle Revue Française.

La scène se passe en 1922. «Sybil» dissimule le nom véritable de la maîtresse de Sichel, mariée et mère de famille.

J. J. M.

C'est chez Martin du Gard qu'un jour je vis entrer André Gide. *Son apparition fut tellement fugitive que je n'eus guère le temps de me faire d'opinion sur sa physionomie ni sur son maintien.* Mais quand je fis part de cette rencontre à «Sybil», elle me reprocha de n'avoir pas profité de l'occasion, me conseillant avec une vivacité que je lui avais rarement vue d'essayer de faire son portrait. Je fis part de cette idée à mon modèle *au cours de la séance suivante ; il me répondit que tout dépendait de la façon dont je m'y prendrais.* Je ne tardai pas à revoir Gide, car *il venait presque journellement chez l'auteur de Jean Barois.* Stylé par ma maîtresse, j'entrepris aussitôt la conquête de son auteur favori. *Je venais justement d'écrire une étude sur un de ses livres que je mettais un peu à part dans son œuvre et que je chérissais.* En lui parlant de *Paludes*, j'étais sûr de lui plaire en restant sincère et de faire ainsi la joie de «Sybil». *Il fut convenu que quelques jours plus tard je lui lirais mon article et que nous aurions ensuite une première séance de pose.**

Après s'être enveloppé dans une pèlerine, Gide s'assit le front appuyé sur une main, dans la pose que nous avions choisie, et me demanda s'il pouvait lire. Je lui dis que je n'y voyais pas d'inconvénient à la condition qu'il me regarderait quand je le lui demanderais. Il me révéla alors que le livre qu'il se proposait de lire était La Garçonne et montra une feinte inquiétude que sa

* Ici manque le passage sur le tic dont était affligé le nez de Gide, et sur Jean de Tinan, passage que l'on retrouvera un peu plus loin dans les notes, plus explicite. (JJM).

lecture ne communiquât à son regard une expression due à la «libido». Cette réflexion, venant de lui, me parut plutôt baroque et je le rassurai sans insister.

Jusqu'à là il m'avait donné l'impression d'un homme à la fois inquiet et inquiétant, comme gêné ou même obsédé par le nom qu'il portait. Maintenant qu'il posait, son visage avait aussitôt revêtu un calme imposant. Ce n'était pas l'éternel vagabond cherchant à s'échapper de partout et de lui-même. C'était un grand écrivain approchant de la fin de sa carrière et portant les signes d'une parfaite sérénité. Le silence lui convenait mieux que la parole. Les moindres choses dites par lui, avec cette espèce de modulation maniérée qu'était sa voix, prenaient un air de provocation. C'était une sorte de chant qui allait des notes les plus basses aux plus aiguës et qui, loin de produire un effet agréable à l'oreille, en produisait un plutôt choquant. Nous n'échangeâmes d'ailleurs que peu de paroles, car il en paraissait avare et je ne devais pas être encourageant. Il me demanda, comme une chose très importante, ce que je pensais de Cocteau et approuva avec satisfaction la définition de «clown» que je lui proposais. De mon côté je m'inquiétai de savoir s'il pensait qu'il était bon pour un jeune écrivain d'appartenir à un groupe, à quoi il me répondit que, présentée comme une question, la phrase était amusante. Je décidai de ne plus m'occuper que de mon tableau.

*Dans le silence retrouvé, je pensais avec ravissement que je traçais l'effigie de l'auteur de Paludes, des Nourritures et des Caves. Je comprenais ce que je faisais là : j'accomplissais mon devoir de peintre et «Sybil» serait bien contente. Mais lorsque, sur ma prière, mon modèle levait les yeux sur moi, j'étais moins rassuré. Le rêve dont s'était entouré mon labeur s'évanouissait. Je doutais que ce fût bien le grand écrivain avec lequel j'étais l'instant d'avant, qui me regardait avec ces yeux de mauvais garçon. J'avais dû me tromper de chambre. J'étais peut-être enfermé avec un bandit redoutable qui s'était installé au «Lutétia» pour préparer un coup contre le Bon Marché, un agent international de passage à Paris, pis peut-être ! **

Lorsqu'entraît Roger Martin du Gard, l'atmosphère se clarifiait, on se retrouvait en pleine littérature. Gide se mettait à parler chiffons, il débarrassait les pièces de mousseline qui lui servaient de cravates, s'inquiétait de donner à chaque nuance son nom exact, me consultait. Alors il apparaissait sous un nouveau jour, celui d'un commis-voyageur spécialisé dans les pensées, n'ayant rien fait d'autre dans toute sa carrière que d'exposer en les mettant les uns à côté des autres des sentiments de nuances voisines, en jouant sur la subtilité

* Ici manque tout un passage où Gide est comparé d'abord à un singe, puis à Gœthe, que Sichel a biffé à cet endroit pour le maintenir un peu plus loin (cf. *infra*). (JJM).

de leurs différences et en s'appliquant à les bien assortir.*

Je lui avais donné à lire aussi *Une Création du monde de nos jours*. Tout ce que je pus obtenir comme appréciation fut ceci : «Ce que vous avez de mieux à faire est de le laisser dans un tiroir.»

Voici le texte de l'article dont il a été question plus haut :

PALUDES
OU LA NECESSITÉ D'ÊTRE ABSURDE

Il y a trop longtemps que *Paludes* est né, sa gloire est trop établie pour qu'on puisse prétendre signaler aujourd'hui son existence.

Mais comme la silhouette d'un livre dépend beaucoup des découvertes que d'autres en font, il peut arriver qu'elle ne commence à lui ressembler qu'une fois qu'il a achevé son développement ; il suffit pour cela qu'on n'ait pas fait de portrait de lui pendant sa croissance.

Or c'est un peu le cas de *Paludes*. Il a eu une influence considérable sur la littérature contemporaine sans que pour cela personne ait eu à cœur de revendiquer ce qu'il lui devait. C'est pourquoi il nous a paru qu'il ne serait pas tout à fait inactuel de consacrer — enfin ou dès maintenant — un examen isolé à cette sonorité universellement répercutée, nulle part retenue.

Beaucoup penseront peut-être que *Paludes* n'est pas l'expression unique d'un certain état d'esprit. Il est certain que d'autres écrivains que André Gide ont exprimé à propos de leurs contemporains et d'eux-mêmes «le décousu de leurs sentiments factices», et je viens de citer Jean de Tinan. On pourrait en citer d'autres ; il faudrait remonter jusqu'à Laforgue, Verlaine et même Baudelaire, si l'on voulait noter les premières manifestations de cette sombre fantaisie. L'impuissance exaltée par *Paludes* descend sans doute comme celle de *Penses-tu réussir ?* de l'apitoiement romantique et de la faloterie symboliste. Mais tandis que dans les autres documents on ne trouve que la stylisation de l'ennui parisien, il n'y a dans *Paludes* rien que de brusquement humain. L'impotence sentimentale de Tinan est mondaine, plaintive, entrecoupée d'impuissance littéraire, enfantine jusque dans son désir de l'être, et ne prouve que la futilité du flirt et de la noce, tandis que celle de *Paludes* donne un sens subit à l'insignifiance même.

C'est pourquoi il nous a paru logique, alors que nous pensions à étudier l'évolution de l'insignifiance, de ne parler que de *Paludes*.

Mais quel est au juste ce caractère de *Paludes* par lequel il s'impose au choix, et d'où vient que nous nous sentions devant sa vanité comme en présence d'un moment classique, d'une nouvelle chance de bonheur ?

* Manque ici une note sur la *main* de Gide. (JJM).

En disant : « Avant d'expliquer aux autres mon livre, j'attends que d'autres me l'expliquent », André Gide, en même temps qu'il tendait un dangereux piège au critique, lui donnait une précieuse indication à ce sujet. Il a lui-même fourni dans *Paludes* une dizaine de définitions de *Paludes*. Mais s'il s'efforce si malicieusement de le définir, s'il va jusqu'à attendre du public l'explication inatteinte, n'est-ce pas qu'il la juge secrètement vaine et aussi inutile que la contemplation des bassins du Jardin des Plantes où « il nage beaucoup d'insectes », qui est un peu ce qui lui a donné l'idée d'écrire *Paludes* !

Paludes, c'est l'idée d'écrire *Paludes*. C'est un livre « clos, plein, lisse comme un œuf ». On n'y saurait faire entrer un sujet que par force, « et sa forme en serait brisée ». La ressemblance de *Paludes* avec « ces périodes détériorées où nous prend la manie du doute » est accidentelle quoique décisive pour nous. *Paludes* est à l'idée de notre gâtisme essentiel ce que le mot « aristoloché » est à la tristesse du petit voyage d'agrément manqué. Je veux dire que c'est surtout en ce qu'il diffère de ce qu'il signifie — par rapport à ce qui ne peut pas être mis dans *Paludes* — que *Paludes* est important.

Il faut se bien rendre compte de ce caractère équivalent, allusif de *Paludes*, car c'est à lui que nous devons de trouver en Tityre une posture dont nous ne savions pas encore qu'elle était possible. En effet, c'est dans la mesure où il ne nous répond pas qu'il nous touche, c'est parce qu'il prend la chose autrement que nous, qu'il nous la fait sentir. Nous rendrons cette remarque plus sensible en disant qu'il vit comme s'il était dirigé par quelque chose de semblable au dépaysement de son nom latin et comme s'il cherchait constamment à savoir ce qu'il avait l'air d'éprouver dans Virgile. Il est obligé par son impromptu expressive à courir après l'absurdité. C'est pour cela qu'il ne va chez Angèle que pour faire remarquer à Amilcar qu'on y étouffe et qu'il ne s'applique à décrire une nuit passée que pour faire comprendre à quel point elle était ordinaire. Et c'est pour cela que nous conserverons de notre rencontre avec lui une impression reconfortante.

Il n'est pas étonnant en effet que nous trouvions son état vivifiant, puisqu'il est la condition de son existence. Et n'est-ce pas de cela qu'il veut nous convaincre en répétant constamment que tout lui est égal parce qu'il écrit *Paludes* ? A ce point de vue, *Paludes* n'est rien. Où il puise donc son exaltation, c'est bien dans sa perdition consciente, dans son intimité voluptueuse avec le néant. Angèle l'a compris comme nous, qui l'interrompt pour lui crier : « Où prîtes-vous le sentiment d'une plus grande exubérance ? Peut-on, dites-moi vraiment, vivre plus ? »

Qu'il soit réduit à se donner la fièvre pour pouvoir se soigner, prouve que l'état dont il veut sortir est sain, qu'il n'y a pas de mal à être perdu, que cela au contraire est une base solide.

Et il n'est pas douteux que l'Agenda l'aide, lui donne de la force, en lui rappelant le devoir profond de sa nature. Il est sérieusement souhaitable pour lui de passer sur le pont Solférino, le fait de bouleverser Hubert est pour lui d'une importance capitale, car il est certain, en obéissant ainsi à sa loi, d'être libre envers sa conscience.

Il lui faut être inepte absolument. Il n'a pas d'autre but que d'être sot, au sens généreux et consolant du mot. C'est une question d'honneur pour lui, comme de réussite pour *Paludes*. Il sera héroïque s'il parvient à terminer *Paludes* en restant fidèle à cette nécessité. Il rendra en même temps héroïques et nécessaires les sentiments qu'il aura employés à cette démonstration.

Un nouvel héroïsme est ainsi sorti d'une hardiesse littéraire ; une nécessité splendide est apparue dans une contrainte verbale. Il est avéré désormais, grâce à la conséquence de Tityre envers lui-même et à l'art d'André Gide, qu'il n'y a pas de meilleur oreiller que le vide, pas d'autre relais que la chute. Ce n'est pas lui qu'il a le plus justifié par cette civilisation du néant, la sérénité de son livre a rassuré les abîmes auxquels elle s'est consacrée plutôt qu'elle ne s'est trouvée par eux.

Telle est la grandeur de cet ouvrage qu'il a bouleversé le chaos par sa seule présence bouleversée. C'est en cela que c'est un ouvrage classique : il transforme sans bouger ce qui peut se mirer en lui. Il révèle par sa polissure et celle-ci est si parfaite que le doute lui-même ne peut douter d'y voir sa véritable image. Avec quelle rigueur il montre que la bêtise pure est encore ce qu'il y a de plus ressemblant avec l'intelligence ! Y aura-t-il encore des mélancolies qui fronceront le sourcil après tant de clairvoyance ? Et aura-t-on l'hypocrisie de se croire incorruptible autrement qu'en restant absurde ? Il faut cultiver sa vanité pour ne pas la subir. Il n'y a pas de meilleur professeur d'énergie que le découragement. Méditons que Tityre est le premier Hamlet qui ait osé sourire.

L'absurdité est le seul point de départ acceptable pour ceux qui ont besoin d'une inébranlable foi. C'est elle qui nous autorise à être d'heureux Ménalques, en nous empoisonnant d'abord avec l'idée que c'est le choix qui est le renoncement. Et c'est à elle que nous devons toujours de savoir et de pouvoir ne point chercher du tout d'auberge sur les routes, mais seulement notre faim.

Il faut donc vivre avec *Paludes* comme avec un bréviaire inespéré. C'est un merveilleux manuel d'abattement élémentaire et de consternation courante. Nous exhortant à être gâtés pour tous les bonheurs et accablés devant tous les êtres, il nous apprendra à souffrir sans surprise et à ne pas nous arrêter à notre désarroi. Que ne surmontera pas celui qui ne sera plus étonné de désirer la mort en s'entendant dire la vérité et d'interrompre une lecture aussitôt qu'elle commence à l'intéresser ! *Paludes* nous convainc de la nécessité d'être

absurde. Il faut le relire pour penser plus souvent aux moments où nous nous sommes crus favorisés par la possession soudaine de quelque chose, aux jours entiers que nous avons passés à la recherche de cet éclaircissement — et pour aimer la déception que nous avons trouvée à la place de cette faveur, en nous apercevant que ce n'était que sa possibilité qui nous avait émus — pour nous promettre de vivre plus près de ces vains espoirs et de ces complètes déceptions. Nous ne quitterons plus, quand nous nous résoudrons à agir, la chère obsession de notre obscurité, nous ne craindrons plus d'être absurdes.

Tityre nous a dit que c'était le moyen de demeurer intact au milieu de tant de médiocrités atroces et de stupidités abominables. Il triomphe de tout en pensant à *Paludes*. Il peut tout accomplir grâce à sa distraction doucement ambitieuse de banalité. N'échappe-t-il pas aux littérateurs eux-mêmes en leur disant que *Paludes* c'est le salon d'Angèle où ils sont réunis ? Et comment aurions-nous osé parler de *Paludes* si nous n'avions bêtement espéré de Dieu et du lecteur qu'au moment où nous serions lus, *Paludes* deviendrait un peu notre article sur *Paludes*...*

Il est amusant de reproduire quelques-unes des notes hâtives que j'avais prises au moment de notre rencontre. On verra qu'elles diffèrent du ton du récit que l'on vient de lire :

... Je vis un grand diable tout gris qui grimaçait un sourire de masque japonais... Dès qu'il se fut assis, *un tic s'empara de son nez*, en désigna l'importance, anima les trois verrues de son visage... Il attira spécialement mon attention sur le mot «*mentalité*» que j'avais employé et dont il craignait le sens «*de mauvais aloi*»... Mon premier soin fut de compléter mes observations superficielles de la veille. Le nez resta central, mais il s'adjoignit deux yeux noirs pétillants de méfiance, attachés aux tempes par deux poches qu'il n'y aurait eu aucune exagération à appeler des valises, tant il est vrai qu'il y avait jusqu'en elles des provocations au voyage, des menaces de départ. Le menton est ce qu'il y a de protestant dans sa personne. Dogmatique, austère, poli... Je peignais le premier Gide que j'avais vu et ce n'était plus lui que j'avais devant moi. Tout mon travail était de ramener un visage divers à une ressemblance qu'il n'avait plus qu'à de rares intervalles... Que n'ai-je fait plutôt *ce grand singe* en pantoufles qui, pendant les repos, arpentait la pièce à grands pas, détendait tous ses tics et me lançait des coups d'œil merveilleux. Je vou-

* Il nous paraît opportun de rappeler au sujet de cet article la prédiction de M. Léon Blum : «*Le roman intime et difficile de Paludes pourra bien être le Werther de la génération qui vient.*» M. Léon Blum pensait aux jeunes gens de 1900. Il ne se sera trompé que d'une génération. [Note de Pierre Sichel en 1922.]

drais l'avoir peint debout et me tournant le dos, sa pèlerine dissimulant ses mains, les mèches grises de ses tempes hérissées, la tête détournée ne livrant pas la ride égoïste du cou et la gravité littéraire du nez... Grande fut ma surprise quand il fut question de ses cravates. Il m'avait paru n'attacher à son costume aucune coquetterie. Il portait un vêtement gris d'un tissu épais et d'une coupe grossière, un col dur assez montant, de solides souliers de marche. Mais la couleur de sa cravate lui était sans doute aussi essentielle que la nature de son esprit. J'avais eu le malheur de la peindre violette, simplement violette. Il se leva, ouvrit tous ses tiroirs, fut près de s'emporter. Fi ! la couleur violette était aussi déshonorante que le mot mentalité. Il n'en fallait pas. Nous primes une longue séance à réparer cette négligence. Après avoir passé en revue toutes les nuances du mauve au brun, invoqué les termes les plus exacts de la mode, il me laissa seul avec un bout de foulard prune, ainsi qu'un élève puni qui n'aura la permission de partir qu'après avoir terminé son *pensum*.

... Je peins une ruse de style très connue, l'incidence. Il y veut forcer l'unité de sa pensée à paraître malgré lui, mais il l'y force bien... Il n'est peut-être pas impossible en effet de prévoir à peu près comment se concilieront des contradictions à ce point choisies que Gide en a déjà fait une anthologie...

Plutôt que d'une harmonie entre mes facultés critiques et ma précocité picturale, ces notes témoignent surtout d'une extrême jeunesse.

Quelques jours après lui avoir apporté mon tableau, je reçus de mon modèle la lettre suivante :

Cher Monsieur Sichel,

Vous me comblez. Article et portrait me paraissent tous deux excellents. Mais ils m'inquiètent un peu : pourrez-vous continuer longtemps à marcher à l'amble ?

A. G.*

Peu de temps avant la fin de son portrait, qui m'avait demandé six séances, il me fit une recommandation : « Il faut maintenant que vous fassiez Valéry. »

Je n'ai constaté un tel souci de garder ses distances que chez Gide. A celui-ci, il fallait littéralement arracher les mots. *Je me souviens que j'étais tombé en arrêt devant l'Hommage à Cézanne de Maurice Denis, qui était chez lui villa Montmorency.* Je lui demandai qui était le barbu qui était à droite du chevalet sur le tableau. Il me répondit après un silence, et comme s'il accomplissait un véritable acte de condescendance : « C'est Sérusier. »

* Cette lettre diffère très légèrement dans sa forme de la version de *La NRF*. (JJM).

Cet exemple mis à part, je dois dire qu'aucun de mes autres modèles n'a eu la même attitude envers moi. Valéry m'invita chez Catherine Pozzi, chez laquelle il était descendu à Vence, et me présenta à beaucoup de gens. Martin du Gard vint me voir chez moi et m'invita à Bellême. Larbaud me rendit également visite et m'offrit plusieurs fois le thé chez lui.

Quant à Romains, il accepta avec empressement mon invitation à déjeuner avenue Mozart (par curiosité, je pense).

PIERRE SICHEL.

P.S.

En conclusion, Sichel raconte que Gide lui dit : «Vous avez travaillé comme un primitif qui se conduit comme un homme du monde.» Il lui donna un très bel exemplaire de Paludes illustré par La Fresnay, en lui assurant dans la dédicace qu'il lui avait «mieux fait comprendre à lui-même son propre livre» et en ajoutant cette phrase : «Si tous ceux qui n'en avaient pas étaient morts, les hommes auraient des ailes : le darwinisme expliqué à Angèle par Tityre.»

★

*Où se trouve le portrait de Gide par Pierre Sichel ?...
Celui-ci pensait qu'il avait été conservé par Gide puis par ses héritiers...*

★

ROBERT LEVESQUE

★

JOURNAL INEDIT

*(suite) **

* Voir, dans les cinq précédents numéros du *BAAG* (depuis le n° 59, de juillet 1983), les onze premiers carnets du *Journal*.



**ROBERT LEVESQUE
A ROME, EN 1935**

(Photo., coll. partic.)

CARNET XII

(août — octobre 1934)

Commencé à Solliès (Var) le 4 septembre 1934

(Suite du voyage d'août avec Gide)

Gide m'avait écrit que mes pages sur mon deuxième séjour à Bierville manquaient de la saveur de jadis, mais que du moins il avait été heureux de vivre ainsi avec moi... Un soir, à table, à Ascona, tout à coup, il se mit à m'en parler.

«Ces pages, me dit-il, m'ont paru assez insipides, c'est de l'eau claire. Si elles n'avaient pas été de toi, je ne sais si je les aurais toutes lues... Comment se rendre intéressant ? Voilà toute la question, et combien grande. C'est une affaire d'auto-critique... Mais j'ai lu d'autres choses de toi, je sais ce que tu peux donner ; c'est pour cela que je suis sévère. On a l'impression dans ces pages que ce qui arrive est naturel, attendu. Cela manque de *surprise*. Il n'y a pas assez de détails, et il en faut. Je m'en convaincs toujours davantage, il n'est d'intéressant que le particulier...

«Rappelle-toi le moment où Julien séduit Mme de Rénal : que de détails ! sur leurs positions, la place de la main, le cœur, etc... On sent même que Stendhal s'y est amusé, mais c'est grâce à cela que ce qui aurait pu être banal devient unique...

« — Serait-ce que mon style paraît négligé ? — Pas à vrai dire, bien que tu aies acquis de la facilité. Il faudrait que chaque phrase fût particulière... Songe à la phrase admirable de Montesquieu que je cite souvent : "La Suisse, ce pays que Dieu a fait pour être horrible"... Quand il a noté cela dans son carnet de voyage, il aurait pu aussi bien dire, banalement : La Suisse, ce pays horrible..., mais vois ce qu'il a pu y ajouter de beauté, d'éloquence cachée...»

Quelques jours plus tard, à l'autre bout du Lac Majeur, à Arona, comme nous admirions un matin, au marché, d'énormes poivrons rouges et jaunes, aussi éclatants que des Gauguin ou des Van Gogh, Gide me demanda si je n'avais pas envie de les décrire. «Non, répondis-je, je n'ai aucune tendance à la description.» Il eut un mot de refus, et aussitôt je sentis combien de belles choses que j'ai vues depuis des années sont déjà englouties...

Comme nous prenions notre thé dans une confetteria, il continua : « Bien que nous soyons toujours ensemble, je pense à toi... et je me dis que ton séjour à Rome avec une occupation régulière te fera du bien... car vraiment tu me parais inemployé. — Je ne m'ennuie pas. — Là est peut-être le mal. — Mais je n'aime pas être occupé. Dès que j'ai des "affaires", j'éprouve comme du désespoir, je suis débordé, je ne vis plus. — Je te comprends, je suis comme toi..., mais, à ton âge, je ne pouvais rien voir sans aussitôt, en même temps, éprouver le besoin de le noter... La perception et la notation ne doivent faire qu'un. C'est là ce qui fait le prix des bonnes pages des vrais écrivains. Un moment unique est ainsi fixé... Et puis quel plaisir n'a-t-on pas à trouver le mot juste !... Il faut toujours avoir son carnet sur soi et vivre studieusement. Toi tu es flottant... Mais ce qui m'avait frappé jadis dans ce que tu écrivais, c'était le don de rendre directe et sensible ton émotion. Cela est rare... Je me demande pourquoi tu n'y arrives plus aussi bien... Sans doute parce que, au lieu de noter aussitôt, maintenant tu écris des souvenirs... »

D'Ascona, nous prenons des billets pour Stresa... et nous voilà sur le lac. Le bateau avance vite, mais s'arrête à tous les ports. Les dernières stations de Suisse paraissent policées et mornes. Personne n'accourt au débarcadère... De loin en loin, quels charmants nageurs... En arrivant en Italie, les ports s'animent..., les maisons paraissent plus rustiques. Rien de riant, de peuplé comme ces rives (plus encore que le lac de Côme)... Rien non plus qui rappelle davantage la rade d'Ibiza, mais je la trouve plus austère et la préfère. Nous mangeons quelques pêches que Nouki nous a données au port... Notre désir est de coucher quelque part sur le lac pour descendre le lendemain à Nice... Voici Stresa, pour quoi nous avons nos billets, mais nous restons à bord. Ces grands hôtels, ces grandes rues nous effrayent... Poussons jusqu'à Arona, dont je me rappelle soudain le colossal Saint Charles que l'on voit sur la ligne du Simplon... Passons le long des Borromées que j'ai le temps de fouiller du regard. Ce sont des îles microscopiques. Îles de pêcheurs, ports avec petites barques et maisons peintes de couleurs... Hôtel Bella, beaux arbres et palais... Il faut avoir vu ce palais tout en terrasses et en statues se promenant sur les balcons et sur les toits. Dans la pompe, le luxe et l'artificiel, c'est très étonnant. Au milieu de ce cadre de montagnes, d'eaux et de fleurs, ce n'est pas sans beauté — mais un peu *comique*. Rien n'est plus italien — « très Henri de Régnier », disait Gide — et ne peut enchanter davantage le touriste.

Nous arrivons à Arona, qui est du moins une petite ville provinciale, bien italienne, sans étrangers... Avant l'heure du dîner, nous flânon sur le quai. L'eau est laiteuse, et l'autre rive, à cette extrémité du lac, dorée par le couchant, paraît proche... Des gosses pêchent à la ligne... Plaisir de manger un minestrone bien assaisonné de fromage... Plaisir de retrouver le pain italien.

... Nous sortîmes et errâmes. Passablement de jeunes gens, l'air assez excité comme tous les Italiens, mais aussi l'air «sain»... La soirée était chaude. Toute la ville se promenait... Atmosphère espagnole... Nous rentrons à l'hôtel. Nous montons au balcon, assistons à une sérénade de quelques jeunes gens vêtus de blanc qui vont de terrasses en terrasses...

Levés d'assez bonne heure, le matin, nous descendons aussitôt voir le marché... Fruits et légumes admirables, éclatant au soleil... Poissons fraîchement pêchés... Atmosphère lumineuse, gaîté, agitation et nonchalance. Nous sommes vraiment en Italie et cela seul donne une sorte de bonheur... Nous prenons le petit déjeuner dans une pâtisserie et là, Gide me parle en des termes que j'ai notés ailleurs... Retour à l'hôtel. Gide se met dans un coin et travaille... Depuis plusieurs jours, ses préparations vont leur train. Il ne se sépare pas de ses papiers et à chaque instant les couvre de notes..., mais il ne veut pas qu'il soit dit qu'il travaille : «J'écris... et voilà tout», dit-il, «je ne sais ce que cela vaut...»

Avant de quitter ce lac, j'aimerais bien, comme je l'ai rêvé dès le début, faire un tour de barque. (Ah ! mes souvenirs de Lecco !...)

A la banque, impossibl  d'avoir un peu d'argent italien contre les petites pièces suisses qui me restent. Il faudrait changer des billets. Je renonce à la barque et me contente de r der à nouveau... Un photographe expose toute une série de gosses en costume de bain ; il y a eu concours de natation. Chacun avec plaisir vient se reconnaître... Je trouve Gide sortant de la banque et l'entraîne sous les platanes, au bord du lac, dans un groupe énorme de jeunesse écoulant des musiciens. Nous avons vraiment sous les yeux tout ce que la ville compte d'enfants et de jeunes gens. Tous, peu vêtus, et dans des poses d'abandon, nous avons le loisir de bien les regarder... Sans cesse, nous avons l'air, Gide et moi, de courir les garçons..., mais notre but, le plus souvent, est d'en *voir* sans chercher autre chose. C'est un plaisir avant tout esthétique... Après le déjeuner, avant l'heure du train, Gide, par un jeu de patience qu'il sort de sa poche, apprivoise le garçon de l'hôtel et son petit ami... Quand nous donnons des timbres aux gosses, la confiance est gagnée... Le train a du retard, nous prenons notre parti d'attendre sur un banc, quand Gide, qui toujours rôde, s'échappe vers un terrain vague donnant sur le quai, où jouent quelques enfants. Il me fait signe de venir. J'arrive et vais plus loin pour découvrir deux cabanes basses, faites de feuilles d'acacia, avec des gosses blottis dessous. Ils trouvent amusant que je leur dise bonjour... et ils sortent. Gide est émerveillé... Ils sont en train de jouer à la guerre. Gide tire des sous, et leur fait deviner dans quelle main... Au début, ils refusent, puis ils acceptent, ravis...

Mais nous devons les quitter... Ils se pressent tous pour les adieux... «Ah !

dit Gide, comme ils sont caressants... et comme, si nous étions restés, ils nous auraient reçus dans leurs cabanes ! »

Voici le train ; nous y montons. Il part... De la fenêtre, nous essayons de revoir nos gosses, quand tout à coup en voici deux, les plus charmants, qui accourent au bord de la voie et nous crient adieu !... Puis ils retournent à leur cabane... Le train ne faisait qu'une manœuvre, et le voici qui revient. Nous avons été si ravis de l'adieu des gosses que je craignais de les revoir... peur du «réchauffé»... peur de les déranger..., mais les revoir fut encore plus charmant. Ils revinrent, suivis de quelques autres, et tous deux, à notre passage, tout souriants, un peu timides, envoyèrent des baisers de leurs mains ; vite, nous y répondîmes et déjà, presque gênés de leur geste à cause des camarades, ils reprenaient la lande... Inutile de dire que ce fut un des moments les plus exquis des trois semaines que nous passâmes ensemble. Bien que parfois dans nos courses nous fissions très «chasseurs», il ne fallait pas autre chose qu'un ait d'innocence ou de grâce enfantine pour nous combler...

Gide, toujours studieux, dans le train se remit à lire ; journaux et textes allemands, toujours un dictionnaire près de lui... J'eus en arrivant près de Turin (dont je regrette encore de n'avoir pu voir en 28 le Musée Égyptien) un moment d'assez grande émotion ; je dus aller au bout du couloir cacher mes larmes... Gide venait de me dire : «Je ne sais pas si on a mis une plaque sur la maison de Nietzsche... Ah ! quel épisode atroce... — Savez-vous, dis-je, que c'est grâce à l'aubergiste de la via Carlo Alberto qu'on a gardé les derniers manuscrits ? — Mais Peter Gast était près de Nietzsche... — Oui, seulement il ne put pas emporter les paquets avec lui, et c'est ce brave homme qui, consciencieusement, les envoya...» Les derniers jours de Nietzsche triomphant dans Turin, exultant..., puis soudain l'effondrement de cet homme sans lequel nous ne serions pas, *je* ne serais pas exactement ce que je suis... Tout cela me bouleverse... A cet émoi s'ajoute la pensée que Turin est l'ancienne capitale de la Savoie, terre d'une partie de mes ancêtres. Voix du sang. Puis je revois mon départ de Turin, il y a six ans ; comme il fut solennel ! C'était par un soir orageux, un dimanche. J'avais dîné de biscuits et de chocolat dans une chambre d'hôtel, car je n'avais plus guère d'argent. Ce jour-là finissait mon premier vrai voyage, mon premier temps de liberté. J'en récapitulais tous les bonheurs et, fou de joie, je m'exaltais, plein de reconnaissance et d'espoir. Je n'avais pas le moindre ennui à rentrer ; la joie absorbait tout et une voix puissante — qui d'ailleurs n'a pas menti — m'assurait qu'il y aurait dans ma vie d'autres départs...

Après la chaleur du jour, il se mit à pleuvoir... Le rêve de Gide, qui eût été de coucher dans un village de montagne (en souvenir de la randonnée en voiture qu'il a faite au Tyrol ce printemps), fut compromis... et nous allâmes jus-

qu'à Nice... Martin du Gard, qui depuis plus d'un an s'y est fixé, avait beaucoup insisté pour que j'y allasse. «Parce que vous y serez ? dis-je. — Non, je n'y serai pas cet été... Mais Nice est un spectacle extraordinaire. On y goûte vraiment les derniers plaisirs de notre civilisation qui finit. C'est une ville propre, partout de la musique et des fleurs..., la vie n'y est pas chère... J'y travaille toute la journée et je sors le soir pour rôder. A chaque pas naissent des aventures. Nice est un carrefour de toute l'Europe. Quels gens extraordinaires n'y voit-on pas ! Des gens ruinés qui veulent encore paraître. Des vieilles femmes parées de faux bijoux. Des gens pour qui on donnerait la moitié de sa vie afin de savoir leur histoire. Les vagabonds, les émigrés, tous ceux qui parcourent le monde, un sac sur le dos, ne manquent pas. Sans doute, ici il y a de la misère, mais tout est fait pour le plaisir, et chacun ne pense plus qu'au plaisir...»

Ce tableau m'avait bien alléché (d'ailleurs, toutes les fois que je passai à Nice, je fus frappé par la société extraordinaire qui l'habite), et bien que Gide redoutât de coucher à Nice — par peur du bruit — j'insistai pour que nous y passions la nuit... Il n'avait pas plu à Nice, mais le temps avait fraîchi. Ce n'était pas la Nice pâmée qui m'avait autrefois tant impressionné. Pour mieux voir l'aspect de la ville, nous prîmes une victoria qui nous conduisit à un hôtel tranquille, non loin de la jetée (Nice-Palace). Mais pourquoi y avait-il si peu de monde dans les rues ? Le cocher nous le dit : «C'est ce soir le Grand Prix» (cycliste)... Nous allâmes rôder autour des palissades que l'on avait dressées tout autour de la promenade où se courait le prix ; nombre d'enfants s'y étaient suspendus ou se faisaient la courte échelle. Prenons une glace sur le boulevard, puis Gide va se coucher.

... Gide part se renseigner sur les cars gagnant Grasse et Cabris (où voir les Herbart)... Le car que nous prîmes était un car d'excursion. Il suivit la route la plus longue et s'arrêta pour nous montrer des «points de vue» — entre autres, les gorges du Loup. Gide, assis près de moi, au premier rang, poursuivait son travail... (Passage à Saint-Paul et à Vence, qui me rappellent ma visite à Gabilanez.) Traversée de Grasse (nous sommes près de Cabris)..., mais il est près de midi, le car emmène toute la troupe déjeuner aux grottes de Saint-Césaire ; nous ne descendons pas aux grottes. Gide s'installe sous un arbre, et moi je flâne. Il me raconte, un moment, des souvenirs d'un séjour qu'il fit dans les Abruzzes pendant la guerre. Il en fera peut-être un jour le récit. Enfin nous reprenons le car. Le chauffeur va se détourner de sa route — et détourner ainsi plus de vingt personnes pour nous arrêter à Cabris. Notre descente avec bagages ne manque pas d'ahurir nos compagnons... «Je suis content de revoir la petite Catherine», me dit Gide... Nous allons voir aussi un garçon charmant, filleul d'Élisabeth, que les Herbart ont pris en pension parce

que ses parents n'en pouvaient rien faire. « Il a, je crois, quatorze ans, et il est merveilleux. Mais il faudra faire attention ; Herbart en est sûrement tombé amoureux..., et il est horriblement jaloux... Pendant longtemps, tu le sais, il n'a pas voulu que je vienne à Cabris... Il s'y était fixé pour être près de son ami Marius, un garçon qu'il avait connu ici à l'âge de treize ans, et qui, tout récemment, à la veille de passer son conseil, s'est tué en auto, presque sous les yeux d'Herbart. Cela fut sûrement un coup terrible. Vraiment, le destin d'Herbart est tragique. Il ne croit à rien, mais il est très superstitieux et dit : « Je tue tout ce que je touche ». Quand son fils est mort — il n'a vécu que quelques jours — ce fut un choc affreux. Il a juré qu'il ne recommencerait plus cette expérience. "Vous voyez bien, disait-il, que je ne peux pas donner la vie, que je tue tout autour de moi." De même pour Marius ! Je crains bien qu'il ne prenne maintenant Cabris en horreur..., où pourtant, laissant la villa du Lavandou, il s'est fait construire une maison... »

La maison des Herbart est exquise, dominant Cabris placé lui-même sur une colline. Derrière elle, il n'y a plus que la montagne. L'intérieur, moderne, confortable, original, est d'un goût excellent. Herbart me conduisit à l'auberge... Non averti de notre arrivée, on n'avait pu rien préparer pour nous à la villa. Herbart eut bien du mal à porter deux de nos valises, pourtant les moins lourdes ; il a vieilli, depuis trois ans. Il n'a plus cette couleur bronzée admirable..., son teint est blanc, son front ridé ; des pattes d'oie marquent ses yeux ; il y a je ne sais quoi de raide dans sa démarche, et d'étrange dans son allure (il était, quand je le vis, habillé de blanc), qui font penser à un fantôme... De plus, malgré la grande joie que je me faisais de le revoir, l'air inquiétant de son visage, son regard myope et bizarre, que j'avais oubliés, me donnèrent une gêne qui ne se dissipa point pendant les heures de mon passage à Cabris... Comme sa femme était à Grasse et que Gide voulut faire la sieste, Herbart m'introduisit dans son cabinet, où nous restâmes seuls... Sur sa table, la photo de Marius, avec des pois de senteur dans un vase... Tous deux, assis sur un divan. Il commence à me parler de son travail, puis du mien... Comme je me plains (je dis la même chose à tout le monde) de n'avoir pas encore d'idée..., il me demande si cela ne me ferait rien d'être plombier ou vitrier... Je lui réponds que ce me serait égal... « Alors, dit-il, vous n'avez pas une fausse vocation ; ce n'est pas une idée que vous vous êtes mise en tête ; vous suivez le destin ; il faudra qu'un jour vous écriviez... » Il vient d'acheter un yacht, et dès l'automne partira en mer avec sa femme et un capitaine. Il ne sait où encore aller, Portugal, Grèce ? Je lui parle des Baléares, et surtout d'Ibiza. Il me questionne un peu... Je le persuade qu'on y peut être heureux. Il m'assure qu'il ira, et prend par écrit quelques renseignements... Je vois fort bien qu'il ne pense qu'à fuir Cabris !... Il avoue vivre tout à fait dans la soli-

tude, passer des heures entières dans son bureau, et ne plus descendre au village. Sans doute il souffre de l'absence de Marius... et peut-être n'est-il pas aimé ici...

... Comme il me questionne..., je lui réponds que l'on me dit que je perds en profondeur ce que je gagne en étendue. Mais qu'y puis-je, si l'amour ne frappe jamais à ma porte ? Il me répond (assez tristement) que c'est une illusion de croire que la vie constante avec un être approfondisse quelque chose. Faisait-il allusion à Marius ou à sa femme ? Aux deux, peut-être... (Quand j'eus quitté Cabris — et même pendant que j'y étais — j'eus plusieurs fois l'impression qu'Herbart, et sa femme aussi, sont malheureux. Herbart est un des êtres les plus tragiques qui soient, et — quelque chose m'en avertit — il n'a pas d'amis...)

... Lui qui est persuadé qu'il a la guigne, quand je lui eus un peu parlé de moi, il dit : «Vous, vous avez de la chance.» J'en convins... puis j'ajoutai : «Mais à condition de ne pas faire certaines choses. Il en est que, d'instinct, je sais n'être pas faites pour moi.» S'il m'avait demandé lesquelles, j'aurais, sur le moment, été embarrassé pour le dire... ou j'aurais répondu : «Par exemple, je ne dois pas me marier.» Mais il y eût vu un blâme, car un tel homme, si tourmenté, devrait encore moins se marier que moi...

Élisabeth revint de Grasse avec le jeune François. Gide vint causer avec Herbart... et je fus jusqu'au dîner dans les champs avec la petite Catherine, qui m'avait vu jadis en marin, mais commença par me confondre avec Saint-Exupéry... Enfin elle se souvint d'une promenade en auto que nous avions faite dans les Maures en mangeant des bonbons... Je lui trouvai d'abord un peu d'affectation, elle s'écoute parler..., mais elle est spontanée, vive... Nous suivons un sentier, à chaque instant un insecte ou une fleur attire son attention... Pour rien au monde, elle ne veut revenir par le même chemin. Elle a toujours (ce qui m'avait frappé jadis) un raisonnement au-dessus de son âge ; on sent qu'elle a plaisir à causer avec les grandes personnes et à être traitée en grande fille. J'admire tout à loisir les collines qui, au pied de Cabris, descendent jusqu'à la mer... En revenant vers la maison, nous tombons sur Mme G., la mère de Marius. Depuis la mort de son fils, elle a un peu perdu la tête. Elle ne rencontre personne de la famille Herbart sans pleurer. (Catherine m'a dit : «Marius était le grand ami de Pierre ; ils s'aimaient comme deux frères.»). Cette femme s'est mise à distribuer tous ses terrains aux amis de son fils (surtout à Herbart), et elle a fait construire une petite maison, pour ne pas habiter celle où elle a été «heureuse» avec son fils... Elle nous fait entrer dans la chambre de son fils ; au mur, elle a cloué un panneau naïvement encadré de papier doré, dans lequel elle a réuni toutes les photos qu'a prises son fils... Elle nous fait voir quelques objets qu'il a faits de ses mains... Ce sont des

plaintes angoissantes qui bientôt serrent le cœur, rendent vivant pour moi ce fils que je n'ai pas connu... «Tous les soirs après son travail, il allait chez M. Pierre...», et près de la douleur bruyante de la mère, je songe à la douleur muette d'Herbart. J'oubliais de dire que, pendant mon entretien avec Herbart, il amena, non sans habileté, la conversation sur l'amour des jeunes garçons... «Il est même naturel de les aimer..., et je ne crois pas que l'on puisse faire un bon professeur sans amour — et réciproquement. — En effet, dis-je, plusieurs de mes élèves, cette année, m'aimaient sans le savoir. — Très bien. Ce n'est pas à vous de leur apprendre...»

La dialectique d'Herbart est subtile, serrée, il est difficile d'y répondre — sinon en disant que la vie est plus compliquée que toute théorie. Mais il n'était si subtil que parce qu'il plaidait *pro domo*. Je le voyais venir ; c'était par jalousie qu'il parlait... Rien de plus naturel au fond...

Après dîner, les enfants furent se coucher..., et, bien que je mourusse de sommeil, je dus rester au salon. Gide parla de son communisme. Approuva Billy qui le blâmait dernièrement d'être châtelain et de vivre de ses rentes. «On a raison, disait-il, mais il se trompe, car Cuverville ne m'appartient pas..., et je vis strictement du produit de mes livres. Je trouve d'ailleurs qu'ils me rapportent trop. Un écrivain qui devient un peu connu est trop riche... Au bout d'un certain temps, un livre devrait cesser de vous rapporter..., mais enfin, l'argent que je gagne, vous savez bien que les autres en profitent plus que moi... Il me serait facile d'écrire à Billy pour lui dire ce que je fais de ma "fortune"..., mais il en profiterait pour me couvrir de ridicule. — Je ne vous comprends pas, disait Herbart. Cela vous gêne d'être propriétaire (Il se disait gêné d'avoir une édition des œuvres de Bach qui vaut 40 000 frs et qu'il n'ouvrira plus de sa vie)... et cela ne vous fait rien de voyager en sleeping...» Gide expliquait fort bien qu'il distinguait posséder et user... «Mais enfin, disait Herbart, le scandale, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme, et vous, vous vivez de votre travail...» Rien n'y fit. Gide est véritablement honteux de sa fortune. Il en souffre dans son communisme...

Le lendemain, Herbart donna le matin une lecture d'un chapitre de son roman à Gide. (Il regretta ensuite que je n'y fusse pas..., mais la veille il ne m'en avait pas prié... Ce chapitre, d'ailleurs, me dit Gide, laissait fort à désirer...)

Je profitai d'un peu de tranquillité, ce matin-là, pour faire des lettres à l'auberge — puis Catherine vint me chercher... (La veille, au clair de lune, Cabris, avec ses toits presque plats, tous inclinés dans le même sens, éclairés par dessous et baignés d'argent, était prodigieux. Abruptement perchées, ses maisons blanches faisaient penser à un village arabe.) Je demandai à Catherine si elle voulait boire de la limonade. Même, je n'ai jamais vu un enfant

dire oui avec tant d'enthousiasme. Ses réactions sont rapides, joyeuses ; on sent chez elle la confiance et l'amour de la vie...

... Herbart, ce dernier jour, avant le dîner, vint gentiment près de moi au salon ; là encore, je sentis de la sympathie possible entre nous... et pourtant nous ne fûmes pas naturels. Au dîner, il avoua un sentiment qui l'occupe bien fort et que je me trouve partager : la peur de la guerre et le désir à tout prix d'être loin quand elle éclatera... Selon lui, il faudrait toujours avoir un passeport en règle et de l'argent mis de côté... Particulièrement en janvier 35, au moment du plébiscite de la Sarre qui, selon lui, pourrait déclencher un conflit... Il est probable qu'à ce moment il sera au Portugal ou à Ibiza — car il veut être loin, mais assez près tout de même pour être là au « bon moment » — car il croit, lui, qu'il y a une cause qui vaut tout de même qu'on lui donne sa vie... Lorsqu'il parle de la Russie, il le fait avec une sorte de logique passionnée, un emportement clair, qui, je crois, font toujours rendre les armes... mais convaincre, c'est une autre affaire... Cette dernière soirée, Gide nous donna lecture du *Treizième Arbre*, comédie faite pour être jouée avec *Œdipe* et que, finalement, il ne donna pas. C'est plutôt une pochade, mais non sans finesse ; les dialogues sont bons... A ma honte, je dois avouer que je n'avais pas compris le centre même de l'action...

Le lendemain, une auto nous conduisit dès 7 heures à Grasse. Un enfant noir, bronzé, les bras nus et musclés, « un vrai dieu », jugea Gide, porta une de nos valises au car de Cannes. Bientôt, nous traversâmes des champs de jasmin que des enfants grassois récoltaient... A Cannes, arrêt d'une heure. Atmosphère voluptueuse ; le plaisir et l'amour sont dans l'air ; tout est gracieux, oisif... Le car Nice-Marseille nous emporte au Lavandou... Tout le long de la route, merveilles ; des enfants, des baigneurs, des campeurs. A chaque instant, la vie et le bonheur éclatent... Rien de plus capiteux. Nous traversons Sainte-Maxime que je ne connaissais pas encore (en face, on aperçoit Saint-Tropez que je ne connais pas — Gide non plus). Joie de revoir le Trayas, où j'ai passé deux jours avec Gabilanez, vraiment un des plus jolis coins de la côte, en tout cas des mieux préservés... Au Lavandou, nous devons aller à Bormes voir les Groethuysen et prendre notre courrier. Gide s'attend à trouver beaucoup de lettres... Ce matin, assez en train pour le travail, il se demande s'il ne ferait pas mieux de rentrer tout de suite à Cuverville — devant de huit jours le retour prévu... Je n'essaie pas de le retenir. Si je le veux, il me laissera en route... Puis, pendant que le car nous fait traverser les Maures calcinés par un récent incendie et que nous trouvons ce désert non sans beauté, il se penche vers moi et me dit : « J'ai toujours peur que tu ne t'ennuies avec moi, je crains de ne pas être assez gentil, de ne pas m'occuper assez de toi... » Je me récrie, et je dis tout bas : « Je pensais à l'instant que plus jamais de ma

vie je ne serai aussi dorloté et choyé qu'avec vous. — Mais non, cela arrivera encore. — Non, dis-je..., maintenant cela sera mon tour de donner cela à d'autres...» Cela ne fut que chuchoté, mais contribua, je crois, à prolonger de huit jours le voyage, et aussi le capiteux spectacle des plages que nous venions de traverser. Le Lavandou où nous arrivâmes aussitôt me parut charmant... Après le déjeuner, une auto nous conduisit à Bormes. Les Groethuysen, installés dans une des plus belles demeures qu'on puisse voir (chez M. Vizrich), nous gardèrent jusqu'au thé... D'abord, sans façons, nous fîmes la sieste ; puis, au village, nous fûmes prendre des biscuits (avec notre courrier)... Enfin, laissant Alix et Groet, charmants bavards, nous retournâmes au Lavandou...

Après le dîner, nous fûmes à la plage de St-Clair... Puis, comme nous nous arrêtions devant le petit café de la plage, un garçon blond de dix-huit ans, grand, fort, les bras nus, vint dire bonjour à Gide, qui d'abord ne le reconnut pas... Il le prenait pour le garçon de café... «Mais non, dit l'autre, je suis le fils de Charlotte.» (Sa mère était l'ancienne bonne des Herbart ; elle est morte à présent.) Il prononça «Charlotte» avec son accent du Midi, mais aussi un accent d'émotion... Gide aussitôt de le prendre presque dans ses bras : «Ah ! mon petit, je ne t'avais pas reconnu !»... Gide lui glisse une pièce. De retour au Lavandou (assez satisfait de la soirée), nous rencontrons deux chômeurs vagabonds, à l'air inquiet (dont l'un m'impressionne assez), qui nous expliquent leur haine de la société. Je les trouve intéressants..., mais Gide, au contraire, les trouve dangereux. «Ce sont eux, dit-il, qui nuisent à la révolution, car ils ne comprennent rien ; ils ne sont bons qu'à piller...» Il a raison, sans doute — mais parce qu'il raisonne en communiste... Moi, je m'intéresse (de loin, d'ailleurs) à ces types comme hors-la-loi...

Notre nuit fut mauvaise... Gide décida d'aller au plus tôt s'installer à Bormes, craignant trop (l'hôtel du Lavandou était bruyant) de compromettre par du mauvais sommeil son travail commencé...

... Gide monta à Bormes. Je restai seul... J'allai me coucher tôt, et à sept heures, le lendemain, je me mis au balcon à faire des lettres en retard... J'allais commencer à mettre à jour mon journal, qui depuis quinze jours me tourmentait, quand Gide m'appelle au téléphone. Il me vante le calme et le charme de Bormes ; on y dort, on y travaille ; les Groethuysen lui ont donné une chambre ; ils en ont une pour moi, etc.. Je prends un dernier bain à St-Clair, puis à midi une auto me monte avec mon bagage. La chambre qu'on me donna était exquise, avec vue sur les collines calcinées, Zoussia et la mer... Port-Cros et l'île du Levant s'étendaient devant moi... J'avais une terrasse d'où je voyais parfois quelque croiseur passer... Comme il me paraissait lointain, étranger ! Voici trois ans pourtant, j'étais sur un de ces bateaux — et souvent

dans ces mêmes parages... Rien ne change. Ce n'est que nous qui changeons !

Quand j'arrivai dans Bormes, Gide était sur le bouloir avec des gosses. Il me guettait en jouant avec eux ; puis, me voyant, il leur donne rendez-vous pour l'après-midi et monte dans la voiture avec moi...

La veille, au Lavandou, fort heureux que je me sois bien entendu avec la petite Catherine qui me tint d'interminables discours, il voulut savoir ce que nous avions dit et ce que je pensais d'elle. «Tu sais que c'est ma fille ?... D'ailleurs tout le monde le sait ; j'ai posé un jour franchement la question à Malraux... — Sa ressemblance avec vous, dis-je, est émouvante. — Pendant longtemps, j'ai cru que cette petite n'était pas intelligente, mais maintenant je commence à m'intéresser à elle et à m'y attacher. Même je remarque en elle des choses qui sont en moi, mais que j'aurais pu prendre en partie pour de la littérature. Ainsi, quand elle était toute petite, un jour elle se promenait avec nous à Peira-Cava en tenant une canne qu'elle aimait beaucoup. Soudain la canne tombe dans un trou et disparaît... Nous nous attendions à une crise de larmes, mais non : elle dit tout simplement : Elle est partie ! Une autre fois, elle jouait sous la table, quand elle se frappe au front... que crois-tu qu'elle fit ? Elle se frappe de nouveau pour voir comment ça lui était arrivé...: Ce besoin de se rendre compte, cela, c'est tout moi... Elle a aussi un besoin de sympathie, une manière de s'attacher immédiatement... Elle n'est pas égoïste, et d'ailleurs, quand elle fait une promenade, à l'école, on lui fait toujours inviter une compagne, de préférence pauvre... Mais pour les études, jusqu'à présent, elle n'est pas bien douée... Il est vrai qu'à son âge, en classe, je ne comprenais même pas ce qu'on voulait de moi...»

A Bormes, nous fûmes déjeuner au restaurant pour ne pas donner d'embaras à Alix. La patronne, bouche en cœur, était la femme la plus sucrée que j'aie vue — elle parlait en chantant, faisait des grâces, etc., et la servante l'imitait... Gide était déjà au mieux avec le petit neveu de la maison, surnommé Poulet, qui lui dit un jour : «M'sieur, vous êtes dans le dictionnaire...»

... Plus tard, il y eut une partie de boules, avec les gosses, à laquelle, vite lassé, j'assistai en spectateur. (J'expliquai un jour à Gide, lui si joueur, et qui aime gagner, que je n'aime pas les jeux... mais que pourtant je considère la vie comme un jeu et m'amuse de tout... Ce qui me gêne, c'est l'attention qu'il faut porter à un jeu établi, et la règle elle-même.)

Je m'entendis très bien avec Alix, l'aidant à mettre le couvert, faire la vaiselle, etc., car nous prîmes les repas du soir chez les Groet. Même je lui donnai quelques conseils pour la cuisine, et elle voulut bien me trouver quelque sens pratique devant Gide qui me croit gourde. Beau type de révoltée que cette femme..., elle se ferait tuer pour la cause... Mais un peu trop intransigente ; elle juge presque tout, hommes et choses, en fonction de la politi-

que. Rien de plus émouvant que sa sollicitude pour Groet, qu'elle appelle « mon petit enfant »... Il faut, en effet, le soigner, le laver comme un gosse..., mais cet homme est si profondément « dans la lune » pour ce qui est de la vie courante, et surtout si paresseux — il n'a pas le courage de secouer la cendre de sa cigarette, etc. —, est un observateur étonnant ; il voit tout — en quelques mots, il singe les gens et les fait vivre devant vous. J'ai rarement vu plus belle intelligence. Il a tout lu dans toutes les langues... et sur chaque sujet il dit du neuf ; nous nous entendions fort bien. Toute sa personne respire la bonté. A table, il faut presque le faire manger. On doit éloigner de lui les plats, car, les prenant pour un cendrier, il y jetterait des cigarettes. Il fume sans cesse, et comme il lui serait trop pénible de tenir sa cigarette à la main, il la colle sur ses lèvres et la laisse brûler... C'est lui qui, sortant un jour du bâtiment des Archives où il étudiait la Révolution, dit à un Anglais qui lui demandait « Quel est ce monument ? » : « C'est l'Assemblée Nationale » !...

Alix et lui furent pleins de propos sur les gens : Fargue, princesse Bassiano (que je verrai à Rome), etc.. Intéressantes révélations de Gide sur Du Bos, que j'aimerais connaître... Selon Alix (qui me le dit en particulier), Herbart ne serait pas guéri de l'opium. Il fait de temps en temps des fugues à Toulon pour s'approvisionner. Andrée Viollis, en 31, en Chine, le trouva inutilisable, il était toujours dans les fumeries. Dès qu'il cessait l'opium, il avait des visions affreuses... et, depuis, il a grand'peur de la folie (ainsi que du suicide)... Les longues heures qu'il passe dans son cabinet, selon Alix, c'est pour fumer. Mais ni Gide, ni Élisabeth ne s'en doutent...

... Un soir, Groethuysen nous dit tenir de Daniel Halévy (qui l'avouait à regret) que Michelet, pour s'inspirer, avait besoin d'assister dans quelque cabinet à des ébats amoureux. Ainsi, le voyant était aussi voyeur. « Rien de plus bizarre, d'ailleurs, dit Groeth, que les goûts sexuels des idéalistes... Rilke, par exemple, était un onaniste. Je le tiens de son ami Kassner (Je me rappelle alors une allusion à l'onanisme dans *Malte...*), et les fameuses maîtresses qu'il a eues (combien n'en cite-t-on pas !) étaient des femmes complaisantes... »

Pour me mettre à l'anglais, c'est Swift, selon Groeth, qui serait le plus facile ; il faut lire surtout *Les Vieillards* et *Les Chevaux*. Pour l'italien, selon Gide, c'est Boccace, surtout les prologues des Journées... Plusieurs conversations entre Gide et Groeth sur les littératures étrangères. Discussion de vers de Gœthe, etc.. Gide déclare que Browning a été une des grandes lectures de sa vie ; admiration extrême pour Meredith.

... Comme les Groeth partaient passer quelques jours à Port-Cros, à la villa de la NRF « La Vigie », nous y allâmes aussi une journée. La mer était mauvaise. Paulhan vint nous attendre au débarqué. Il fut plus que charmant avec moi, plein d'attention, craignant toujours que j'eusse froid, chaud, soif, etc..

... «La Vigie» est un ancien bâtiment militaire, assez rustique, situé au bout de l'île. Il y fait grand vent. Le site est beau... mais je n'y pourrais vivre, je me sentirais en prison. Nous fûmes une dizaine au déjeuner. Les Paulhan ont toujours des amis près d'eux. Dernièrement ils reçurent Michaux, mon ancien surveillant. Ils attendaient un peu les Jouhandeau, qui finalement ne viendront pas. Le revoir aurait été curieux..., mais Jouhandeau certainement n'aurait pas pu être naturel... Parmi les convives, un certain M. Chipch, grand ami des Ungaretti que sans doute je verrai à Rome... Paulhan, heureux que je sois nommé là, car me dit qu'il y a quelques années l'Office des Universités recevait sans cesse des plaintes de professeurs les uns contre les autres... Il croit que maintenant ces orages se sont calmés. (Gide, plus tard, m'avoua qu'il n'est jamais tout à fait à son aise avec Paulhan, mais il n'y paraît pas. Ils parlent d'ailleurs surtout de littérature.) Pour finir, nous allâmes faire visite à Arland, qui habite aussi un ancien fort de l'île... Gide était heureux de cette occasion de faire quelques avances à Arland, avec lequel les rapports sont très difficiles... La visite, selon Gide, fut assez réussie, et surtout promettant des rapports moins tendus, mais Arland, réticent, raide, cherchant des choses aimables à dire et n'en trouvant pas, n'avait pas l'air engageant. Enfin, malgré la grosse mer, il fallut prendre le bateau... Paulhan et Arland nous accompagnèrent, ainsi que plusieurs dames. Jusqu'au dernier moment Paulhan s'occupait de moi, cherchant sur le petit bateau un endroit où je serais bien, me donnant des conseils pour éviter le mal de mer, etc.. Hélas ! rien n'y fit... la traversée fut interminable. Le mistral soufflait, etc.. Je fus content de débarquer aux Salins d'Hyères, d'où une auto nous conduisit à Hyères-Plage. Gide, jadis, y passa plusieurs étés. A l'hôtel, où Martin du Gard a fait plusieurs séjours, on le reconnaît. Après un tour dans le pays, nous nous couchons... «Mais, me dit Gide, la plage dans le jour est très amusante, et il y a près d'ici un village que j'aimerais revoir. Il était, voici quelques années, extraordinaire.» C'est le Perquier, où nous allons le lendemain. Ce village a été bâti dans les pins près de la mer ; il est presque uniquement fait de maisons en bois, qui appartiennent surtout à des Marseillais qui y passent l'été, ou même qui viennent s'y retirer. L'impression est extraordinaire ; on ne saurait rien voir de plus «petit bourgeois». On devine des drames, des rivalités, etc.. Nous ne faisons que passer. Regrettons tout de même un peu de ne pas nous asseoir près d'une vieille que reconnaît Gide et qui nous aurait sûrement raconté des histoires inouïes sur la population...

... Nous partons le soir pour Toulon, que j'ai grand désir de revoir après trois ans... A Toulon, où naturellement je circulai comme chez moi, j'arrivai assez tôt sur le quai pour voir le coucher du soleil. Beaucoup de monde dans les rues — et comme jadis, désir d'être partout à la fois pour voir tout ce qui

se passe... Au dîner, nous nous découvrimés tous deux un mal de gorge (attrapé sans doute pendant la traversée de Port-Cros), nous prîmes de la tisane, et Gide rentra au Grand Hôtel. Moi, je sortis pour rôder parmi mes souvenirs, mais j'étais las, ce qui peut expliquer en partie que je ne vis rien de beau... J'assistai par exemple, à dix heures, à l'embarquement des matelots sur le quai. J'avais le plus grand mal, d'abord, à imaginer que j'avais été l'un d'eux, que tous ces rites avaient continué bien que je les eusse oubliés (les officiers faisant les cent pas, les matelots ivres, ceux qui arrivent en courant, les marchands de sandwiches qui crient : «Allons, les marins !», les chaloupes à vapeur qui fument, etc.). Je me souvenais de l'impression prodigieuse que j'eus de ce départ en 29, un dimanche de septembre, à minuit. J'étais alors exultant, plein de feu..., et il faut avouer, d'ailleurs, que la soirée se termina admirablement : je fis conduire dans une vedette une dizaine de matelots qui avaient manqué leur chaloupe..., cela me fit faire une promenade au milieu des bâtiments illuminés et des cieux étoilés. Ce jour-là, j'eus l'impression que tous ces matelots qui s'embarquaient, que ceux même que je reconduisais pénétraient, loin du profane, dans un univers surprenant... J'avais envie de les suivre, j'étais grisé... Et sans doute, encore, ceux qui désirent partir éprouvent-ils la même impression... Moi, maintenant, j'ai fait l'expérience ; je suis allé là-bas, j'ai vécu de leur vie, j'ai connu les retours mornes en chaloupe pendant lesquels chacun s'endort ; l'entrée par la coupée où l'officier vous regarde des pieds à la tête, l'opération pénible de trouver son hamac (quand on le trouve !), de le traîner, de le «crocher» parmi les autres..., et la nuit trop courte, car il faut se lever dès cinq ou six heures... Belle figure, peut-être, des appels de l'au-delà !

... Le matin, réveil avec la pluie. «Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres»... «Le voici donc fini, cet extraordinaire été», dit Gide, et il ne pensa plus qu'à travailler...

... Comme il m'ennuyait de rentrer aussitôt à Paris et que je connaissais l'existence d'un hôtel à Solliès, j'y allai voir. Malgré la pluie, le village perché sur des rochers (un peu Saint-Paul ou Cabris) me parut beau... De retour à Toulon, à midi, déjeuner chez «Charley» avec Vera, qui vient de Tamaris. J'avais été déçu d'un dernier revoir cet hiver. Je le fus plus encore cette fois... Choqué surtout de l'esbrouffe, de l'indiscrétion de Vera. Elle crie à tue-tête, nomme Gide tout haut, veut à tout prix se faire remarquer. Cela fut d'autant plus gênant que Gide rencontre plusieurs connaissances : Chadourne, un Chilien, et Desbordes, en villégiature ici, que l'on fut chercher... Il a heureusement changé depuis trois ans — il a quitté Cocteau ; sa mine est bien meilleure. Il se confondait en remerciements parce que Gide avait pensé à lui...

Prenons un car pour Marseille. A Marseille, Gide trouve un gros courrier.

Nous le lisons dans un «thé», rue Paradis. Soirée au cinéma.

... Se décidant à rentrer aussitôt à Paris et renonçant à s'arrêter à Lyon pour voir Michel, Gide fait ses valises. Comme d'habitude, il est fort en avance..., mais le train se forme, Gide y monte et, brusquement, les adieux...

Arrivé à Solliès depuis le 3 et par le soleil. Tout ému de voir que le hasard m'a conduit dans un endroit si beau. Ville rocheuse toute en terrasse, dominant une admirable vallée... Derrière le village, des collines où l'on peut grimper à loisir. (Gide, au pied d'une colline, se dit toujours : «Comme on doit être bien là-haut — mieux qu'ici», et c'est pour cela qu'il a toujours envie de monter.) Ce village est presque dépeuplé. En somme, les derniers jours que je vais passer ici, maintenant que j'ai fini mes récits, seront peut-être solitaires et mornes, mais je pourrai lire et méditer... De plus, la lumière attendrie de septembre, le ciel qui devient pâle, me ravissent. Les peintres, jadis, venaient en foule à Solliès, dit la patronne de l'hôtel. Je le comprends... mais regrette d'autant plus d'être si seul dans ce cadre..., alors que, l'été devenant faible, je ne sais quelle douceur dans l'air et la nature vous amolissent...

... Je ne crois pas avoir connu plus bel été, plus belles vacances... Pour le bonheur, c'est une autre affaire... Il dépend trop de notre cœur, mais les événements furent heureux et je n'eus pas un instant d'ombre.

Maintenant que ce voyage est raconté, j'en ai fini d'écrire au courant de la plume et selon des souvenirs (deux choses que blâmait Gide), je vais me préparer à une vie nouvelle (Rome, un métier, etc.) et à un art nouveau.

Solliès, 6 septembre.

Solliès, 9 septembre.

P.S. — Gide aime trouver chez Catherine le goût de l'instant. Ça lui confirme le sien... La première fois qu'elle fut à Paris, arrivant à la gare et voyant tant de monde, elle cria, joyeuse : «On dirait un accident !» «Elle a aussi le goût des accidents, disait-il. Comme moi, ça l'excite.»

En arrivant à Toulon, comme nous avions faim, nous fûmes, place Puget, à mon ancienne pâtisserie. On m'y reconnut. J'avais pris l'habitude — surtout à la fin de mon service — de m'offrir des gâteaux à chaque sortie. Dans le plaisir très sensuel de la pâtisserie, je fais entrer autre chose que la gourmandise. Je goûte certains gâteaux comme un poème, ou bien j'y trouve un plaisir sentimental qui me console d'un déboire, ou presque un plaisir sexuel : un ersatz... Cela fait partie aussi du voyage ; à Paris, je ne mange pas de gâteaux, m'y nourrissant peut-être d'autres mythes...

Le matin que je fus à Solliès visiter l'hôtel, je me mis à l'abri sous une porte qui était celle de la gendarmerie. Ces messieurs les gendarmes étaient en

train d'inspecter, avec des rires de dégoût, le contenu de la pauvre valise d'un vagabond, aux cheveux ras, à l'air de chien battu, que j'avais vu tout à l'heure sur la route. On avait dû l'arrêter, à moins qu'il ne fût venu de lui-même échouer là, ayant faim.

Bagage très hétéroclite (quelques livres parmi des ustensiles hors d'usage)... Tout ce qui était sale et vieux, on le remettait dans la valise à coups de pied, et tout ce qui avait une apparence d'utilité et de bon état, on le jetait à part. Un gendarme criait : «Un fer à repasser, une paire de ciseaux !»..., pour qu'un collègue en dressât l'inventaire. Tout objet un peu propre était *évidemment* le produit d'un vol. Le pauvre garçon terrorisé essayait de balbutier, mais on lui criait : «Ta gueule !»

Le contenu d'une valise dispersé sur le sol est toujours lamentable, mais cette valise de misère, pleine de loques et de ferraille, qui était toute la *fortune* d'un homme, avec quel air de détresse, de rage contenue, de résignation, il la regardait. Il semblait dire à ceux qui riaient tant de ce bazar : «Vous ne pouvez pas comprendre !»

Ces gendarmes étaient plus bêtes que méchants... Quand l'inventaire fut fini, qu'on eut toisé le vagabond et que sur un ton rude on lui eut dit : «Enlève ta ceinture !», on le poussa dans le cachot. Le brigadier, en revenant, disait, rieur : «Il doit avoir l'habitude de morfler (recevoir des coups), car il serait joliment les fesses !»...

Nul regret de n'avoir pas voyagé plus tôt avec Gide. (Nous avions projeté successivement, jadis, d'aller en Algérie, en Tunisie, au Maroc...) Il fallait tout ce temps de connaissance (huit ans) pour que notre intimité atteignît cette perfection. Aujourd'hui, quel accord ! quel unisson ! La différence d'âge ne compte pas. Nous nous comprenons sans parler... Surtout, nous avons en commun cette facilité à répandre l'amour sur les premiers venus...

J'ai fait, durant ce voyage, quelques progrès en jugement et en sensualité ! Il ne faut pas les séparer... J'ai plus de goût pour les êtres, plus de plaisir à voir les paysages... Je goûte mieux les fruits, les vins, la cuisine... Plus prêt à saisir l'imprévu ; je sais mieux saluer la beauté.

A Solliès, relu : Vasco, *Lorenzaccio* et les *Opuscules* de Pascal. Pendant tout le voyage avec Gide, pas ouvert un seul livre ; je voulais vivre uniquement — cela me donnait parfois un air désœuvré qui l'inquiétait. Plaisir de plus en plus *sincère* à lire de bonne langue. Surtout Pascal... Bonheur de me débarrasser des admirations de commande.

... Je veux toujours tout avaler d'un coup. Je me jette sur les choses. Puis, peu à peu, les choses viennent à moi (façon de parler)... mais déjà je suis ailleurs.

Moi, d'avance, je suis l'ami de tous. Mais comment aussitôt leur parler ?

leur dire que mon âme les chérit ?... Enfin, avec le temps, je les approche, et ils ont enfin de la sympathie pour moi...

Conversation avec Gide sur l'amour — ou, plus exactement, monologue devant lui. Il se refuse à en parler. Il est naturel que j'y pense à mon âge. Pourquoi, me demandé-je, alors que je me crois pareil aux autres, n'aimé-je personne en particulier ? Est-ce force ou faiblesse ? Pourquoi cet amour général ? Gide me répondait en me parlant de Whitman, ou en me disant qu'il sent comme moi et que depuis longtemps il a trouvé stérile de se demander : ai-je raison, est-ce mieux ?..., ou de se comparer aux autres. Deux ou trois fois dans sa vie, dit-il, il a connu la passion.

*Visite à la Chartreuse de Montrieux
(treize kilomètres de Solliès)*

C'est la première chartreuse que je voie habitée, et mon premier contact avec des moines depuis la Trappe. J'allais là-bas non sans curiosité, car Becker, à qui j'avais parlé des dangers que j'eusse trouvés à me faire trappiste — surtout celui de rêver pendant les longs travaux manuels —, me disait : « La Trappe n'est pas un ordre d'intellectuels, mais la Chartreuse, c'est l'idéal pour nous... »

Cadre charmant de Montrieux. Chênes verts et ruisseaux, montagne boisée qui rappelle la Grande Chartreuse, cloîtres clairs et enjolivés. Fleurs un peu partout (rappelle en plus petit le luxe de Pavie). On m'assure que rien n'est fait ici pour les yeux, que rien n'est donné aux sens : pas de liturgie (fleurs artificielles à la chapelle), toute l'année la même messe, et sur le ton le plus plaintif, le plus éteint... Belle robe blanche (plus propre que celle des Trappistes), avec un chapelet blanc à la ceinture...

Au réfectoire, on a des nappes et des serviettes (mais, sauf les jours de fête, on mange en cellule). Couverts de bois, tasse à deux anses pour le vin, ainsi qu'un pot, devant soi ; le tout, d'une faïence assez gaie. On mange du poisson, des œufs, jamais de viande.

Chaque chartreux a sa petite maison donnant sur le grand cloître : deux pièces de plain-pied. D'abord la salle de l'*Ave Maria* où, en entrant, il est de règle de dire une prière. A côté, la chambre avec lit, table, rayon pour les livres, prie-Dieu, etc.. Ils couchent habillés... dans deux draps de laine. Dans l'entrée, près de la porte, petit guichet par où on passe les plats ; un escalier descend à l'atelier avec établi de menuisier ou quelques autres outils. Ce travail n'est point fait pour être vendu, ni même pour servir, mais seulement pour délasser. Enfin, une porte donne sur un petit jardin, que les Pères, en général, aiment cultiver. Sous l'escalier, provision de bois pour l'hiver. Il était de règle, jadis, que le chartreux fît lui-même sa provision — aussi, les

jours de promenade, rapportent-ils encore quelques morceaux de bois...

Le Père Prieur était absent. Le Père Vicaire le remplaçait. Je demandai le voir: Gauchement, je lui dis d'abord que je désirais avoir quelques détails sur la vie des moines... pour mon instruction. «Lisez Baumann», me fut-il répondu. Cela ne faisait pas mon affaire... et je dus insister.

J'appris que la journée d'un moine est courte. Tout est réglé d'avance. Beaucoup de temps aux offices. Le reste dans la cellule, en méditations, lectures spirituelles, etc..

«Dans les débuts, vous apprend-on à lire, à méditer ? — Pas de formation collective. Pendant les premières années, quatre ou cinq ans, on est sous la direction du Maître des Novices, qui vient voir chacun dans sa cellule... Nous n'avons pas de moule général. — Et que lit-on ? L'Écriture, les Pères, les Mystiques ? — Au début, surtout pas de mystiques ! Un inspecteur primaire, dernièrement, me parlait de Ruysbroek, de Tauler..., je lui répondis : Tout cela est bien beau... mais depuis combien de temps vous êtes-vous confessé ?» (Même saint Thomas, m'a-t-il paru, leur semble un début dangereux...)

«Dans la cellule, peut-on écrire ? — Oui, on a du papier... mais nous ne sommes pas des Bénédictins. Jadis, quelques pères furent écrivains... mais aujourd'hui, on n'en connaît pas. Le plus souvent, nous brûlons nos papiers. Nous sommes des contemplatifs... Nous jeûnons fréquemment, mais on s'y habitue, car nous ne faisons pas de durs travaux comme les Trappistes... Il y a l'office de nuit, qui dure trois heures. Parfois, on arrive au chœur sans avoir dormi, ou, d'autres fois, après l'office, on ne se rendort pas. La règle, pourtant, nous donne assez de repos. Le plus difficile, dans notre ordre, c'est de supporter la solitude. Il ne nous faut pas de neurasthéniques, et pas de nerveux ; il faut pouvoir dormir. Pas besoin d'avoir beaucoup de forces, mais un bon équilibre. Le recrutement devient difficile, car l'équilibre n'est pas le fort de notre temps. On est trop agité. Même les prêtres passent leurs vacances à jouer au foot-ball, à promener des enfants, etc.. — Il ne faut donc pas être rêveur, pour devenir chartreux ? — Non, pas de mélancoliques. — Ma rêverie n'est pas triste. — Mon ami, pour ceux qui ont besoin d'action, il y a d'autres ordres : les missions, les Dominicains, etc.. Nous, nous vivons tout à fait hors du monde, ignorant les nouvelles, ne lisant aucun moderne. Notre règle est le silence. Cependant, nous pouvons causer des questions d'ordre intérieur... Le lundi, il y a récréation, c'est-à-dire promenade. Beaucoup préféreraient ne pas y aller. On peut parler... mais on n'a rien à se dire. (Comme les Trappistes me le disaient au sujet de leur sortie annuelle.) Pas d'intimité. On ne sait presque rien les uns sur les autres (sauf le confesseur). Le chartreux, toujours en tête-à-tête avec lui-même, se fait dans le silence une mentalité à part... Aussi, naturellement, il ne veut pas parler. Il ne sait plus le faire...»

Donc, silence, isolement. Pas de travail fixe (ni traduction, ni rédaction d'un livre, pas d'études suivant un programme). Une contemplation perpétuelle, soutenue par quelques lectures et entrecoupée de petits travaux manuels. Et de longues heures à la chapelle... Il n'est pas de vie plus intérieure.

Je ne trouve pas que cet ordre plus que la Trappe me convienne (sans parler de la foi). J'aime pourtant la solitude, je la préfère à tout, mais j'ai aussi un besoin d'action.

Entrer dans un ordre actif ? J'ai besoin d'une action modérée. Dès que je fais trop de choses, je trouve cette agitation inutile, je deviens triste... Alors ? J'ai besoin de changement, de passer à ma guise, et selon les jours, de la contemplation à l'action. Cette conclusion sincère me mène tout droit au métier d'écrivain.

Pas le moindre essai de raccolage — bien différent de la Trappe. Ici, nous sommes chez des individualistes. Ils ne nous disent pas : « A la longue on s'y fait », mais au contraire : « Peu s'y habituent »...

Paris, le 16 septembre.

Passé à Saint-Symphorien voir Michel... Visité Lyon... Vu d'abord le parc de la Tête d'Or (son jardin botanique, beaucoup plus grand que celui de Paris). Une partie du parc est « à la française », et l'autre rappelle assez le Bois de Boulogne. Ménagerie assez bien tenue. Admirables quais de la Saône et du Rhône... Beaucoup plus larges et boisés que ceux de Paris. Impressionnants immeubles sur les bords..., et surtout, à droite de la colline de Fourvière, admirable quartier étagé de la Croix-Rousse. Enchevêtrement gris de maisons d'ouvriers. Donne vraiment l'impression d'une grande cité. Vu la cathédrale ; abside romane assez belle... et surtout manécanterie du XI^e siècle qui me ravit. Déjeuné dans un petit restaurant du centre. Le repas fini, j'allai d'abord au Musée des Beaux-Arts — l'esprit pas trop aigu, mais voluptueux. La bonne cuisine m'avait mis dans un état de gourmandise qui me fit seulement caresser du regard les bons tableaux, comme on admire les êtres dans la rue. La *Maraîchère* de David... La *Folle* de Géricault. Plusieurs paysages de Corot, d'une période intermédiaire entre l'Italie et l'Ile de France. Portrait de *M. Antony et ses enfants*, par Prudhon (on dirait un Goya). *Jeune fille en blanc*, de Manet. Un paysage avec animaux de Potter, étonnant d'espace et de « sens animal ». Une copie de Greco faite à Tolède et donnée au musée en 1884 (on avait donc parlé du Greco avant Barrès). Trois fresques de Puvis dans l'escalier — moins bonnes que celles de Marseille. Leur symbolisme religieux et littéraire ne me plaît pas (*Bois sacré*, *Inspiration*, etc.).

Un *Berger du Morvan*, par Charlot. Style moderne, assez lourd..., mais du charme. *Fanfare de Bois-le-Roi*, par un auteur de la fin du XIX^e. Il a fort

bien saisi l'allure des jeunes gars, ouvriers, paysans qui se réunissent pour faire de la musique. Rien de plus charmant, mais pas mièvre. J'aimerais décrire un jour ces sortes de réunion... (Le Musée compte plusieurs toiles de maîtres modernes.)

Vu (à la Bourse du Commerce) le Musée des Tissus. Collection étonnante, depuis l'antiquité. Un prêtre s'arrêtait fort aux chasubles et chapes de velours, de brocart, etc.. Rien de plus riche. Beaucoup plus beau que ce que l'on voit à Séville. Sans doute ce prêtre se rêvait-il orné de ces atours... Moi, plus païen, je ne me lassais pas des tissus persans... «Tissus, châles, tapis de molle douceur, d'harmonie mystérieuse», comme parle Michelet. La délicatesse des tons : bleus tendres, couleur de sable pâle, etc., me ravissait. Perfection des scènes de chasse ; impression de beauté indéfinissable. La Perse, dont je mets les tapis, les vases, les miniatures, au dessus de tout, est aussi le pays de mon cher Hafiz.

Vu encore, près de Perrache, la basilique d'Ainay. Je crois, décidément, préférer le roman à tous les styles. Pris l'autobus jusqu'à Villeurbanne, à la chute du jour, pour voir la cité nouvelle. Remarquable pour la France (Hollande et Allemagne nous avaient devancés). Deux gratte-ciel. Un hôtel de ville énorme ; un théâtre... Des immeubles dont les étages s'échelonnent en gradins pour que chacun ait son balcon... On se croirait en Amérique ou dans ces villes artificielles faites pour le cinéma...

Passé deux nuits à Lyon. Le deuxième soir, j'allai de nouveau dîner dans un bon restaurant, pour bien me pénétrer des raffinements lyonnais...

Passé la matinée du lendemain à Beaune. Vu enfin les Hospices, que je voulais depuis si longtemps visiter (comme Vézelay). Charmante impression du XV^e siècle dans la cour. Salles des malades, avec meubles anciens. Lits à baldaquin, vases d'étain, etc.. Vieille cuisine. Sœurs coiffées du hennin. Chapelle donnant sur une salle de l'hôpital. On n'a qu'à tirer un rideau pour que les malades assistent à la messe. Le fondateur, Nicolas Rollin, avait fait peindre sur tous les murs une étoile et le mot «Seule» — ce qui voulait dire que sa femme était sa seule étoile (il y avait aussi, je crois, deux colombes qui s'embrassaient). Quand il mourut, sa femme, qui ne se remaria pas, fit peindre, à côté du mot «Seule», un oiseau seul sur une branche... Rétable de Van der Weyden : *Jugement dernier*. Au milieu, l'Ange avec la balance ; Dieu est entouré de la Vierge et d'un saint, puis d'une suite de personnages. Au-dessus de Dieu, quatre anges soufflant dans des trompettes. En bas, les élus sortant de terre s'élèvent vers le ciel ; les damnés horribles, grimaçants, s'étreignent et s'entraînent les uns les autres vers l'enfer. Les expressions d'épouvante et de douleur sont belles, les attitudes variées... Le guide était intelligent, et même, avec une loupe, vous montrait les cheveux des damnés peints un à un,

leurs rides, leurs prunelles dilatées..., toutes minuties stupéfiantes. Couleurs fort belles, du genre Van Eyck, mais le retable de *l'Agneau* est plus génial, plus grand. Plaisir de retrouver chez Van der Weyden ces jaunes et ces violets que j'ai tant aimés dans la petite exposition qui est au Prado. (Pas vu la pharmacie de l'hospice. Elle était fermée. Je peux ainsi imaginer un vrai laboratoire d'alchimiste.) Entré chez un bouquiniste. Acheté *La Sorcière* de Michélet, qu'Adrienne Monnier m'avait fait lire jadis. Déjeuné arrosé de vin de Beaune...

Arrivé à Dijon l'après-midi. Visite à la Chartreuse de Champmol. J'ai vu enfin ce Puits de Moïse que reproduisait notre *Histoire de France*, au collège. J'ai fait le tour des six prophètes. La Chartreuse est devenue un asile d'aliénés, on doit traverser un jardin pour arriver au Puits. Daniel impérieux, Isaïe chauve et penché, Jérémie méditant sur son livre ouvert, Zacharie, tête basse, pleurant, Moïse fier, dressé, le visage ridé, noyé dans la barbe, David couronné, noble, désabusé. Draperies justement posées. Mouvement. Attitudes variées. Allures grandes, mais naturelles.

Vu dans la soirée, en errant par la ville, les églises. Style bourguignon (imprégné de flamand). Restes de roman, de gothique, de Renaissance. Tout est mêlé dans cette ville...

... Toute la matinée du lendemain fut consacrée au Musée (installé dans l'ancien hôtel des ducs de Bourgogne). Les tombeaux des ducs sont beaux. Les gisants vêtus sont colorés, à leur pied des lions à crinières dorées ; à leur tête des anges aux ailes d'or déployées. Une véritable procession aux attitudes les plus variées circule dans le cloître creusé sous les gisants. Petits pleureurs, moines, prêtres, comme ceux du tombeau de Philippe Pot, mais plus petits. Étonnante salle de peinture ancienne, dont le désordre fait le charme : Sassetta, Patinir, Maître de Flémalle, etc. (sauvage portrait du Téméraire). Plusieurs portraits de Prudhon (originaire de Bourgogne), admirables de vie, de chaleur, d'intensité. Peu de couleur. Talent viril — d'habitude, on prend Prudhon pour un gracieux. En l'étudiant un peu pour mes conférences du Louvre, je fus surpris de sa grandeur. Admirable portrait d'un homme aux yeux noirs, se tenant près d'un cheval. Le tout est estompé, de couleur discrète, mais le regard de l'homme vous retient. Deux petits Rubens, sans doute peu connus, mais tout flambants, brûlants... Ce génie m'étourdit. Delacroix, Renoir, amlgré tout, n'atteignent pas Rubens.

Une salle entière est consacrée à Rude. Nombreux bustes (qui me paraissent un peu froids, je préfère ceux de Carpeaux, et peut-être de Dalou). Bas-reliefs, moulages (*Napoléon*, *Jeanne d'Arc*, etc., mais le *Maréchal Ney*, une des plus belles statues de Paris, n'est pas reproduit). Le Louvre, d'ailleurs, est assez riche en Rude. Reproduction de la tête de la *Victoire*... Le casque est

inouï, chargé lyriquement d'un aigle fantastique, de chevaux au galop, de tresses lourdes et flottantes, etc..

Petit *Pêcheur napolitain* assis, une jambe en avant, l'autre repliée..., il touche une tortue devant lui. Joli bonnet. Scapulaire. Le *Petit Napolitain* de Carpeaux, coiffé aussi d'un bonnet, écoute «le bruit de la mer dans un coquillage»...

... Trouvé Bordaz à Saint-Michel, et dîné avec lui sur les quais. Causé de Pontigny, etc.. Après dîner, promenade jusqu'au square Notre-Dame. La soirée était orageuse... et le square plein de garçons qui se battaient à coups de marrons... on eût dit un ballet dans le crépuscule ; la sève et l'aventure semblaient les transporter... Je songeais aux admirables parties de cache-cache, au soir tombant, que l'on fait dans l'enfance...

Tout à coup, il y eut une «affaire». Un charretier ivre qui passait sur le pont gifla (sous un prétexte vain) un enfant de la bande. Tout le square s'ameuta. Les enfants se dressèrent. On poursuivit en hurlant le chariot qui partait au galop. Bordaz et moi étions heureux. Tant de scènes imprévues ont besoin d'un témoin. Charmante hospitalité de Bordaz...

Le lendemain, je passe chez Gide, mais il est à Cuverville..., puis doucement regagne la maison, en attendant Rome...

Dans le train entre Marseille et Lyon, causé avec un ouvrier lyonnais qui, d'un coup de tête, avait quitté sa mère depuis quatre jours pour travailler à Marseille ; en arrivant il y trouve du travail, mais, pris d'ennui, il revient la tête basse... Causé avec un nègre arrivant droit du Cameroun, tout inquiet d'aller à Paris, et touché qu'un blanc fasse attention à lui. Il m'offre à boire. Je lui laisse un grand sac de biscuits dont je me suis chargé... Causé avec deux gosses qui, eux aussi, étaient en état de crise... Est-ce mon regard qui devine les êtres intéressants, ou le hasard qui me les fait connaître ? Faut-il croire que les gens qui voyagent traversent souvent une situation bizarre ? En tout cas, dans un train, je peux tout à mon aise remplir mon rôle de témoin...

1^{er} octobre.

Vague impatience de ne pas recevoir la lettre du proviseur de Rome me fixant ma date d'arrivée au lycée... J'emploie couci-couça mon temps, surtout à revoir des amis...

Plusieurs soirées chez les Alléon, chez qui je fais des lectures à haute voix. Diction en progrès. Vu Le Planquais entre deux traversées. Été voir *Tonnerre sur le Mexique*.

... Revue Bordaz, Cohen...

Rien ne me plaît davantage que de connaître le cœur de mes amis. Impression, comme pour les bonnes lettres qu'on reçoit, que cela, on l'a gagné.

Revu Andreu. Je l'avais rencontré chez Max Jacob, puis perdu de vue. Dernièrement, je lus de lui de bons articles dans *Esprit*. Becker nous remit en rapport. (Ce garçon qui n'est pas croyant, Becker voulut mettre, et lourdement, le grappin sur lui...) Andreu est admirable (j'ai déjà peut-être dit la curieuse attirance qu'ont vers moi les êtres purs et nobles)... Il est terriblement sensible au mal dans le monde. Bien que sans foi religieuse, la pensée du péché le tourmente. Il éprouve en lui-même je ne sais quel remords... Et, il le dit justement, l'idée du Bien et du Mal appelle nécessairement Dieu... Aussi le cherche-t-il et tantôt croit, tantôt doute... sans jamais être sûr de rien... Tout ce débat me paraît tellement moral ; je ne crois pas que se présentent à lui des tentations extérieures... Je lui conseille de lire *La Généalogie de la Morale*, où Nietzsche me paraît expliquer *définitivement* la mauvaise conscience. Il sait d'avance ce qu'il y trouvera et se dit irréductible aux raisonnements... C'est de l'angoisse métaphysique ! «Mais, me dit-il, vous croyez peut-être que mon état est pathologique ! — Ah ! lui dis-je, même si je croyais, je ferais une exception pour vous.»

Visite à Jouhandeau.

Hors de l'amour et de la littérature, pas grand'chose à en tirer. Heureusement, sa femme ne parut pas. Mais, même sans elle, Jouhandeau est peu naturel. Presque aucune spontanéité. Ce qu'il vous dit, il l'a déjà dit à un autre, c'est digéré, composé. Aucun jaillissement, pas d'abandon. Préciosité inépuisable.

Je voulais lui demander quelques conseils pédagogiques. Je n'aurai obtenu que des phrases. Il ne lui vint pas à l'idée de me parler de mon métier. Comme il est difficile avec lui de parler d'homme à homme... Pas de simplicité, donc pas de grandeur. Il ne se montre pas de face, ne sait pas être nu. Et, cependant, il y a quelque chose au fond... Cela jaillit parfois..., ses livres en donnent un écho...

Gide, qui lui aussi souffre de ce manque de naturel chez Jouhandeau, me dit : «Il te connaît trop bien. Il sait que tu le perces à jour... Cela doit suffire à le troubler... — Mais s'il sait que je suis un de ceux qui le connaissent le mieux, et qui pourrais l'aimer, pourquoi jouer la comédie avec moi ?... Plus je vais, plus ma morale, peut-être, devient facile, mais plus mon horreur du mensonge et de l'affectation grandissent...»

2 octobre.

Entendu récemment le Président Doumergue haranguant les Français par T.S.F.. Je ne sais trop pourquoi, je considérais ce vieillard comme un gâteux paternel, bêtement plein de bonne volonté... Je fus bien détrompé. L'accent est encore ferme et les idées nettes. Les personnes comme il faut devaient se pâmer en l'entendant, car tout ce qui traîne dans la grande presse et les mi-

lieux conservateurs, Doumergue le disait avec autorité, que dis-je, avec émotion ! Il ne manqua pas une des grosses cordes à toucher le bourgeois. C'était trop beau. Nul doute que cet homme ne soit un franc-matois. Et comme il sut habilement semer des craintes chez les petits rentiers, les retraités, les épargnants ! Il n'eut en vue que l'intérêt. Le beau chantage, qui consistait à dire : « Je garde ce haut poste qui m'ennuie (il faudrait d'ailleurs que j'eusse plus de pouvoirs) par amour de la France, par intérêt pour vous, mes chers amis..., mais si je n'écoutais que moi... », etc..

Chez Mme Sternheim. Gide de passage à Paris.

Je ne comptais pas revoir Gide avant mon départ, mais il fut appelé de Cuverville pour se rendre au chevet de J.-P. Laurens... Par malheur, il apprit sa mort en route, aussi, après deux jours de Paris, retourna-t-il en Normandie... Comme j'avais pris un rendez-vous avec Mme Sternheim, c'est chez elle que Gide vint me retrouver. Mme Sternheim me donne une lettre pour un jeune dominicain allemand vivant à Rome depuis douze ans, qui est, dit-elle, un guide admirable... Nous montre quelques photos de portraits de Stendhal, qu'elle a rapportées de l'exposition de Grenoble. « Il faut y aller, dit-elle ; on va bientôt tout disperser. L'exposition est un fiasco ; elle n'a pas eu cent visiteurs. — Alors, dis-je, ça continue ? — Oui, dit-elle, c'est ce qu'il faut. »

Gide paraît en bonne santé, quoique un peu nerveux. Il est en train de bien travailler... et veut continuer. Depuis longtemps, il n'avait pas autant séjourné à Cuverville... Il y reçoit en ce moment neveux et nièces, et peut faire tous les jours une heure de tennis. Mme St. nous donne des nouvelles d'Allemagne assez tristes, dit qu'à Paris elle ne fait que voir la misère s'accroître... Une fois de plus (devant la situation américaine, espagnole, allemande, etc.), Gide s'assure qu'il ne finira pas sa vie sans voir la catastrophe... (Martin du Gard a eu la même impression que moi des paroles de Doumergue.)

Nous brusquons le thé, car Gide nous donne l'idée de voir un film allemand, *Jeunesse bouleversée*, que Martin du Gard lui a recommandé...

J'emmène Gide dîner à la maison. Jamais il ne fut plus à son aise et plus en confiance. Parle surtout de questions religieuses : « oxford Union », que nous avons rencontré à Thun, de Becker auquel il continue à s'intéresser (je reproche à B. de n'avoir pas sur, même par un mot conventionnel, remercier mes parents de l'hospitalité donnée à plusieurs reprises, au point que je n'ai pas répondu à sa dernière lettre m'invitant à venir le rejoindre à Bruxelles... Il ne comprendra pas, d'ailleurs, le reproche tacite que cela représente !)... Gide nous lit une lettre du Père Doncoeur, auquel il avait écrit à la suite d'une étude récente assez bonne : le Père aussitôt assure Gide de son respect et de l'affection qu'il a pour son âme, etc., et il finit en lui conseillant de se rallier à

la Vierge... «Elle est si muette, dit-il, que rien ne peut vous retenir.» «Mais oui, elle est muette, disait Gide, c'est l'Église qui la fait parler !...»

Allons tous deux rue Vaneau, où je verrai Martin du Gard... Il y eut dans la journée une discussion à mon sujet. Gide et la «petite Dame» prenaient ma défense. «Je trouve Robert Levesque très gentil, disait M., mais je suis sûr qu'il lui manque une sorte d'intelligence... Ainsi, à Pontigny, il m'a parlé très franchement, mais je crois qu'il en aurait fait autant à Desjardins... Il doit se confier à tout le monde. — C'est pour cet air de confiance que je l'aime, disait la petite Dame. — Je crois que vous vous trompez, disait Gide. Il sait tout de même se défendre.» (Car M., pensant qu'on ne ment jamais assez, ne peut s'empêcher de plaindre quelqu'un qui est trop franc.) Comme je disais : «Je m'expliquerai habilement...», Gide me dit : «Sois prudent, Martin du Gard t'aime déjà beaucoup ; ne va pas compromettre une amitié qui commence si bien...» Comme M. et la petite Dame sont en train de travailler, nous nous retirons dans la bibliothèque de Gide, qui commence par me parler d'un jeune homme (Jean Queneau) dont il a fait, après lettres, la connaissance. Il m'en avait touché un mot à Arcona, et même montré une lettre touchante. Ce jeune homme, qui venait de perdre son père, se trouvait avec sa mère chargée d'une nombreuse famille dans de terribles difficultés d'argent. Il leur fallait 36 000 frs, qu'il demandait à Gide... C'était naïf, mais pas ridicule, loin de là... Gide eût bien envoyé cette somme, mais on sentait dans cette affaire trop de complication, d'avocats, etc.. On avait l'impression que cet argent eût été vainement englouti... Le jeune homme lui avait encore écrit, des lettres de plus en plus pathétiques, mais ne parlant plus d'argent. Il avait résolu de s'engager dans les spahis, par amour du désert et passion du cheval. On sentait là comme une solution de désespoir. «Si vous le voyez, lui disais-je, mettez-le en garde. Cinq ans d'engagement, c'est long ; on ne peut pas revenir en arrière... Et puis, il cherche l'aventure. Nulle part on n'en trouve moins que dans les casernes !» Enfin l'affaire se résolut. «Il est venu me voir, dit Gide. Il est beau, sensible, cultivé. Je ne vois pas souvent de tels jeunes gens. Et il y a dans ses lettres une décence, un accent, un goût qui me font croire qu'il écrira un jour...» Et de me lire la lettre de ce garçon, écrite après sa première visite à Gide. C'est un peu l'histoire d'Édouard et d'Olivier dans *Les Faux-Monnayeurs* (lui-même le dit). Il aurait même voulu prier Gide de jouer du Chopin... «Le portefeuille que vous m'avez donné, dit-il, j'ai hésité un moment à le garder sur moi... car je possède déjà celui de mon père (qui vient de mourir)..., puis, avec tristesse, j'ai rangé celui de mon père et décidé de porter le vôtre.» Tout dans cette lettre était plein de ferveur, d'amour contenu, enveloppé d'une détresse qui ne pouvait se cacher. «J'ai profité de mon passage, me dit Gide, pour lui faire signe. Il viendra demain de Com-

piège, avant son départ pour Marrakech. J'ai rendez-vous aussi avec Hagige, et j'ai peur que tous les deux ne se télescopent. Tu ferais bien de venir pour t'occuper de l'un pendant que je causerai avec l'autre... Il sera bon que tu connaisses Jean Queneau (le futur spahi). Il n'a pour ainsi dire pas d'ami...»

Comme Gide revenait sur le manque de psychologie de Martin du Gard, un souvenir lui vint ; c'était à Avignon : «M. venait de me dire : "Les femmes ont horreur de l'homosexualité, car un instinct, je ne sais quel flair les en avertissent..."», quand je me souviens d'une femme qui, depuis un certain temps, m'écrivait des lettres assez extraordinaires. Je lui demande un quart d'heure, et j'entre dans une maison à l'italienne... Je monte et arrive dans une pièce immense, à la fois solennelle et misérable, presque sans meubles, avec des jouets semés un peu partout. Une femme paraît et s'écrie : "Vous !" puis se tait... Enfin, sur un mode perçant : "J'ai de l'eau qui bout sur le feu !..." Elle s'enfuit, puis vient s'asseoir en face de moi, tremblante, hagarde, et ne trouve rien dire... Alors, je me mets à causer avec animation, je dis n'importe quoi : vous avez des enfants ? combien ? etc.. Au bout de quelque temps, je me lève. Elle dit : "Déjà ! Ne partez pas !" et de se jeter sur moi toute pâmée... Insensiblement, je m'approche de la porte, la tenant dans mes bras. Je vis qu'elle avait fermé au verrou. Passant la main derrière, j'ouvre (le contraire de Fragonard)... et je la quitte. Quelques instants après, de l'escalier, j'entends crier, j'entends qu'on me poursuit... "Ah ! dis-je à Martin du Gard en le rejoignant, racontez-moi encore de vos histoires !..." Cette femme, depuis, a laissé tout son ménage pour venir à Paris afin d'être plus près de moi. Elle fut dans les meetings pour seulement m'apercevoir. Je l'ai rencontrée quelquefois... J'aurais bien couché une fois avec elle, mais j'ai eu peur qu'au lieu de la guérir, cela ne fît qu'empirer son état... Un jour, elle m'envoya pour au moins deux cents francs de fleurs, elle qui vit misérablement. Enfin, dernièrement, elle eut l'occasion d'aller vivre avec sa mère au Maroc. Elle me demanda conseil : "Rester à Paris près de vous, ou partir là-bas ?" Je lui conseillai fort de partir, en ajouterai que je retournerai bientôt au Maroc. Elle est partie... Mais cela n'est rien à côté de l'institutrice de Valence. Depuis longtemps, elle m'écrit des lettres fort belles. C'est elle qui m'a envoyé un jour sa Bible de famille couverte d'annotations de ses grands-parents... Je lui ai répondu assez sévèrement, mais elle insista : "C'est ce que j'ai de plus cher, cela ne peut être mieux placé qu'entre vos mains !" Elle s'arrange toujours pour parler de moi à ses élèves, tire des dictées ou des exercices de mes livres... Dernièrement, elle se plaignait de douleurs de la tête, puis m'apprit qu'on l'avait radiographiée : mastoïdite tuberculeuse... Et de se lamenter horriblement, d'avoir peur de la mort...» Gide me lut ses dernières lettres, qui sont d'un ton si émouvant, si simple, où la passion parle avec un accent si digne, si

contenu, où les détails qui ne s'inventent pas naissent à chaque instant, que je ne pus retenir mes larmes ; déjà la lettre du jeune orphelin m'avait fait pleurer... Gide, assez remué par la mort de Laurens, n'avait pas de peine à lire d'un ton mélancolique. Naturellement, il répondit par les paroles les meilleures qu'il put trouver... La lettre suivante fut plus calme, et telle qu'il aurait voulu l'envoyer au Père Doncœur, qui dans son étude prétendait qu'il n'a jamais pu donner courage ni réconfort à qui que ce soit...

« Mon doux ami, disait-elle, votre lettre m'a rendu l'espoir. Maintenant je peux accepter la souffrance... et peut-être la mort. Votre baiser m'a été bon. (Gide lui avait dit : Je vous embrasse...) Je prie pour que nous retrouvions dans la Maison du Père, mais hélas ! je suis peu digne d'y entrer, moi qui ai passé ma vie dévorée par la passion de la connaissance, voulant tout lire et tout apprendre... Combien de fois suis-je restée sur la voie du chemin de fer, à Valence, espérant qu'un jour je vous verrais passer en train... Lorsque vous descendrez dans le Midi, remarquez la maison qui se trouve non loin des deux gazomètres, c'est là que votre amie a tant pensé à vous. Je vais entrer à la clinique... Soyez certain que jusqu'à la dernière minute c'est à vous que je penserai, et vers vous que mon cœur puisera de la force. Vos lettres, si je ne dois pas revenir, vous seront renvoyées... » (Gide, le matin de l'opération, envoya une dépêche.)

« Vous devriez montrer ces lettres à votre femme, dis-je. — Hélas ! dit-il, aujourd'hui j'ai beaucoup plus de contact avec cette personne que je ne connais pas qu'avec ma femme. Si elle sort vivante de cette opération, je m'arrête un jour à Valence pour la voir..., elle qui signe "votre amie puritaine"... »

Finissons la soirée chez la petite Dame avec Martin du Gard. Conversation littéraire. Ces derniers soirs, à Cuverville, Gide a fait des lectures en famille : contes de Tourgueniev, *Arsène Guillot*, *Curé de Tours*, plusieurs Ibsen... C'est le *Canard* qu'il préfère. Mme V. R. aime encore mieux *Hedda Gabler*. M. préfère *Brandt*, où, dit-il, on sent que les personnages ont échappé absolument au contrôle de l'auteur.

Gide dénonce la thèse des *Revenants* — non pas que parfois la thèse chez Ibsen ne puisse être étonnante. Au sujet de Copeau qui prépare *As you like it*, avoue que c'est les féeries qu'il goûte le moins dans l'œuvre de Shakespeare. Défend *Le Visionnaire* de Green, que M. ne peut souffrir. Trouve cela très bien écrit, et très réussi dans le genre « artificiel ».

A lu plusieurs Zola. Il en lit régulièrement tous les étés. Vient de finir *La Fortune des Rougon*, qu'il trouve mauvais. Mais *L'Assommoir*, lu avant, lui plaît beaucoup. Admire les conversations, les dialogues... Trouve, quoi qu'on en ait dit, que Zola écrit admirablement. « Mais, dit-il, on sent qu'il a un plan, qu'il y a des scènes, des effets, ainsi que des mots notés d'avance qu'il s'est

promis d'employer successivement... Le roman est fini quand il a épuisé son registre.» Aime *Nana*, *Pot-Bouille* (bien qu'immonde), *La Bête humaine*. Martin du Gard lui conseille de lire *La Débâcle*, *La Joie de vivre*... La petite Dame trouve que rien n'est plus mauvais que les premiers Zola, ainsi que les derniers (*Trois Villes*, etc.). Celui qui se vend le mieux, c'est *La Terre* (le plus hardi en langage)...., mais le chef-d'œuvre, on en convient, c'est *Germinal*.

«*Au Bonheur des Dames* est bien d'actualité, dit M.. C'est tout à fait l'histoire des Uniprix. — J'aimerais, dit Gide, écrire une étude sur Zola... — En ce cas, ne faites rien sans me le dire, dit Martin du Gard, car je possède le premier livre de Massis, un gros bouquin : *Comment Zola écrivait ses romans*... Je crois que, depuis, il l'a désavoué. On n'en parle jamais. — Ah ! dit Gide, qu'il serait amusant de citer dans mon étude, avec éloge, quelques passages de Massis !»

A une heure du matin, nous laissons Gide et partons, Martin du Gard et moi. Il ne paraît pas avoir sommeil et veut faire un tour par Montparnasse. Je le suis... Je le retrouve aussi cordial qu'à Pontigny, et en profite pour lui dire que Gide, tout à l'heure, m'a bien amusé... et je répète ce que je crois avoir compris... «Mais non, je n'ai pas dit ça !» (Il croyait que j'aurais pu dire à Desjardins que je passais plusieurs heures de ma journée à faire du vélo !) «Je ne pense pas que vous soyez trop franc en paroles... mais plutôt dans votre attitude. Vous paraissez dire aux gens : Prenez-moi comme je suis, autrement laissez-moi...»

Je suis obligé de convenir que je ne sais pas être autrement que naturel...

«Oui, dit-il, je vous crois incapable de mentir.» Nous nous asseyons un instant au Dôme (par hasard, à côté de Béraud...). Martin du Gard me parle de son goût de vadrouille... Je songe à Jouhandeau que je voyais le matin même. Quelle différence ! Je ne peux pas m'empêcher de le dire à M.. «Avec lui, dis-je, il serait impossible de parler bêtement comme nous faisons..., il est toujours sur une estrade...»

Dernier tour sur le boulevard. Martin du Gard s'attendrit sur les putains de ce quartier. Quand il a le cafard, il en emmène une. «Elles sont gentilles et tendres, dit-il, très peu intéressées..., et que d'histoires elles savent !» Nous allions nous quitter quand passe un jeune réfugié allemand que connaît M.. Il vient nous dire bonsoir.

Je fus fidèle, le lendemain, au rendez-vous de Gide. Arivai en même temps qu'Hagige. Pendant que Gide lui parlait, je restai sur un divan, dans la bibliothèque, à côté du futur spahi. Regard assez extraordinaire..., mais le visage ne me paraît pas très beau. Bronzé, durci..., il donnera sans doute quelque chose. Nous parlons du Maroc, de l'armée, de l'avenir, etc.. Ne manque pas de culture, ni d'idées personnelles, comme ceux qui se sont faits seuls (élevé à La

Flèche). A beaucoup lu, connaît l'anglais, n'a passé qu'un bachot, la mort de son père survint le jour de sa philo. Parfaite simplicité, orgueil assez noble. Il reconnaît s'entendre mal avec les autres, mais c'est par amour, par exigence. J'ai été ainsi jadis, dur, cassant, difficile et sauvage. Et parfois des bouffées de solitude et de hauteur me reprennent. (Gide vient me dire qu'il a téléphoné le matin à la clinique. L'opération a réussi, la malade retourne ce jour même à Valence. Il insista pour qu'on lui fît part de ce coup de téléphone.)

Nous déjeunons près de la gare Saint-Lazare, Gide, Henri, Queneau et moi, puis conduisons Gide au train. Il a l'air mélancolique... mais il veut travailler (à lu la veille un acte de sa pièce à M., qui a pensé aux *Corbeaux...*).

Je fais quelques courses avec Queneau dans le Quartier latin, puis je le quitte et vais finir l'après-midi avec Hagige. Il me fait lire quelques pages de son carnet, pleines de doutes et de scrupules. Presque toujours de la psychasthénie, chez les meilleurs, hélas !

Exposition Le Nain, avec Cohen. Souvenir admirable. Les Le Nain sont de merveilleux peintres de garçons. Louis Le Nain, naturellement, domine. Je revois avec plaisir les deux *Repas de paysans* qui sont au Louvre. Ces œuvres demandent à être regardées patiemment... Peu à peu l'émotion vous gagne. Je ne connais pas de peintre dont on puisse aimer plus fortement les personnages. Peintre de sympathie. Grandeur des humbles, naturel... Les enfants, les vieillards, les femmes sont admirables. J'aimerais en parler longuement. Cela est si français... Natures mortes fort belles... Dans un des *Repas de paysans*, scène estompée derrière l'aïeule : des enfants accroupis près du feu et une petite fille pâle, en profil perdu, qui se chauffe en rêvant... *La Forge* est étonnante. Scène prolétarienne... L'homme encore jeune, maigre, hâve, est saisissant de souffrance ; autour de lui, sa famille illuminée par le foyer. Les étoffes rouges et brunes font merveille. Le feu purifie tout. Chaque chose étincelle. Ici la couleur a un sens. Près de *La Forge*, les prouesses des Vénitiens semblent un jeu gratuit...

Admirable petit Mathieu Le Nain : *Trois Musiciens* (appartenant à Lord Aldernham). Ce sont trois jeunes garçons, vus de face, cheveux ébouriffés, œil allumé, costume à l'italienne somptueux, débraillé. Cheveux fous, merveilleux — comme toujours chez Le Nain... Un des garçons, blond, animé, drapé d'un velours rouge, laisse voir une poitrine d'or, affolante. Rien de plus musical que ce tableau.

CARNET XIII

(16 décembre 1934 – 13 mars 1935)

Commencé à Rome, le 16 décembre 1934

... D'une lettre à Gide :

... Je trouve assez d'amusement à faire ma classe, bien que l'ensemble des élèves, tous très gâtés et paresseux, ne soient pas des esprits intéressants. Ils viennent de tous les pays, mais je ne les trouve pas bien différents..., peut-être parce qu'ils sont tous du même milieu. Celui de la diplomatie. Je commence à connaître un peu Rome, que je veux visiter de fond en comble. C'est à force de la connaître que je la goûterai et qu'elle agira sur moi. J'ai des facilités pour trouver des livres et même pour causer avec des gens intéressants. Ma vie, extérieurement, est assez bien organisée ; j'essaie d'apprendre l'italien ; je suis au mieux avec mes collègues ; j'ai loué une grande chambre, qui m'enchantent...

... Le censeur du lycée, excellent graphologue, est venu chez moi. Je lui montrai quelques lettres d'amis — puis enfin ce brouillon. Depuis lors, *je ne voudrais plus être tout à fait le même...*

Dumazet, homme froid et assez timide, lorsqu'on lui présente quelque écriture, voit aussitôt la vie du personnage s'ouvrir devant ses yeux. Il n'y a plus de mystères. Il les voit du premier coup. Rarement il se trompe (il est allé jusqu'à prévoir des suicides, et a décelé des maladies inaperçues des médecins...). Considère la graphologie comme une science. Il m'a dit, d'après l'écriture de Gide, des choses surprenantes.

... Toujours vibrant, je me disperse et je flotte... C'est un gouffre sans fin et sans fond que je frôle. Certes, la volupté ne m'a jamais paru plus désirable, mais elle n'est pas à sa place dans ma vie. Bientôt elle ne serait pour moi qu'une source de malheur. (Je le vois bien dès que j'essaie d'y résister...)

... Je comprends maintenant le mot de Jouhandeau dans une lettre déjà bien vieille : «Si vous savez vaincre en vous tout ce qu'il y a d'impur, et qui n'est force qu'à ce prix...»

... J'ai plusieurs fois noté que mes plus douces joies furent chastes..., ou

plutôt, quand je suis ferme et pur, je ne sais quelle dureté tendre me permet de regarder en face les êtres, presque sans trouble, comme des œuvres d'art ou des frères... On possède le mieux par la pureté et le renoncement, je l'ai toujours senti...

... Je sens très bien que je pourrais me faire déposséder... En somme, j'étais en train de tourner le dos à celui que je veux être...

Conversation avec Letellier, le jeune professeur de philosophie du lycée...

Sois pour toi-même ton propre artiste. Tout homme qui veut faire une œuvre doit être avare.

(Dumazet disait très justement que, pour créer, Gide a dû traverser des périodes de calme, et qu'il doit mettre de la coquetterie à prétendre mener de front les deux travaux... Pour moi, l'exemple de Gide, dont le tempérament est très fort, est assez dangereux. Je ne saurais l'imiter.)

... On est toujours responsable de ses actes. Car on était libre de choisir au début (Platon, Bergson).

Il faut vivre non dans le temps, mais dans la durée. En résistant à soi-même, on accroît sa durée.

Il est tout juste temps de me créer quelques réflexes moraux... Si je dépends de mon passé, attention à demain !

Connaissant assez bien la vie de Gæthe à Rome, Letellier sait qu'il ne s'y dissipa point. C'est au contraire là qu'il commença à affirmer la nécessité du renoncement : grande leçon de Rome pour les hommes du nord... — ou bien ils se laissent aller, contagion du plaisir, du climat italien, et ils sont perdus, — ou bien ils comprennent qu'il faut lutter, «meurs et deviens», et cela sans cesse...

28 décembre.

J'avais dit incidemment en octobre à Baruzi que j'aimerais écrire une étude sur le Caravage (j'y ai pensé plusieurs fois ces dernières années)... Cela m'était de nouveau sorti de l'esprit. Mon état d'anarchie m'empêchait de rien entreprendre. Or, Ungaretti, revenant de Paris, y a appris par Gide (à qui Baruzi a dû le dire) que j'écrivais cette étude. Je n'y suis pas prêt, et dout même d'en être capable... Pourtant, à titre d'exercice et afin de me calmer, je veux m'y mettre. Parmi tous les sujets, c'est encore celui-là qui m'attire le plus...

Ungaretti est extraordinaire. Tout ce qu'il dit, par l'ampleur de la phrase et du geste, la culture, les vues neuves et l'amusement qu'il trouve à causer, m'enchantent. Il s'est pris depuis son retour d'une assez grande amitié pour moi. Me raconte son pèlerinage à Vaucluse, qu'il vient de faire en vue de son *Pétrarque* (mes souvenirs de 29 sont encore assez nets). M'emmène un matin à Santa Maria del Popolo, voir le *Martyre de saint Pierre* et la *Conversion de saint Paul*, du Caravage. Admiration lyrique expansive. Souligne le côté colé-

reux et violent du Caravage qui, en présence de ses modèles, voudrait les écarteler. Ici une jambe, là une tête..., il voudrait les mettre en morceaux, puis les reconstruire. Cruauté et sensualité (le postérieur de l'homme qui attache saint Pierre faisait les délices d'Ungaretti, «il est peïtn avec volupté», disait-il). Admirable bloc de lumière tombant sur le cheval de saint Paul... qui s'adoucît enfin sur le visage du saint, couché à terre, les bras ouverts. Composition étrange, toute disloquée.

Veut m'introduire à la Bibliothèque d'Histoire de l'Art, me présenter à des spécialistes. Veut me chercher certain album contenant toutes les œuvres de Caravage. Met une sorte de tendresse à s'occuper de moi. On jurerait que quelqu'un lui a dit de me faire travailler...

J'espérais qu'il m'eût fait connaître ses amis littéraires... mais il est jaloux.

15 janvier 1935.

Vacances de Noël. Gide à Rome. Poestum.

Il est bien temps que je raconte mes vacances de Noël... Gide, que j'attendais inconsciemment avant même qu'il m'en eût averti, arriva à Rome le 29 décembre au soir, et resta avec moi dix jours. Aussitôt arrivé, son désir était de m'entraîner dès le lendemain à Naples et, de là, à Capri. Nous courons chez moi faire ma valise. Rien n'était prêt, et ma chambre, à cette heure, pas chauffée. Gide regarde mes livres, cause, s'occupe... Me parle d'abord de Caravage, dont on montre des reproductions à l'exposition Mesnil de la Tour à Paris. C'est une révélation que ce dernier, dit-il. Le Nain, près de lui, paraît mièvre, affecté. Gillet, dans la brochure qu'il consacre à l'exposition, parle, dit-il, avec le meilleur sens de Caravage... Vient d'avoir, avant de quitter Paris (où il a passé deux mois, sortant peu, sous prétexte d'un catarrhe, et finissant sa pièce ; il avait laissé pousser sa barbe, ce qui lui donnait, dit-il, l'air bonasse), trois visites successives du Père Doncœur. Il avait été assez satisfait des articles parus dans *Études*... Le Père Doncœur lui en montra un autre, au sujet des *Pages de Journal*, sur les problèmes sociaux, plein de sympathie et d'intelligence, mais qui fut refusé par la direction (cet article, dont le Père devait lui envoyer copie, Gide ne l'a pas reçu). «La deuxième visite, surtout, fut étonnante, dit Gide. "Ah ! si tous étaient comme vous, mon Père, comme il serait facile de s'entendre ! Mais eux-mêmes ils se servent de vous, et ainsi vous faites le jeu de ce qu'il y a de pire ; même en vous envoyant à moi, ils vous utilisent..." Je voyais bien que l'important était de me désarmer..., mais nous avons vraiment bien causé et, tout près de la porte, en me quittant, comme le Père m'embrassait, je suis tombé en sanglotant dans ses bras... Il est revenu une troisième fois, la dernière sans doute, car vraiment, malgré tout, nous sommes trop loin l'un de l'autre..."»

Ma valise tant bien que mal finie, Gide prend dans ma bibliothèque un volume de Hugo (*Le Pape* etc.) et j'y ajoute *Comment Zola écrivait ses romans* de Massis que j'ai pris à la Farnèse à son intention. Nous repassons à la gare dégager les valises de Gide, car nous avons décidé de passer cette nuit à Rome. Montons à la Trinité des Monts, hôtel Hassler, maison genre suisse allemand où l'on est bien. Nous descendons vers la place d'Espagne. « Ah ! cet escalier, me dit Gide avec regret, tu ne peux pas savoir ce qu'il fut au temps où s'exerçait le libre commerce des modèles. Du matin au soir, cela grouillait... Je voudrais aller près d'ici, dans un petit restaurant, chez Ranieri, où j'allais jadis. Stendhal en parle. Pourvu qu'il existe encore ! » Ce restaurant existe encore en effet. C'est même le meilleur de Rome, genre Tour d'Argent, mais je doute que Stendhal ait pu en parler, car il ne fut fondé qu'en 1845. En tout cas, on s'honore là de la clientèle des princes, des ministres, grands écrivains, etc.. Gide, aussitôt, bien qu'incidemment, me montre la bonne connaissance qu'il a de Rome : les noms des palais, des places, des petites rues, les jardins, les églises, peu lui est inconnu. J'étais allé le matin même voir les Antiques au Vatican — rien de plus disgracieux, et finalement de plus drôle. « Oui, dit-il, quand on sait que tout a été restauré à l'époque de Canova. Mais moi, la première fois que j'y allai, ce fut un coup ; je ne voyais que des chefs-d'œuvre et n'avais aucune émotion. Ne serais-je donc plus sensible aux arts, me disais-je ? Cela me rendait triste... Et cette impression, beaucoup l'ont eue après moi. Mais je pense que tu as vu et bien vu les Raphaël... Je me souviens de les avoir montrés à Maurice Denis. Je l'ai connu à Rome même, piazza Barberini. Il m'a d'ailleurs dédié ensuite son livre sur Rome. Je connais assez bien Rome pour l'avoir visitée, et surtout pour l'avoir fait connaître à d'autres. Tu n'as pas encore vu le jardin Doria. C'est le plus beau de Rome, mais il vaut mieux attendre le printemps.* Quant au cimetière protestant, il est beaucoup plus beau aussi avec des fleurs. Je ne sais rien de plus bouleversant, de plus désolé que la petite tombe anonyme de Keats. Tu te rappelles l'inscription... »

Gide connaît naturellement le musée des Thermes, et surtout le marbre pantelant de Niobide. « Je n'ai jamais vu de plus belle matière, dit-il ; c'est la chair même — mais j'avoue que le faux archaïsme du Trône de Vénus ne me plaît pas beaucoup... » Il regrette naturellement la Rome pouilleuse de Gœthe et se souvient qu'en 1922 il put encore, avec Marc Allégret, errer de nombreux soirs à l'aventure dans les petites rues qui avoisinent le Forum. Je passe en somme une sorte d'examen sur ce que j'ai vu à Rome, et j'admire la pré-

* Je ne le vis qu'en 1972 (il était fermé au temps du fascisme). [Note au crayon, écrite en surcharge par Robert Levesque.]

sence d'esprit, la mémoire, la sûreté de goût de Gide. Je vois de mieux en mieux à quel point l'attention constante permet d'avoir des impressions qui se gravent et s'ordonnent. (Pendant ces dix jours, je mettrai beaucoup d'intensité à boire, si je peux dire, les impressions et les souvenirs de Gide, pour me préparer moi-même à vivre plus sérieusement.) Grande admiration pour le Panthéon. « Ici, dit-il, on touche une perfection. » Grande admiration pour la coupole et, si j'ai bien compris, pour les proportions des petites chapelles qui se distribuent autour. Me dit d'en lire dans Burckhardt l'anatomie. Admiration non moins vive pour les Thermes de Caracalla, « une des grandes impressions de Rome », dit-il. Connaît aussi très bien les Piranèse, ainsi que les bouquins de Gregorionius, etc.. « Il faut joindre à ces Thermes, dit-il, la Villa Hadriana ; ce sont des ruines prodigieuses... J'ai passé quelques jours à Tivoli (ici des souvenirs charmants... Plein de ferme propos, je redoutais légèrement d'être de nouveau traîné aux perditions)... » Après dîner, bien que Gide soit presque las, je l'entraîne par le Corso jusqu'à la piazza Navona, pour voir les baraques de Noël. (Il a un étonnant sens de l'orientation.) « On comprend le Corso de Stendhal, dit-il, quand on sait qu'alors il n'y avait pas de trottoirs. On retrouve précisément la vieille Rome dans les petites rues non bordées, aux alentours du Panthéon. »

Tout en marchant, Gide, qui voit tout, m'ouvre les yeux sur des coins sombres, des maisons étranges, des effets de lumière, des monuments et des places. Tout, à chaque instant, est imprégné et demeuré vieille Italie... Nous étions contents d'être ensemble. « Ce soir, m'avait-il dit, je ne désire rien autre qu'être avec toi. »

Avant de rentrer, nous passons voir l'exquise fontaine de Tartaruffe, puis nous remontons via Gregoriana.* Gide me montra, en hésitant passablement, la fenêtre de « piano nobile » où il habitait à son premier séjour à Rome.

... Le lendemain, qui était dimanche, nous allons à neuf heures prendre le train de Naples. Admirables, les environs de Rome, que nous regardons près d'une heure par la portière. (J'avais fait récemment à pied la Via Appia-Antica, assez loin dans la campagne.) Me montre au passage le château de Marmonalta (appartient aux Bässiano), et Wimfa, vieille demeure du Moyen-Age leur appartenant aussi. Au loin, il voulait me montrer deux petits temples grecs assez près de la voie, mais nous ne les trouvons pas. D'admirables troupeaux paissent. Soudain, des deux côtés de la voie, une des plus belles choses que j'aie vues : sur une terre rase, d'énormes et somptueux chênes verts, denses, suffisamment espacés, qui sont les arbres même de Poussin. Des poulains à la

* Stendhal, dans les *Promenades*, conseille aux touristes d'habiter via Gregoriana.

courbe parfaite paissent à leur pied. Des enfants, pendant que nous passons, font parfois de doux signes... Je me sens, nous nous sentons aimer profondément l'Italie. Voici quelques étangs qui sont tout ce qui reste des Marais Pontins.

Gide tire de sa valise mon bouquin de Hugo et se met à lire *Religions et Religion*... Je l'avais lu peu de jours auparavant (mais vite et fort mal, comme j'ai lu si souvent tant de livres), et au galop j'avais marqué au crayon quelques vers me plaisant. Je vis, tenant ce livre en même temps que Gide, ce que c'est que de lire des vers. Comment chez lui le regard et l'oreille immédiatement perçoivent, et quel accord produit en lui l'attention prodiguée à tous les détails. Plusieurs de mes vers marqués l'étaient au bon endroit, d'autres étaient assez médiocres, et parfois, sous celui même que j'avais marqué, Gide m'en soulignait un, bien meilleur et que je n'avais pas vu. C'était soi-disant la technique que j'admirais dans ce poème — pour faire comme Valéry — et cependant Gide me disait que presque tous les vers que j'avais marqués, où se trouvait presque toujours un sentiment poétique, étaient de ceux que Valéry, qui a horreur *a priori* du sentiment, eût biffé sans pitié ! Gide lui aussi, d'ailleurs, bien que voulant sauver les droits du sentiment, est surtout sensible aux coupes imprévues, aux sonorités étranges, à ce qui force à arrêter la voix. « Mais, me dit-il, il est au fond naturel qu'à ton âge on aime autre chose qu'au mien. » J'ouvrais les yeux et les oreilles, et pour entendre Hugo, et pour entendre Gide. S'amuse fort de certains vers bouffons, ironiques à l'égard du Pape et de l'Église, qui rappellent, dit-il, fortement Browning. On sent qu'alors l'auteur s'amuse. Trouve que dans ce dernier poème de Hugo, où l'on ne sait d'ailleurs le plus souvent de quoi il parle, l'admirable et le pire voisinent un peu trop, et que, dans *Les Contemplations*, je trouverai autant de vers admirables, sinon davantage, et aussi quelque chose de plus. A pour Hugo l'admiration la plus vive, et en sait passablement par cœur. Même, se trouve connaître un passage de *Religions* (sans savoir qu'il s'y trouvait) que Pierre Louÿs admirait fort, et s'étonne que je n'aie pas tout souligné de ces vers :

Ne raillons plus ces dieux étranges de Délos

.....
Et ne bafouons plus le nègre et son tabou,

Nice monde meublé d'idoles en bambou

Où les sauvages vont avec les sauvagesses...

(VIII)

S'indigne qu'en ce moment, pour des raisons politiques, on noircisse et diminue à plaisir Hugo (Farrère lui accorde moins de valeur qu'à Loti). C'est que cette année même on devra célébrer l'anniversaire de sa mort (1885). Écoutons un moment, dans le couloir, avec stupeur, un journaliste français mégalo-

mane qui se vante. Les Italiens eux-mêmes rient. « Je tiens dans ma main deux millions de cerveaux ; avec ma plume, je leur donne la pensée... Dans quinze jours, je serai décoré de l'ordre italien, je le sais car je le mérite... Je me tutoie avec Laval, j'ai bien mangé soixante-dix fois avec lui, me tutoie avec Tardieu... », etc. (« On répéterait ce que dit cet homme dans un roman, ce serait invraisemblable, disait Gide. Il faudrait y mettre une sourdine ! »)

Finalement, nous n'irons pas à Capri. Car je me rappelle à temps que le professeur d'histoire du lycée doit y passer les vacances. Type dont il faut se méfier. Arrivés à Naples, nous posons nos bagages et sommes rattachés par d'effrayants garçons d'hôtel. La chance nous fait trouver à la station des voitures un jeune cocher tout frais et souriant, qui tient son cheval par la bride. Nous voulons déjeuner aux alentours de l'Exposition Coloniale, pour y faire timbrer nos billets de chemin de fer. Nous demandons au gars de passer par de petites rues. Le ciel n'est pas bien bleu, ce matin ; il fait même assez froid. Gide trouve Naples sordide. Je suis conquis par les petits métiers, les passants, les bêtes familières... A chaque instant nous dérangeons des groupes de petits voyous, maîtres de la rue, qui pour un rien sourient et vont nous suivre.

Nous arrivons au restaurant. Je propose que nous emmenions le cocher déjeuner avec nous — le voilà invité ! Ce restaurant, de type international, était médiocre... mais le cocher n'arrêta pas de sourire...

Après déjeuner, pendant lequel nous avons décidé d'aller coucher près de Salerne, à la Cava, où Gide est allé jadis avec sa femme et un cousin qu'il s'agissait, après un drame de ménage, de remettre à la maison ; nous parcourons l'exposition, fort médiocre, et retrouvons à la sortie notre petit cocher. Nous avions payé notre première course avant le déjeuner — mais son compteur, depuis, n'a pas cessé de tourner ! La somme est assez ronde. J'ai un certain désir de voir l'aquarium, que Baruzzi m'a recommandé (et que Gide aime beaucoup)... mais il est tard. En route pour la gare...

Gide va s'installer dans son compartiment, et moi je reste à tourner autour de la gare. De jeunes bouquetières et mendiante, parfois non sans charme, malgré leur maigreur et la misère, se suspendent à vous. On sent ici le vice et le surcroît de population... Je monte finalement dans le train qui part. Il reste un peu de jour pour voir les environs de Naples..., les pêcheurs, les jambes nues, la tête couverte d'un foulard noué et qui tirent une barque sur le sable. J'ai vu cent fois cette scène sur des images... Castelamare, Torre del Greco..., dans l'ombre et le coucher du soleil, se succèdent. Ici, sans aucun doute, règnent la volupté et l'aventure, mais je dois fermer ma pensée et mon cœur. Bientôt, d'ailleurs, avec la nuit, je m'écroule dans un coin et m'endors. Pendant ce temps, Gide, toujours actif, lit studieusement. Comme, un peu avant

d'arriver, je fais une certaine allusion aux conseils du Censeur (le soir même, je vais en parler longuement), Gide me dit qu'en effet, quand mon visage s'abandonne ou que je dors comme tout à l'heure, il me trouve des signes profonds de fatigue.

Dans une voiture cahotante, nous chargeons notre bagage et tâchons de partir à la recherche d'un hôtel perdu dans la verdure, où Gide a habité voici trente ans..., mais cet hôtel n'existe plus depuis la guerre et, après maints détours dans la campagne, nous devons descendre à l'hôtel Astoria, en ville. Avant dîner, promenade dans le pays — fait surtout d'une longue rue étroite et bordée de portiques, comme dans le nord. On voit que c'est dimanche à la quantité de promeneurs, surtout des jeunes gens qui font «paseo».

Au dîner, je parlai à Gide sérieusement de mon nouvel état. Les difficultés dont je lui fis part, mon flottement... Il eut vite fait d'acquiescer : dès Ascona, cet été, ne m'avait-il pas mis en garde ?... Maintenant il se fait plus sévère : «Tu manques à un degré extraordinaire de point d'attache, de concentration. Tu n'es pas centré... Cette vie improductive est fatigante. Tu aurais besoin d'un petit emploi du temps. Les meilleurs périodes de ma vie ont été celles où je m'astreignais à une règle. Rappelle-toi les «courtes habitudes» de Nietzsche. Alors, tu verras le retour de la joie, car, je le sais, tu es fait pour la joie. Il ne s'agit pas à vrai dire de renoncer au plaisir..., même, l'expression "sublimier" ne me plaît pas du tout, disons plutôt "transposer". Il faut pouvoir être maître de travailler...» Comme je lui demande s'il a jamais été calme : «Non, dit-il, je n'ai jamais eu un jour de calme, mais cependant, par le travail, j'ai pu détourner ma pensée, c'est vraiment le travail, et lui seul, qui m'a sauvé.» J'entasse un peu sans suite les différents conseils qu'il me donna pendant plusieurs jours, et j'oublie peut-être les meilleurs... Pendant ces jours, Gide fit aussi une sorte d'obsession, car sans cesse il pensait à moi (et me le disait). Il s'ingénia par tous les moyens à me conseiller, à m'exhorter...

Nous passâmes la soirée dans notre chambre. Gide étendu sur le lit immense..., il lisait Victor Hugo, et moi, étendu sur un divan, à parcourir le *Journal d'un homme de quarante ans*, de Guéhenno, qui n'est pas, d'ailleurs, *first class*. Assez vite, nous nous couchâmes..., mais, de mon divan, j'étais bien placé pour voir Gide n'arrêtant pas de faire effort et d'essayer de pénétrer intensément ce qu'il lisait. Je me rappelle qu'il me disait jadis : «Je ne sais pas lire vite.»

Le lendemain, pendant que Gide au salon écrivait quelques lettres en attendant une voiture que nous avions commandée pour aller à Poestum, je fis un tour dans la Cava... J'entrai dans une église, devant laquelle, sur la place, la marmaille et l'adolescence jouaient à qui mieux mieux... Dans cette église, je vis, avec des enfants rieurs et en loques, une prodigieuse crèche, occupant

presque un quart de l'église, invraisemblablement chargée de personnages, de soldats, de bateaux, de montagnes...

Nous partons pour Poestum, nous arrêtant à Salerne (laissant Pietri et la direction d'Amalfi sur la droite) pour changer de l'argent. Ce dernier jour de l'année, 31 décembre, nous offre un ciel étonnamment pur, et c'est vraiment avec allégresse que nous roulons vers les temples. Gide y retournant après quarante ans, et moi (ce qui le réjouit fort) allant voir pour la première fois une œuvre bâtie par les Grecs. Nous revenons un peu à notre conversation de la veille... Puis il vint à me parler intimement de lui-même ; je me souviens qu'il insista soudain sur sa modestie. «Je la crois même difficile à comprendre pour les autres, disait-il. Elle dépasse les bornes. J'ai passé ma vie à me sous-estimer. Tout dernièrement enfin, je me suis rendu compte du tort que cela m'a fait — et encore, ce n'est qu'historiquement que je vois mon importance. En moi, je retrouve toujours cette tendance à me rabaisser. Mais quand Guéhenno dit dans son livre, parlant de l'avant-guerre : "La mode était alors à la ferveur", non, il se trompe. Ce mot, si je ne l'ai pas inventé, je fus, du moins, le premier à le sortir, et pendant nombre d'années je fus vraiment le seul à m'en être servi...»

A mesure que nous approchons de Poestum, Gide manifeste des craintes. N'aura-t-on pas gâché ce paysage ? Jadis, quand il y vint, c'était presque un désert, on n'y trouvait pas de restaurant.

Grâce au ciel, on n'a rien abîmé. Voici les trois temples, celui de Neptune au milieu, avec celui de Cérès et la basilique de chaque côté. Celui de Neptune est tout baigné et doré de soleil. Sa pierre même est devenue jaune. Elle a admirablement vieilli. La mer s'est retirée assez loin — six cents mètres peut-être..., mais jadis elle venait battre les marches de la maison de Dieu. Le paysage, devant les temples, est beau, très africain. On sent la sécheresse et la maigreur du sol, avec la volonté, malgré tout, de la culture. Quelques rosiers timides (les roses de Poestum) grimpent à des bambous... Quant à l'herbe qui entoure les temples, elle était pleine d'asphodèles fleuries (sèches en ce moment) quand Gide vint ici..., et «Shelley, me dit-il, quand il y fut, la trouva pleine de violettes. Mais il faudra que tu lises la description — je dirai même : l'anatomie — de ce temple par Burckhardt. Il en parle amoureuxment, pierre par pierre. Il explique chaque colonne qui, sans base, semble jaillir du sol, et leur irrégularité leur donne à chacune un air tout palpitant... Jamais le dorique n'a été plus simple et plus pur. Ce temple de Neptune est contemporain de ces statues archaïques du VI^e siècle qui me font toujours tant d'émotion... Admirable, l'écrasement des chapiteaux — on sent que les colonnes portent exactement la charge qu'elles peuvent soutenir. Par bonheur, les anciennes métopes (mais avaient-elles des décorations ?), les triglyphes, avec les trous

pour la pluie et cette espèce de froncement — trois plis entre les colonnes — pour l'écoulement de l'eau qui devinrent par la suite moyens d'ornementation, puis cette plage carrée, et enfin ce bulbe à l'envers, écrasé, qui termine les colonnes, tout donne l'impression de l'équilibre et de la sérénité... Rien de moins romain, rien de moins colossal... Une souriante raison préside à cette architecture... Comme on voit qu'au fond Racine n'était pas grec — ses personnages ne seraient pas ici à leur place. Ici, c'est la joie implacable... Je ne vois pas, d'ailleurs, qui chez nous pourrait rappeler cela. Montaigne seul. Goethe aussi. Mais c'est en Angleterre surtout que j'en verrais le plus d'équivalent. Swinburne — qu'il faut que tu lises —, Keats...»

Il me faut bien admirer la sûreté toujours rapide et appuyée du coup d'œil de Gide, qui presque instantanément voit tout et juge aussitôt ; moi, au contraire, manque de force, et trop de distraction : j'ai besoin de regarder longtemps et, à mesure que j'admire le temple et tournais tout autour, il me semblait le connaître davantage. Nous pûmes déjeuner en l'ayant sous les yeux. On a bâti, tout près, un restaurant, qui n'est pas laid. Le point de conservation du temple est admirable, cela grâce à l'abandon, car pendant des siècles les herbes et les arbres envahirent l'intérieur, et le cachèrent même aux yeux, jusqu'au XVII^e siècle. Certaines colonnes de premier plan montrent que leur base est rongée, ce qui prouve assez que les jours de tempête, la mer entrainait dans le temple même. On montre à l'hôtel quelques Piranèse. Ils sont très extraordinaires — avec des bergers sauvages, plus de verdure que de raison, et des ombres fantastiques —, mais cela ressemble assez aux temples eux-mêmes, et n'a aucunement l'air grec.

Pendant le déjeuner, Gide me parle en termes remarquables de Leopardi, admire chez lui, en dehors du génie poétique, le goût extraordinaire d'apprendre. Chez nul autre on ne voit mieux ce que peut donner la culture. Plein de pitié pour le poète, difforme, contrefait, à qui les enfants sur les routes jetaient des pierres, alors que peu de cœurs furent jamais plus aimants... Avant de lire les poésies (ce que j'avais commencé de faire), me conseille plutôt de prendre les *Petites Œuvres morales*, le *Discours sur les Oiseaux* par exemple. «Œuvres, dit-il, sans aucun équivalent dans les autres langues.» (Le masque en plâtre que l'on voit dans la bibliothèque de Gide et que les gens prennent pour celui de Pascal, c'est celui de Leopardi. Il s'est plu lui-même, par je ne sais quel procédé, à lui donner de la patine. C'est un des rares masques originaux. Quant à l'admirable portrait de Keats sur son lit de mort que Gide possède aussi chez lui, on peut, paraît-il, se le procurer à Rome, au musée Keats.)

Après un dernier tour pour saluer les temples, il fallut partir... Je ne le fis pas sans grande reconnaissance, en essayant, sur les conseils de Gide, de me les graver dans la mémoire... Y suis-je arrivé ? Pour lui, il n'y a aucun doute, car

de sa première vision son souvenir était si net qu'il me donnait des détails étonnants de précision. Sa connaissance de l'architecture grecque est grande, ainsi que son sens plastique (Gide ne croit pas le Parthénon plus beau que Poestum). Véritablement, la *forme* pour lui a un sens...

Nous dûmes nous arrêter à la gare de Salerne (affaire de bagages...). Au dîner, Gide parla particulièrement de Suarès, qui est ami de Letellier (jeune prof. du lycée). Les preuves qu'il me donna de la jalousie de cet homme et de sa méchanceté foncière sont assez éclatantes, bien qu'il ne me plaise pas de les rapporter. «Suarès, disait Gide, souffre d'une orgueilite — c'est pire que l'orgueil. Et maintenant qu'il commence à sortir de l'ombre, qu'on lui fait du succès — ce qu'il mérite —, qu'il ne peut donc plus jouer au méconnu, il ne décolère pas. Il m'en veut surtout de lui avoir fait connaître Dostoïevsky. Il n'avait lu que les *Souvenirs de la Maison des Morts*. Je lui dis qu'il fallait tout lire depuis *L'Adolescent*... Il le fit... et son article sur Dostoïevsky commence ainsi : "Un auteur que j'ai toujours aimé et dont je ne vous ai pas encore parlé", etc... Tout cela, d'ailleurs, je le raconte dans mon *Journal*, on pourra le lire... il ne l'aura pas volé !»

La soirée, dernière de l'année, fut charmante, car il y avait des enfants au salon. Pendant que leurs parents causaient gravement en attendant minuit, Gide et moi rassemblions dans un coin des jeux sur une table et paraissions nous amuser. Les gosses s'approchèrent. Quelques petites filles et un garçon de onze ou douze ans... Nous fîmes quelques parties de tombola (loto), jeu qu'il avait reçu, je crois, pour Noël. Rien n'était plus délicieux que de donner à ces gosses un peu de joie — alors qu'ils nous en offraient tant. Nous nous comprenions en baragouinant, et surtout nous riions... Mais, vers onze heures, n'ayant pas le courage de prolonger la soirée jusqu'à minuit (ce mot semblait hypnotiser les gosses), nous les laissâmes. Il ne fut pas facile de s'endormir, car, si déjà dans la soirée les enfants dans les rues s'amusaient avec des pétards, aux alentours de minuit ce fut un vrai feu d'artifice de tous côtés, que les montagnes répétèrent avec bruit. Dehors il faisait glacial, mais la nuit était belle... Des bandes de garçons, aux quatre coins du pays, semaient fusées et feux de Bengale... Certains, même, en disposaient sur les balcons et sur les toits — et, ce qui était charmant, de plusieurs fenêtres on voyait tomber dans la rue ou se croiser avec d'autres, en face, de brillantes comètes. La pétarade vraiment nourrie, accompagnée de cris de joie, dura peut-être une heure. Gide resta au lit, regrettant presque de n'être pas dans la rue ; moi, j'allais plusieurs fois, bien couvert, au balcon, puis revenais lui raconter les choses.

Nous ne nous souhaitâmes pas cette nuit directement la bonne année..., mais Gide doucement me répéta ses conseils : application, travail, contrôle de

soi, — faire de l'italien, lutter, reprendre mon Journal, etc.. «Tu vois, disait-il, si j'en fais des vœux pour toi ! Et puis tu as de la chance, d'avoir trouvé ce censeur sur ton chemin, c'est une aide...»

Ce fut en sanglotant, mais tout autant avec des larmes de regret que de joie, d'espoir en moi et de confiance, que je commençai l'année. Une autre vie commence, me disais-je, avec l'année passée finit le règne du caprice...

Sans avoir pensé assez tôt à visiter l'abbaye bénédictine, le lendemain matin (Gide n'avait plus d'argent, ou plus exactement n'avait que mille francs suisses, qu'il voulait changer à Rome), nous repartîmes.

Dans le petit train qui nous conduisit de Cava à Naples (je pus voir assez bien le rivage), plusieurs matelots (du Sud, sans doute) me parurent beaux, et remuèrent en moi le feu qui n'est pas bien éteint...

Montés dans le train où nous restâmes jusqu'à quatre heures, n'ayant pas même assez d'argent pour déjeuner, nous passâmes le temps à lire, moi des morceaux choisis de la littérature italienne, et Gide, je crois, le dernier roman de Pierre Hamp, qu'il admire fort. Arrivons à Rome à la nuit (par le train de Lafcadio !). Une voiture lente nous conduit à l'hôtel. Trouvons dans le hall Edmond Fleg et sa femme, arrivés à l'instant.

Prenons un *high tea* avec des viandes, car nous commençons à avoir faim. Ensuite, allons voir Ungaretti. Il recevait quelques amis, poètes encore jeunes, et Arduini, un antiquaire romain d'une trentaine d'années. Tous surent parler à Gide de ses livres (la manière dont le traduit et le lit ici) avec le ton convenable, sans flatterie... Puis, comme Gide revenait sur le sujet du Caravage, on décida pour le lendemain — l'antiquaire s'offrait à nous conduire — de faire le tour des Caravage romains.

Le matin, donc, Arduini, en voiture, accompagné d'Ungaretti, vient nous prendre à l'hôtel. Revoyons Santa Maria. Je ne reparlerai pas de ces Caravage — les derniers de Rome —, à la passion violente et maîtrisée. Admirons le tombeau d'un pape par Pollajuolo, une chapelle pur Quattrocento. Plusieurs tombeaux du XV^e (Bregno, etc.), très réussis, mais sans personnalité : au fond du chœur, voûte par Pinturricchio. Chapelle Chigi, où nous entrons, fort belle proportion, par Raphaël. Jonas (peut-être du Bernin), beau jeune homme nu, assis. Un petit garçon porte-clefs nous ouvre la chapelle. Ungaretti (et ce sera ainsi dans toutes les églises), à voix haute et sonore, et même avec des cris de joie mal contenus, témoigne son admiration, au grand scandale des visiteurs et autres admirateurs.

Filons à Saint-Louis-des-Français voir le *Martyre de saint Mathieu*. De la scène de la *Vocation*, où Mathieu est installé dans une auberge — le jour tombe étrangement d'une fenêtre borgne —, toute l'école hollandaise et ses intérieurs seraient sortis. Étrange lumière argentée ; étoffes que Caravage affec-

tionnait. Admirable visage du Saint à barbe grise qui se frappe la poitrine en disant : «Moi !», car Jésus est entré, le regarde fixement et le montre du doigt. Fini le plaisir et l'amour à la taverne (ou dans le bureau de péage), fini le délicieux enfant à la petite main potelée sur l'épaule, adorable gosse joufflu un peu mélancolique, aux grands yeux, tel qu'il en court les rues de Rome, visage étonnamment traité, proportion exquise... Cet enfant n'est pas au premier plan, mais on voit que tout le tableau est fait pour lui, tout y converge. Un maigre personnage vu de dos se tourne en entendant Jésus, un autre dort sur la table.

Le tableau central : *Saint Matthieu inspiré par l'Ange*, bien que l'ange lui-même descendant du ciel soit exquis, est moins intéressant. Mais le panneau de droite, le *Martyre*, est inouï. Rien de plus sauvage. Un grand bourreau nu (auquel vont évidemment les sympathies du peintre) remplit tout le tableau. Le saint est couché à terre et rappelle un peu le saint Pierre... Un enfant tondu ras crie d'horreur, un ange, fort beau, vient du ciel porter la palme au saint, puis, dans l'ombre (tout cela est mal éclairé), quelques passants et chevaliers regardent avec intérêt cette scène atroce — parmi eux, un garçon au chapeau emplumé, l'air insolent, les coudes sur les hanches, paraît se réjouir fièrement...

Passons encore à San Augustino voir la *Vierge aux adorateurs*. Caravage a vraiment pris pour modèles un vieillard de la rue et une mendicante.

Voyons dans une librairie catholique la traduction italienne des articles de Massis sur Gide, qui vient de paraître. Gide se la procurera. Sur la couverture, un dessin, diabolique... tête longue et pointue, bouche de travers, etc.. Alons enfin à la Galerie Borghese. Je ne saurais rapporter tout ce que nous y avons vu (encore que nous y allions pour Caravage). J'ai tâché de faire mon profit de ce que j'entendis. Gide était très en forme, et épaulé par l'érudition et le goût d'Arduini. Sainte Anne et la Vierge tenant l'Enfant. Monumentale vieille, tout enveloppée dans les plis d'une robe ajustée. Visage sculptural. L'enfant Jésus, gamin de dix ou douze ans, nu, est debout devant la Vierge, les jambes écartées, plein de chaleur, de pétulance, d'ardeur. On n'a point de corps plus chaud. Son petit pied est posé sur celui de la Vierge ; ils écrasent tous deux le serpent, qui ressemble à un ressort. Non loin, jeune *David*, mi-corps, tenant la tête énorme de Goliath, l'air un peu maladif, l'air peu victorieux et presque gêné par cette grosse dépouille. Aucun fond, comme toujours chez Caravage. Admirable poitrine nue, la robe est brune, on voit un peu de linge sur une épaule. Traité, trouvait Gide, un peu à la Delacroix. Peut-être d'autres Caravage de seconde zone, je les revois mal. Nous vîmes aussi une figure assez décorative, garçon brun et gras couronné de feuillage, avec devant lui un panier de fruits (nous étions allés voir le matin, chez Lon-

ghi, un jeune garçon piqué au doigt par un serpent en touchant des fleurs, de la même veine). C'est d'un Caravage nullement inférieur, moins solide, moins mâle — préciosité, complaisances —, peut-être un tableau de commande.

Les Dosso Dossi, trop dannunziens (mais bien réussis dans leur genre), ne plaisent guère à Gide. Une femme de Cranach. Des Bassano soigneusement posés à côté d'un petit Greco..., mais Bassano — bien qu'il fût le maître de Greco, l'Italie le ressasse toujours — n'est pas un grand peintre. Un Bronzino, *David*, je crois, c'est un jeune homme nu, extrêmement musclé, mais de ton pâle, peu de couleur. On voit ici que Florencé est avant tout le pays des sculpteurs... D'admirables Titien, mais l'*Amour* paraît léché et fait en plusieurs fois, il paraît littéraire, tandis que la *Vénus*, de la fin de sa vie, est d'une touche légère, mais combien brûlante. Admirable poitrine de *Vénus* — Gide, à la mémoire étonnante, reconnaît une *Madeleine* de Palma ou de Bordone (poignard au cœur) et qu'on a dû restaurer, « car, dit-il, elle a perdu son charme ». Ne goûte pas le genre émail de Lorenzo di Credi. Le *Couronnement de la Vierge*, imité de Botticelli, paraît médiocre. Admirable Véronèse : *Prédication de saint Jean* (?). Étoffes légères, jaune, mauve, orangé... Véritablement, on dirait de la tapisserie. Rien de plus exquis, de plus habile. *Danaé* du Corrège, portrait de *La Fornarina* — peu de femmes ont l'air plus bête ; celle-ci devait l'être comme une vache. La *Déposition* de Raphaël n'est pas du meilleur... Deux bustes du cardinal Borghese par Bernin, excellent de vie, et, chose étonnante et qui fait la joie de Gide, deux ou trois portraits de Bernin par lui-même. Admirable visage à l'espagnole, brûlé de fièvre... Parmi les sculptures, la *Pauline Borghese* de Canova, tant aimée de Stendhal (dont Gide blague souvent le mauvais goût), garde une élégance princière. Quelques beaux antiques, mais presque toujours restaurés. La *Vérité* du Bernin (peut-être sa plus belle œuvre, et qu'à ma première visite j'avais négligée comme pompier) est admirable, ventre étonnant de forme, de force d'ampleur. Elle brandit un miroir, elle est nue, et une étoffe lyrique l'entoure par derrière et flotte au-dessus d'elle...

Puis on s'amuse à regarder le bas-relief alexandrin des *Pêcheurs et Bergers* (restauré lui aussi), qui a de beaux détails.

Nous sortons à deux heures, tout saturés, et allons déjeuner dans le Ghetto, chez Samuele, restaurant enfumé qui nous transporte en Caravage. Gide, qui se rappelle d'un peu partout les curiosités de bouche, voulait manger des *carciofi* à la Judée — artichauts à la juive, qui ressemblent à de gros chrysanthèmes, on croirait manger des fleurs. Arduini parle de plusieurs projets de randonnées qu'il aurait. La Calabre surtout, où l'on va peu. Gide se plaît à rêver que nous pourrions le suivre à Pâques. Arduini, qui a visité l'Espagne dernièrement, y trouve comme moi qu'on y est sans cesse gêné par le souvenir

de l'Italie — tout de même plus belle. Reconduits à l'hôtel, nous commençons par dormir, puis je propose à Gide de monter voir à la Villa Médicis le jeune peintre Toudu. Visite très réussie, car ce garçon, dont le talent est sûr (pas du tout pompier), est de plus très sympathique. Gide n'était pas venu à la Villa depuis quarante ans — il y allait avec Laurens. Nous admirons dans l'ombre la beauté des jardins (me conseille d'aller voir le Boschetto, vrai bois sacré, dit-il). Après avoir causé peinture et donné quelques conseils à T. (se garder de l'obsession du chef-d'œuvre, etc.), ils parlent du Congo, pour lequel T. eut une bourse de voyage. Il donne à Gide quelques échos de son œuvre là-bas, lui parle des gens qui le lisent, qui ont gardé le souvenir de son passage, etc.. Gide enverra un recueil de photos d'Allégret à T.. Dit qu'il ne retournera pas au Congo, car il a su de bonne source que certains n'hésiteraient pas à le faire supprimer en route... Ce soir, Gide est très étonnant, on le sent pris de sympathie pour T., garçon du peuple de Paris, arrivé par son travail, et qu'on devine très sensible. Il montre à un moment la photo du tableau qui lui valut le prix de Rome ; sujet : *Le Retour*. Il a représenté une famille d'ouvriers qui reviennent le soir avec des gosses portant un pain. Cela est si sobre, si contenu, si émouvant que Gide aussitôt en a des larmes dans les yeux. Passons chez Polinari faire une grande provision de Caravage. Gide en achète que nous ne connaissons pas : un admirable *Saint Jean* penché sur son mouton, qui se trouve à Bâle — il est déjà adolescent, les muscles saillent, traité d'une manière presque burlesque. Cheveux bruns, assez drus, tête baissée. Achetons aussi une scène de joueurs (il y en a qui trichent), qui se trouve à Dresde. «Mais, dit le marchand, on en voit aussi à Sienne. Caravage a peint dix fois le sujet.» Gide prend encore le *Repos en Égypte* qui se trouve à la Doria, air assez préraphaélite, Caravage de deuxième zone, et aussi le jeune *Saint Jean* de la même Doria, le dos nu, embrassant un bélier, que j'ai fait mettre dans ma chambre et qui est affolant. Allons au cinéma une heure (nous n'avons pas encore faim, la cuisine hébraïque nous pèse)... Faisons un tour jusqu'au Tibre, où Gide me montre sur les quais, près du palais de Vecchierelli, l'Albergo del Orso, où Gæthe allait retrouver ses amis... Paraît connaître assez bien le Borgo et les aventures qui y sont possibles... Mais nous ne traversons pas le Tibre... et allons faire assez tard un repas léger au restaurant Colonna.

Le lendemain matin, sitôt levé, Gide va ouvrir les volets et d'un coup d'œil voit que Rome étincelle... Les rayons du matin dorment Saint-Pierre et toute la ville telle que l'a peinte Corot. Aussitôt il m'appelle pour admirer cet or. L'obélisque à nos pieds est noyé de lumière ; le ciel est pur, l'air vibrant. «Voilà Rome telle que tu ne l'as pas encore vue !» me dit Gide... Mais il n'a eu besoin que d'un instant pour *tout voir*, il n'est pas retourné à la fenêtre.

Je vais d'abord, seul, visiter quelques curiosités qui font partie de ma liste : Saint-Marc, Santa Maria in Via, l'Académie de Saint-Luc. Je retiens chez un bouquiniste plusieurs volumes de Hugo. Plusieurs fois, Gide m'en a récité admirablement quelques poèmes (sur Napoléon : *A la Colonne*, *Napoléon II*, *L'Expiation...*). Il vient d'apprendre *Le Satyre*. Cite des passages du *Tombeau de Gautier...* Me conseille de lire les *Gbâtiments...*, mais il place *Les Contemplations* au-dessus de tout.

Vers onze heures, Arduini vient nous prendre en voiture (avec Ungaretti), pour nous conduire à Palestrina où l'on garde dans un palais Barberini une *Pietà* de Michel-Ange, inachevée. Charmants endroits sur la route, belle campagne... Sympathique village de Palestrina, perché sur la hauteur ; passons en vue de Colonna, perché aussi, et de Zagarolo, aperçu dans une déchirure du paysage, tout lumineux et hardi, où nous passerons au retour. Excellent déjeuner, jolie auberge. Gide aimerait revenir ici, y travailler, tout paraît sympathique. Admirable campagne qu'on surplombe, marmaille charmante et saine à tous les coins de rue. Beauté des vieux palais (Barberini, Palestrina). C'était jadis ici Préneste. Le palais fut bâti sur d'anciens murs romains. Cour à la Hubert-Robert, plein d'une grandeur déchue, hémicycle rocailleux, vieille fontaine près de laquelle un âne se chauffe au soleil. Dans tous les coins, Ungaretti ramasse des boutures d'œillets pour ses appartements ; elles lui sortent des poches... Intéressant musée : plusieurs antiques, un assez bel autel à trois faces, avec une bacchante, un Zeus et un jeune homme. Quelques belles inscriptions latines de la meilleure époque. Grand nombre de phallus de pierre, énormes, et tellement stylisés qu'on dirait plutôt des pommes de pin. Enfin, dans une salle basse et entourée d'une espèce de draperie baroque qui empêche de bien voir, la *Pietà*. Gide la connaissait par des reproductions, et se rappelle même en avoir vu une presque semblable, mais plus petite, dans un coin de l'appartement Borgia. Cette œuvre nous donne un grand choc : le cadavre, l'abandon, la douleur du ventre crispé, distendu, les jambes qui flagellent, tout est inouï. Le personnage à droite (ange ou Madeleine) est étonnant, ainsi que le bras pendant, pesant, inerte, du Christ... Voyons aussi deux chapelles baroques, avec d'assez beaux anges de Bernin (ici sont enterrés les Barberini). Après Michel-Ange, presque plus rien ne paraît supportable. Retournons à l'auto ; place pleine de gosses et de jeunes gens à l'air excité ; toute la ville paraît lubrique. On nous a dessiné sur un papier un phallus, soigneusement posé sur un coussin de la voiture... Passons à Zagarolo — étonnant village, place, église baroque... Avec, sur un trottoir, au soleil, collection invraisemblable de femmes entassées les unes près des autres, sur des chaises, bavardant et cousant. Rencontrons sur la route quelques beaux garçons travaillant à rempierrer que, par hasard, Arduini, étant passé par ici,

connaît. Des gosses nous disent bonjour. On voit qu'une auto, surtout en hiver, est ici un événement. Admirable retour par une route un peu plus longue. Passons à Montecompatri, village perché, exquisement éclairé maintenant que le soleil baisse. Gide insiste pour que, par les petites rues montantes, nous fassions le tour du pays. Que de beautés, de beaux regards, de santé, de jeunesse, nous goûtons en passant ! Je me sens infiniment conquis — et troublé, hélas ! — par la morbidesse italienne. Poussons à Frascati. La campagne peu à peu se dore en même temps que les ombres s'allongent sur la plaine. Tout n'est qu'enchantement.

Admirons au passage plusieurs villas de Frascati (Mandragna, Torbanios, etc.), mais surtout une place, la Villa Aldobrandini, précédée d'une sorte de haie d'oliviers en pente qui donne une vraie impression de grandeur au bâtiment fort beau... Passons par Marino, où Ungaretti a jadis vécu dans un castel — que nous voyons. Arduini, vraiment brillant causeur, nous raconte, en conduisant, quelques histoires scandaleuses et piquantes sur les grandes familles romaines... Retour à la nuit, au milieu des aqueducs et de la campagne classique...

Prenons une tasse de camomille à l'hôtel avec Ungaretti, puis causons littérature... Il nous laisse. Nous faisons, malgré l'heure, la sieste, et allons dîner, je ne sais plus où. Gide, ensuite, va seul dans un petit cinéma voir un Douglas et 42^e rue (il en avait bon souvenir, mais, me dit-il le lendemain, «je ne peux pas croire à un art qui vieillit si vite. *Le Voleur de Bagdad*, qu'on admira tant il y a cinq ans, n'est maintenant plus supportable»). Moi, ce soir, d'humeur assez inquiète..., j'ai besoin de marcher... C'est demain la rentrée du lycée.

Le lendemain, sortant du lycée à midi, j'emmène le censeur, Dumazet, retrouver Gide qui nous attend à l'hôtel. Il finissait de causer avec Curtius et sa femme, passant à Rome les vacances. Déjeuner chez Ranieri... Dumazet parle des conférences qu'il doit faire au lycée sur quelques auteurs modernes... Nous en venons à la graphologie, dans laquelle D. est étonnant. Gide lui montre quelques lettres qu'il a sur lui de gens que je connais (Rouart, etc.). Divination étonnante. Dumazet me dit ensuite son admiration pour la jeunesse et la simplicité de Gide. Tout, en effet, de ce déjeuner fut réussi. Gide promet à D. quelques autographes d'écrivains intéressants, qu'il envoya depuis... Le soir, après mon lycée, nous pûmes prendre le thé, place d'Espagne, dans une maison anglaise.* «Très Valéry Larbaud», disait Gide — atmosphère cossue, littéraire, des Piranese aux murs. Nous y trouvâmes par hasard Arduini (à Rome, tout le monde se rencontre), et Gide causa avec plaisir.

Ce soir-là, je ne dînai pas avec Gide, qui devait retrouver à sept heures Cur-

* Babington.

tius. Ils ne s'étaient pas vus depuis l'hitlérisme et avaient besoin de causer...

Après avoir dîné au lycée, je reviens à l'hôtel où Gide m'attend. Allons au théâtre della Valle voir une troupe napolitaine: Nous n'y comprenons rien, mais y allons pour le jeu. Acteurs souples, passant facilement du sentiment au burlesque. «Dans les deux genres séparés, j'ai vu mieux en Italie», dit Gide. Sortant du théâtre à minuit passé, nous avons faim et nous faisons servir un plat important de jambon arrosé de lait, au café Biffi.

Déjeuner le lendemain avec Letellier dans un restaurant de la place Colonna. (Gide a vu ce matin le Michel-Ange du palais Rondonini, puis à la Corsini est allé voir la nature morte du Caravage, qu'il trouve très belle. Ne croit pas possible que le *Narcisse*, qu'il trouve faible et lourd, soit de Caravage. Façon sans vigueur de s'appuyer, etc.. A extrêmement admiré l'*Adonis partant pour la chasse*, de Titien, le mouvement, la passion, le dernier regard chargé d'adieux, lui ont fait grande impression. J'avais peu regardé ce tableau ici, ayant un souvenir très vif de celui du Prado..., de même que d'un *Méléagre*, de Tintoret, je crois... Gide avoue que cependant Titien n'est pas son peintre préféré, mais trouve que les peintres modernes, en voulant fuir le sujet à tout prix, ont souvent bien eu tort. Au sujet de Berenson, surtout spécialisé dans le Quattrocento, il me disait l'avoir vu chez Bernheim incapable de distinguer un Manet d'un Cézanne...)

Gide et Letellier commencent par parler d'Assise, qui nous enchante la journée et, le soir, vous fait faire un retour sur vous-même. On doute de sa vie, on se juge agité, etc.. Parlent aussi de la maladie et de ce qu'elle mûrit en nous (L. a fait du sana). Gide l'interroge sur ses projets, ses goûts. (L. me dit ensuite : «Gide est grand, car il vous fait aller plus loin en vous-même qu'on n'irait de soi seul.») Au sujet des conversions, Gide parle excellentement du cas Rivière, fait aussi quelques confidences sur sa propre vie, parle du Congo (quand il en parle, c'est bon signe). Au dessert, vient le plus sympathique des surveillants du lycée... qui d'ailleurs ne dit pas mot. (J'en avais prévenu Gide.) Il ne le quitte pas des yeux.

Gide obligé de raconter ce que Curtius lui a dit de l'Allemagne, ce qu'il m'a déjà répété, il s'en excuse — puis, le soir, me dit qu'il a même avec moi de la coquetterie. Je l'assure que rien n'est plus inutile. Je trouve l'occasion — car il craint d'avoir paru mauvaise langue à Dumazet, ayant dit la veille quelques vérités sur Montherlant — pour lui dire la bonne impression qu'il a faite, et que, d'ailleurs, toujours, la première fois qu'il voit quelqu'un, il est épatant. «Oui, dit-il, et ensuite je deviens un raseur ! Mais c'est que j'ai un tel besoin d'être aimé ! Lorsque je n'aurai plus de coquetterie, je serai bien sur le point de finir.» Quant au fait de dire du mal des gens, je l'assure qu'il en est exempt, et que j'ai remarqué la même chose chez Martin du Gard et Schlumber-

ger. Rien ne peut lui faire plus plaisir, et il me dit que c'est précisément cela, l'esprit de la vraie *N.R.F.*

Vient me prendre à quatre heures, à la sortie du lycée, revoyant un moment Letellier et Dumazet — bonne entrevue. Gide a sur lui une lettre intéressante... Allons un instant chez Ungaretti, avec lequel nous devons aller voir de jeunes Siciliens (dix-huit et vingt ans), l'un sculpteur, l'autre peintre, amenés il y a deux ans à Rome sans le sou et qui, doués d'un talent assez inouï, sont maintenant à la mode. Je trouve leur cas bien poétique, les pare de grâce et de charme..., mais j'apprends par Letellier qu'ils risquent fort de le perdre : les gens les flattent trop, ils touchent une pension de la reine, on leur a fait une exposition, etc.. Letellier les a connus à leur début. L'aîné, le peintre, est, paraît-il, très bien... Ungaretti nous fait, avec sa femme, prendre le thé ; il a invité Gargiulo, homme à l'air sévère, son meilleur ami et un des bons critiques italiens. La conversation se prolonge, intéressante, mais vraiment cet homme est trop sérieux. Nous ne sommes libres qu'après sept heures, alors que j'avais fait annoncer aux Siciliens que nous irions les voir à cinq heures. Leur atelier est au diable, via Flaminia. Enfin nous y voilà. Ils ont été obligés de sortir, mais un garçon tout souriant, brun, frisé, éveillé, en salopette, à l'air de plâtrier, qui nous dit être encadreur, nous fait entrer dans l'atelier, nous éclaire avec une baladeuse les œuvres de ses maîtres. Gide se récrie bientôt, ne regrette pas d'être venu (il avait des craintes). Chez le peintre (qui, d'ailleurs, est plutôt dessinateur, il ne sait pas mettre la couleur, en fait une chose verdâtre et décomposée), le talent est très personnel. Curieux sens de la forme et de la beauté masculines. Plusieurs nus au fusain (un peu trop noirs, un peu trop appuyés) sont remarquables — et aussi, couchés sur le sable, des enfants siciliens, nus, qui ne manquent ni de plastique ni de sensualité. (Mais la recherche de l'expression, des effets, pourra faire le plus grand tort à ce garçon qui, on le sent, devrait être dirigé.)

Ce soir, nuit des Rois, Beffana italienne, jour de Noël des gosses ici, je conduis Gide Piazza Navona voir la jeunesse. Beau tintamarre et bousculade. Tout le monde achète des trompettes et souffle dedans à qui mieux mieux. La place et les alentours sont charmants. Après avoir bien vu, allons dans un cinéma populaire voir un film italien. Ce à quoi Gide tient. Peu d'intérêt. Actualités escamotées et censurées. Puis, comme malgré l'admirable nuit il fait froid (il est déjà tard), Gide me donne rendez-vous au restaurant. Je veux voir encore les enfants, prendre part à leur joie. C'est une sorte de devoir pour moi. Je retourne à la place... Assez bacchiques ou «Luperciales», ces défilés de garçons excités, rieurs, se tenant les uns les autres. Leur musique ridicule ne manque pas d'amuser.

Civita-Vecchia. — Partons le lendemain, dimanche, d'assez bonne heure,

en voiture pour Tarquinies. Il fait beau. Nous devons voir aujourd'hui Stendhal à Civita-Vecchia, et les Étrusques. Je me réjouis infiniment. Dans Tarquinies, où nous arrivons après deux heures de route, les gens ont l'air étrusque, traits larges et teint de brique, ce qui est très agréable. Avec un peu de peine, car c'est fête, nous décidons le gardien à nous conduire aux tombeaux. Ils sont loin de la ville, et loin d'être tous déblayés, dans plusieurs champs clos de murs. Se signalent par de petits tumulus. Il est bon d'avoir une auto pour aller de l'un à l'autre... Nous y passâmes au moins deux heures, dans l'admiration et la joie la plus vives. C'est une des plus belles et plus étranges choses qu'on puisse voir (Gide connaissait déjà fort bien les tombeaux de Chiusi et d'Orvieto). Chaque tombe souterraine représente une chambre, au milieu est figurée une poutre. Chacune des dix chambres que nous vîmes est ornée de fresques, fort bien conservées et qui ne ressemblent à aucune autre. Nous vîmes d'abord celle d'un amateur de chevaux — admirables bêtes et cavaliers, le tout dessiné d'un seul trait net et vivant. La deuxième chambre représentait des scènes lubriques, partouses et amours entre hommes d'une sensualité effrénée ; dans d'autres, nous vîmes d'admirables léopards, puis de très belles scènes de banquet, beaux échansons, dîneurs étendus, hétaïres — étonnantes danseuses à l'air espagnol. Toute la vie étrusque s'ouvrait devant nos yeux... Ce peuple, dit Michelet, le seul qui eut la conscience qu'il ne serait pas éternel, qu'il devait mourir, mais qui, habité par l'idée de la mort, d'ailleurs, n'en est pas triste. Quel amour de la vie chez eux ! Tout dans leurs tombes ne parle que de fêtes et plaisirs. C'est la joie dans la mort. « Ah ! dit Gide en sortant, comme ils nous semblent loin de nous... mais, tout de même, nous nous serions bien entendus avec eux ! » Le musée de Tarquinia est fermé, mais on peut cependant nous montrer quelques gisants admirables.

Allons déjeuner à Civita-Vecchia sur le port, dans un restaurant réputé comme un des meilleurs d'Italie ; on y mange surtout des poissons, langoustes, spigola, etc.. Rien de meilleur... En déjeunant, Gide parle fort bien de Browning, l'homme qui l'influença le plus avec Dostoïevsky, nous donne grande envie de lire au moins *The Ring and the Book*.

Arduini soulignait fort bien le côté uniquement sensuel et cérébral de l'amour chez les Étrusques, tel qu'on le retrouve encore chez les Toscans. Nulle place pour la tendresse, mais bien plutôt pour la cruauté. Mais ce qui l'emporte, c'est l'obscénité.

Nous allons voir la maison consulaire. Un petit vieux de quatre-vingts ans, très sourd, M. Bicci (?), petit-fils de l'ami chez qui logeait Stendhal, a gardé la maison et quelques meubles. D'abord le salon du Consul (il n'y reste rien), puis son bureau, enfin sa chambre (sans intérêt). Seul le bureau est intact. Il

y reste environ cinq cents volumes de la bibliothèque de Stendhal qui les y laissa, car il mourut, étant en congé, à Paris. Édition du *Rouge* en deux volumes, bien reliés (rouge), dont une page seule est imprimée ; bon nombre d'annotations de Stendhal sur quatre pages blanches. On montre le volume des *Huit Codes*, et aussi un petit Horace avec un trou sur la page de garde. Stendhal a noté : «Ce trou a été fait pendant la campagne d'Iéna. Depuis, ce livre ne m'a jamais quitté, bien que je ne l'aie guère lu.» Boîte à poudre, ronde, en bois. Dans le couvercle, Stendhal a écrit plusieurs phrases, et dans l'intérieur de la boîte, tout en rond, il a aussi noté je ne sais quelles pensées et résolutions de sa petite écriture fine. Un beau portrait («Le visage le plus déconcertant que je connaisse», dit Gide). C'est le Stendhal à la canne. Bicci sort précisément de l'armoire la canne même de Stendhal. Elle est assez haute, à petit pommeau. «Mais, dit-il, Stendhal la tenait par le milieu, car il était petit.» Aussitôt, car il la tient lui-même (on voit fort bien la place noire des doigts), il semble voir Stendhal marcher par les rues de cette ville où il s'ennuya tant — «alors que nous, disait Gide, nous nous y plairions bien !»...

Pour finir, il fallut écrire quelques lignes en souvenir. Gide nous fit signer la feuille qu'il avait faite. Mais, en la relisant, je trouve d'abord une faute d'orthographe, puis une faute de construction. C'est proprement du charabia. Je le convaincs de recommencer, et le deuxième jet est tout à fait digne d'enrichir les archives du musée... Ce qui était émouvant aussi, ce fut une étude toute récente sur Stendhal, que Bicci nous montra : elle vient de paraître et portait sur la bande de couverture : «Je mets un billet à la loterie, mon seul but est d'être lu en 1935.» «Eh bien ! disait Gide avec émotion, il a gagné !»

De retour à Rome (nous passons par la Bocca della Verità, ce qui lui fait plaisir), passons une heure à causer... Gide nous parle de la pièce qu'il vient de finir pour Jovet. Il a voulu faire œuvre d'art, bien qu'agitant des problèmes sociaux. «Je ne donnerai pas cette pièce, bien qu'il y ait de bons endroits. C'est une expérience que j'ai faite. Impossible de faire de l'art pour prouver quelque chose. Cela m'a donné, car la fable grecque est inépuisable, l'idée d'écrire un *Apollon chez Admète*. Apollon ne doit pas servir, il ne doit être au service de personne.» («Pourquoi alla-t-il chez Admète ? m'avait-il demandé un soir, n'en était-il pas amoureux ?») Confié son grand amour de l'Italie — jadis, il y venait tous les ans —, et pense mieux la connaître que la France. Maintenant, bien que Curtius lui ait donné envie de retourner en Allemagne, ce dont il brûlait, il espère bientôt revenir à Rome, avant Pâques peut-être. Il prend même avec nous une espèce d'engagement, ce qui est rare de sa part. Ici il aime tout, le peuple, la lumière, la cuisine, ses souvenirs...

Ce dernier soir, nous allâmes tous les deux dîner chez Ranieri, et nous nous contentâmes d'une courte promenade. J'eus envie ensuite de flâner.

... Je dis adieu à Gide, qui devait prendre le train de midi, donc trop tôt pour que j'aie l'embrasser à la gare. C'était vraiment un au revoir qu'il me disait, m'a-t-il semblé. Jusqu'au dernier moment, il m'encourage. «Allons ! c'est si beau, d'avoir quelque chose à obtenir de soi !»

Gide se plaignait un soir — ou plutôt constatait calmement — que la curiosité chez lui commençait à se calmer. Mais, à côté des autres hommes, comme il reste vibrant, plein d'antennes, s'intéressant à tout et découvrant sans cesse ! Et comme aussitôt le mot qui juge et qui résume lui vient aux lèvres...

Gide, dans sa curiosité de jadis, quel beau spectacle ce devait être... Il y mit tant d'intensité et de ferveur qu'il n'est pas étonnant qu'il ait tant de souvenirs, et si vivants, de voyages, de culture, de musées, etc.. Tout ce qu'il a gardé correspond en lui à une émotion.

Admirions aussi, avant de nous quitter, la chance qui nous avait fait aller chez Ungaretti le 1^{er} janvier, et trouver Arduini... «Ce jeune homme possédant une auto, avec qui on serait à son aise, dont nous rêvions cet été pour notre randonnée, nous l'avons trouvé», disais-je. «C'est vrai, disait-il, nous avons toujours de la chance...», et il convenait que faire un petit voyage avec Arduini ne lui déplairait pas du tout.

10 février.

Lu à la Bibliothèque allemande le *Voyage en Italie* de Montesquieu.
Puis, à la Farnèse, *Fantôme d'Orient*. Passé deux heures exquises à le lire.

12 février.

Mon dernier jeudi, j'allai aussitôt après le déjeuner au Corso, chez Madame Curtius à qui je donne quelques leçons. Il pleuvait et j'étais en avance. Je m'assis chez un antiquaire, à choisir quelques photos assez vieilles de *Putti* ravissants par Donatello... Mme Curtius n'était pas chez elle ; elle avait téléphoné au lycée pour que je ne vienne pas, alors que j'étais déjà en route. J'allai place d'Espagne... J'avais l'intention d'aller au Musée Keats, sur la place, dès trois heures, aussitôt l'ouverture. La visite fut émouvante. Une jeune Italienne me guida. Les visites de Français sont rares... Keats ne passa que quatre mois à Rome ; on voit la chambre où il mourut, portraits, dessins, souvenirs, manuscrits. Dans la chambre voisine couchait Severn. Considérable bibliothèque concernant les romantiques anglais. On peut y venir travailler. Dernièrement, un étudiant italien découvrit dans l'*Edimburgh Review* des articles publiés par Stendhal. Le plus bouleversant du musée, parmi les nombreux dessins et portraits de Severn, c'est le *Keats sur son lit de mort* : dessiné pour ne pas s'endormir pendant qu'une sueur mortelle baignait son visage. On le voit bien aux mèches de cheveux collés... Étonnante expression. Bien-

tôt, je pourrai posséder une copie de ce dessin...

Lu dans toutes les classes, pour la fête de Condorcet, plusieurs passages de *L'Enfant* (Jules Vallès). Grand succès. Rire et émotion. Ce livre résiste aux années. J'aimerais en parler davantage.

Relis *La Renaissance*, de Burckardt.

Relis le *Voyage en Italie*, de Montaigne.

12 février, le soir.

Rencontré l'autre soir, chez Ungaretti, Barbieri, ami d'Arduini. Admirateur passionné de Gide. Grand ami de Chuzeville. Toucher à travers lui le fond de Naples me brûlera sans doute — mais il faut tout savoir.

17 février.

Passé mon dimanche après-midi à lire les pages de Gundolf sur Gœthe en Italie, et des morceaux du journal de Whitman (souvenirs de la guerre, amour de la nature...). Il ne faisait, Dieu merci, pas trop beau, aussi ai-je pu lire sans regret...

Pris à la Bibliothèque Farnèse la série des *Thibault*. Après les voir lus, j'écrirai à Martin du Gard... A peu près épuisé la Bibliothèque Farnèse ; j'ai promis ma carte à un petit Allemand, mon élève, tout dévoré du besoin de s'instruire. Il était fou de bonheur. On a droit à six livres à la fois.

Mercredi fut un jour assez chargé d'événements, d'impressions, presque un embouteillage... C'est peut-être ce qui me plaît le plus : la solitude et la méditation tout à coup traversées d'une série d'enchaînements. On va au monde..., et on lui porte quelque chose. Comme j'entraîs en classe, Dumazet me demande de venir déjeuner chez lui avec son hôte, un jeune dessinateur de Paris, élève de Ruhlmann. Avant le déjeuner, je fais sous le soleil une petite marche avec Letellier, ami lui-même de ce garçon ; me vante son goût, sa culture, etc.. Parlons comme toujours, car nous nous comprenons (et cette amitié m'est douce).

Déjeuner agréable : Fréchet, Dumazet et moi. Parlons de l'Espagne, de Rome... L'ardeur que j'ai mise les premiers mois à voir à peu près tout de Rome, j'en récolte parfois les fruits. Parlons aussi de Stendhal. Fréchet, sur la musique, est brillant. Comme il ne connaît pas les Caravage de Saint-Louis, je l'y conduis ; de là, allons au Panthéon. Ce fut, à mon premier voyage en 27, une grande impression. Trouvons chez un bouquiniste *Les Copains*, de Romains, que je donne à F.. Nous avons sympathisé aussitôt. Nous avons le même âge. Mais lui est un Monsieur ayant une situation, peut-être un nom. Depuis des années, il travaille. A montré chez Dumazet des collections de photos représentant des intérieurs créés par lui. Je le conduis à San Lorenzo

in Lucina voir la tombe de Poussin qu'il ne connaît pas (il en est à son troisième voyage à Rome). Je viens précisément de lire le *Poussin* de Desjardins.

Je dois rentrer chez moi pour donner une leçon à un prince romain, laid et prétentieux, qui passe une heure à bâiller, ou va faire un séjour dans mon cabinet de toilette pour raccourcir le temps... Chance que j'admire, nous rencontrons le type, qui justement me dit qu'il ne pourra pas venir aujourd'hui. Je suis libre ! Passons chez Anderson et Polinari, où Fréchet achète des photos de Caravage. Errons un peu aux alentours de la place d'Espagne, ayant plaisir à causer et à jouir de Rome. Attendons Arduini un moment dans sa boutique, ce qui permet à Fréchet de regarder les antiquités. Puis il arrive, aussitôt très charmant et plein d'histoires. Tous deux parlent fort bien de Saint-Simon. Arduini raconte des anecdotes sur de Pisis, le peintre, répertoire charmant d'histoires snobs et de faits historiques. Il lit beaucoup. Barbieri, son ami napolitain, vu chez Ungaretti, viendra plus tard.

23 février.

Promenade en voiture avec Arduini, Barbieri et Fréchet. Traversé Grottaferrate et monté à Rocca di Papa, village gris bleuté, accroché au coteau. Même situation que Moulay-Ivrio, dit Fréchet, mais la couleur est différente... J'ai bien mal voyagé. Dans ma mémoire, les images sont estompées... A Rome, j'aurai peut-être appris à regarder... Quand Gide me parla du musée de Volubilis, je ne me rappelais que confusément le buste de Césarion, et le jeune cavalier du V^e siècle... Montée par une route en lacets, bordée par des bois de châtaigniers dépouillés, jusqu'à Monte-Cavi, horizon étonnant ; on domine à mille mètres toute la campagne. Sur cette hauteur, se trouvait jadis un temple à Jupiter ; on le démolit au XVII^e siècle, pour faire un couvent, aujourd'hui devenu un hôtel (belle situation, prix peu élevés). Du haut de Monte-Cavi, on voyait fort bien la colline de Tusculo vomissant (et crachant), Frascati, les terrains qu'on appelle les Camps d'Annibal, l'emplacement d'Albe-la-Longue, le petit lac de Nemi, tout encaissé, dont on n'a pas sorti les trésors qu'on espérait, le lac d'Albano avec Castelgandolfo, la propriété du Pape (anciennement aux Barberini) qui s'étend au bord... Fréchet, à Monte-Cavi, parle fort bien de l'Espagne... Que de choses oubliées et mal vues ! Mon œil était encore mal fait à la peinture. J'aurais dû mieux voir (et retenir) les Greco de Tolède et de l'Escurial..., je n'ai fait qu'y passer. Le Prado, je l'ai mieux vu. Descendons jusqu'à Albano. Assez gros bourg, qui n'est pas situé directement sur le lac. Il faut monter à pied une assez longue côte, le long de laquelle des garçons lestes et débraillés jouent au soleil. Nonchalance et farniente des pays italiens. L'œil amusé et lubrique dont on regarde les étrangers. Voici le lac. Il est sévère, de couleur sombre ; de la pierre volcanique, assez nue, l'entoure,

escarpée ; point de maisons souriantes, perchées... Je crois qu'il me plaît plus que le Lac Majeur, vraiment trop grand. Celui-ci, on le possède d'un regard... Les arbres, chênes verts (dont parlait Stendhal), du côté d'Albano, sont admirables. Allée tortueuse et solennelle. Corot vint souvent peindre ici. Il y fit ses débuts. Sous un chêne sont étendus quelques garçons, dont les habits passés reçoivent le soleil. Rien de plus mythologique. On songe à Tityre..., et ce motif même est un Corot (mais en ce jour d'hiver la lumière n'est pas la même). Allons jusqu'au début de la propriété papale. Premier bâtiment, salésien, d'un goût épouvantable (« Propagation de la Foi »). Calvaire tout peint de neuf, sur un hémicycle autour de l'Albero Grosso, chêne énorme et ramifié entouré d'un banc de pierre. C'est l'arbre de Stendhal. Je ne sais où il raconte qu'il s'arrêta ici, sous l'arbre, le jour même de ses quarante ans, et fit un examen de sa vie. Redescendons sur le cottage. Toits de tuile, d'un gris-rose. Tout à fait Corot. Albano est maintenant déserté des touristes. Jadis, et jusqu'avant la guerre, aucun endroit n'était plus élégant. On voit encore des villas abandonnées. L'automobile a tué Albano, dit-on. Charme extrême de la conversation d'Arduini et de Barbieri, qui ont tout lu et comprennent fort bien les divers points de vue des étrangers sur leur pays... Ils le visitent d'ailleurs aussi bien que des étrangers...

... Beauté du crépuscule dans Rome. Le chien et loup y est fort beau ; les gens rentrent du travail en flânant. Douce excitation dans l'air.

(De Monte-Cavi, on voit la mer, et l'ancienne voie latine qui se perd dans les bois...)

25 février.

Ungaretti, en décembre, m'avait fait lire dans *Il Circolo* quelques vers d'un jeune poète, Sandro Penna, traitant de la rencontre d'un jeune homme assis au bord d'une fontaine avec un enfant qui vient lui donner la main. J'avais trouvé du charme à ce poème, et secrètement souhaité connaître Penna...

Tous les dimanches après-midi, Ungaretti reçoit... Cela m'attire un peu, comme jadis d'aller voir Max Jacob.

Je fus hier chez Ungaretti, avec l'espoir presque ferme que j'allais y trouver Penna. Il était seul avec le poète. A quelques mètres, il paraît assez jeune, presque enfant. Il est frêle. De près, au contraire, on lui trouve assez mauvais teint et des traces de fatigue. Nez assez grand, busqué... Il fallut attendre longtemps, car ce garçon questionnait longuement Ungaretti au sujet de la censure. Il emprunta quelques poètes français à Ungaretti, et le dossier de l'affaire Verlaine-Rimbaud. Penna est un ami de Cacciatore, ce jeune poète sicilien, à l'air de statue, que Baruzzi m'avait fait connaître, et dont la méfiance me déçut. J'ai coupé les ponts avec lui.

Quand nous fûmes dehors, Penna me fit dire mon nom, qu'il n'avait pas bien compris. « Ah ! vous êtes Levesque ! » Cacciatore lui avait parlé de moi, lui disant que Gide était venu à Rome exprès pour moi, etc., et il se trouve que Penna est un de ces garçons comme Si Haddou, Barbieri, etc., absolument fou de Gide, le sachant par cœur, l'aimant mystiquement. « Mon livre de chevet, dit-il, c'est les *Pages de Journal*. Tous les soirs je les lis... » « Gide parle d'un voyage qu'il a fait avec moi », dis-je. Penna est tout conquis. Je l'emmène dîner dans un restaurant médiocre — car à la fin du mois je n'ai plus le sou. (Il habite chez ses parents, avec qui il est mal, car il ne gagne pas d'argent ; je le crois dans une grande détresse.)

13 mars.

Bordaz vient de passer dix jours ici. Il logea dans une chambre attenante à la mienne. Son séjour me permit de revoir certains monuments de Rome, d'en découvrir d'autres, de lui faire partager un peu ma connaissance de la ville, ce qui est la meilleure façon de l'approfondir... et de se juger soi-même. Rien ne peut plus avancer la connaissance de soi que l'épreuve de vivre avec une personne assez intelligente quelques jours. Les points de sympathie, de contact avec Bordaz ne manquent pas... Cependant notre entente n'est pas assez ancienne et profonde pour que j'aie goûté près de lui les plaisirs des conversations de Saint-Paul avec Fernand, ou même la joie, camarade, de la présence de Le Planquais à Fès. J'étais aussi trop près du séjour merveilleux de Gide pour ne pas faire la différence..., mais en tout cas, puisqu'il faut toujours en revenir à soi, j'ai pu me rendre compte que l'influence de Rome commence à me marquer ; je sais dès à présent un peu mieux goûter les œuvres et les paysages (Gide n'y est pas étranger). Bordaz, même, m'a trouvé changé sur ce point depuis l'été... Il me conseille de me diriger vers la critique d'art. « Si tu as le goût bon pour les œuvres d'art, me disait-il, je trouve que souvent tu me montres des types bien laids... » C'est la première illusion à vaincre : il ne faut pas s'étonner d'être en désaccord sur la beauté...

Comme j'étais encongé pour le Mardi Gras, je fis voir maintes choses à Bordaz le premier jour — trop même, me dit-il. Il en fut saturé. Nous prîmes une voiture, rien de plus délicieux, et, au fond, de moins cher. Commençâmes par voir le Panthéon (étonnante coupole, Bordaz se rend très bien compte du trompe-l'œil et me l'explique). J'admire surtout le volume du vide... Passons à Saint-Louis voir les Caravage. La fresque du *Bourreau* intéresse et affole presque Bordaz. Ces peintures, on a beau les voir, restent grandes. Je les comprends de mieux en mieux. Nous nous faisons conduire piazza Navona, toute ensoleillée. Des gens errent et se chauffent. Ce grand rectangle se détache, entouré de ciel. Puis on nous mène au palais Rondonini (chez Sanseveri-

no) voir la *Pietà* de Michel-Ange, moins belle que celle de Palestrina, moins achevée aussi. Dans ce marbre, Michel-Ange avait d'abord sculpté une autre œuvre, dont on voit l'ébauche. La Vierge soutient le Christ, dont le poids la fait tomber en avant. Cela est à peine indiqué. Seules sont finies, et vraiment parfaites, les fines jambes du Christ. Ce sont celles d'un jeune homme, fléchies, exquises... On voit cela dans une bibliothèque, sous la surveillance d'un valet de pied à cordon rouge. Nous déjeunons via della Giulia. Je revois non sans joie les cités étrusques, les sculptures, et surtout les vases qu'en octobre je n'avais pas su bien regarder et qui maintenant me parlent. Rien de plus délicieux que la villa elle-même. Un jeune garde nous suivit dans la salle du rez-de-chaussée où l'on conserve les urnes antiques, et dans le réduit où, seul, est exposé le ciste de Préneste ; il s'accroupit pour en faire tourner le socle. Nous avons vu le matin le palais Farnèse. Nous vîmes le soir la Farnésine. Je fus heureux de revoir les fresques si sensuelles de *Psyché*, où malgré la couleur criarde, les retouches, il semble à chaque instant reconnaître l'inspiration de Raphaël... Sur ces plafonds sont peints quelques images, quelques corps de la plus belle volupté. Montons voir le Sodoma, qui, bien que le voie pour la deuxième fois, ne me paraît pas moins beau, au contraire ; on n'a jamais rien fait de plus voluptueux. Les femmes et les amours sont adorables. Alexandre royal, Héphestion splendide, et j'aime par-dessus tout ce jeune homme habillé, au teint chaud, l'œil en feu, qu'on appelle l'Hyménée, et qui se tient en souriant près d'Héphestion. Comme il ne faisait pas encore nuit, et bien que Bordaz se sentit las, j'insistai pour le conduire dans le Trastevere, dont nous étions tout près... En souvenir de Stendhal et pour voir le panorama de Rome (mais il aurait fallu monter plus haut), nous fûmes à San Pietro in Montorio... Nous finissons par Sainte-Marie, où la mosaïque au couchant étincelle. Regardons revenir du travail les garçons sur la place, puis un autobus nous conduit dans le centre...

Le Mardi Gras au matin, nous allons au Musée des Thermes. Je commence à le connaître assez bien, et ne mets plus rien au-dessus du *Niobide* de Subbiaco ; quand on le voit de dos, en clignant des yeux, c'est un adolescent superbe, ensoleillé, nu, qui s'agenouille sur la plage... Nous fûmes ensuite voir les Thermes de Caracalla. Il faisait beau, et les murs gigantesques paraissaient des rochers. Quelques corbeaux sortaient des trous et se jetaient, silencieux, dans les ruines. Nous étions seuls. Impression de grandeur, comme devant un spectacle de la nature. Rien ne doit être plus terrible, la nuit, que ces murailles et ces recoins. Peu de choses sont plus fantastiques. On se croirait dans la montagne. Heureusement, le soleil égayait les briques et caressait les herbes nichées dans les murs.

Nous déjeunons près de la place de Venise, mais en sortant, pluie assez

forte. Une voiture nous mène aux Galeries. Bordaz voudrait aller au cinéma. Heureusement, je résiste. Mieux vaut aller un instant au café, en attendant la fin de cette giboulée. Chez Aragno, il écrit des lettres et je lis les journaux. La pluie cesse, nous allons au Forum. Sur le ciel gris, bleuté, les monuments encore tout inondés prennent un relief fulgurant. Ils nous parurent plus beaux que sous le soleil du matin. Ils se détachaient mieux, leur ligne était plus nette. Il s'agissait davantage de sculpture et d'architecture que de peinture, ce qui naturellement est souhaitable. Montons au Capitole, regardons les animaux et l'admirable place. Entrons à l'Ara Coeli. Content de revoir, sur le tombeau du cardinal d'Huet, le ravissant *Saint Georges* de Bregno. Nous nous faisons ouvrir la chapelle de Pinturricchio, pour voir la *Vie de saint Bernardin*. Ces fresques sont exquises. Tout n'y est que grâce et gentillesse. Charme de la première Renaissance. Ensuite, avec la nuit, nous fûmes rendre visite à Ungaretti. Grande impression, car cet homme, la première fois qu'on le voit, est étonnant. Du sein de la banalité, tout à coup la poésie jaillit de ses phrases. Il s'anime et devient grand... Nous parle excellemment du Forum sous la pluie que nous venons de voir. Causons de l'exposition de peinture (quadriennale) que j'ai vue avec Penna...

Comme j'eus classe le jour des Cendres, je ne vis pas Bordaz avant le soir. Si je me souviens bien, j'improvisai alors un dîner dans ma chambre, puis nous fûmes au cinéma voir le voyage du Roi aux Somalis. Je m'endormis d'ennui. Sans cesse on voyait le cortège royal, et presque jamais les indigènes. Ce qui aurait pu être beau était atrocement abîmé.

Le jeudi matin, Bordaz se promena avec un de mes élèves du cours supérieur, étudiant en droit...

L'après-midi, nous fûmes voir Dumazet, pour lui montrer l'écriture de Martin du Gard et quelques autres (je lui ai fait voir celles de tous mes frères et sœurs, de maman, et celle de notre arrière-grand-père. Cela est bien important pour se comprendre soi-même).

Ensuite, nous fûmes au Pincio, puis voir les Caravage au Popesto. Ils étaient, malgré l'heure, bien éclairés, et firent effet sur Bordaz, surtout sensible à la peinture. Je les trouve toujours plus beaux.



R. M. RILKE EN 1910

**Dessin de Marie de La Tour et Taxis
(Bibl. Nat., Vienne)**

QUELQUES REMARQUES SUR LA TRADUCTION RILKÉENNE DU *RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE*

par
AKIO YOSHII

Parmi les nombreuses traductions de *Retour de l'Enfant prodigue* d'André Gide, celle de Rainer Maria Rilke mérite d'être remarquée ; contemporaine de l'original, elle est significative de l'amitié littéraire entre les deux écrivains. Les lignes principales de leurs échanges étant déjà bien établies par Renée Lang dans l'édition de leur correspondance ¹, nous avons pour but unique d'apporter quelques précisions sur cette traduction et ses alentours.

Rilke avait connu *l'Enfant prodigue* dans la traduction allemande de Kurt Singer, parue presque en même temps que l'original.² Cette traduction lui avait « beaucoup donné ». Mais, en novembre 1913, mécontent qu'elle « ne [tienne] guère compte du rythme particulier de l'ouvrage » ³, il entreprit sa

1. Rainer Maria Rilke — André Gide, *Correspondance 1909-1926*, Paris : Corrèa, 1952. Nous abrégons ensuite : *Corr. RG*.

2. Voir *Corr. RG*, p. 76. Le texte original de *l'Enfant prodigue* parut d'abord dans le numéro de mars-avril-mai 1907 de *Vers et Prose* dirigé par Paul Fort. Ce numéro fut distribué fin mai ou plus probablement début juin : c'est le 24 mai que Gide corrigea les épreuves (voir *Journal 1889-1939*, p. 247. Cf. l'extrait d'une lettre à Fort, s.d. [mai 1907], n° 163 du catalogue de l'exposition *Présence d'André Gide*, 1970), tandis que, par exemple, c'est le 13 juin que Jacques Rivière, abonné chaleureux de la revue depuis un an, reçut ce numéro à Bordeaux (voir Jacques Rivière — Alain-Fournier, *Correspondance 1905-1914*, Paris : Gallimard, 1948, t. II, p. 86). Il fut fait, la même année, un tirage à part de cette publication, « à très petit nombre », qui, non mis dans le commerce, constitue l'édition originale. La version allemande, faite du manuscrit gidien, parut dans le numéro de mai 1907 de *Die Neue Rundschau*, sous le titre de *Die Heimkehr des verlorenen Sohnes*. Pour cette parution simultanée du texte en France et en Allemagne, la question de date avait été soulevée entre Gide et Fort (d'après le résumé d'une lettre inédite au dernier, s.d. [peut-être mars 1907], repris dans *BAAG* n° 47, p. 440).

3. *Corr. RG*, p. 76.

propre version à «la plus vive et *amicale* joie» de Gide.⁴ Les commentateurs ont donc très probablement raison lorsqu'ils disent que «la publication d'une édition courante en 1912 chez Gallimard attira de nouveau l'attention de Rilke sur cette œuvre». ⁵ En quelques semaines, il traduisit avec entrain la quasi-totalité du texte : «certains passages [...] [le faisaient] encore réfléchir». ⁶ Le 3 février 1914, il envoya son manuscrit achevé à Anton Kippenberg, directeur de l'Insel-Verlag. Quelque deux mois plus tard ⁷, la version rilkéenne parut sous le titre de *Die Rückkehr des verlorenen Sohnes* dans la collection «Insel-Bücherei» (sous le n° 143). Cette version, éditée un nombre considérable de fois en quelques années, contribua grandement, on le sait, à établir la renommée de Gide en Allemagne.

Le problème des «passages douteux» mentionné à plusieurs reprises par le traducteur dans ses lettres est d'autant plus important que, pour l'éclaircir, Rilke en arriva à se rendre chez l'écrivain le 26 janvier.⁸ Mais de quoi s'agit-il ? La mention la plus précise à ce propos se trouve dans une lettre adressée à Kippenberg le 17 janvier : il s'agit de «deux ou trois passages qui diffèrent dans les *deux* éditions de l'ouvrage» et du fait qu'«à chaque nouvelle lecture la première [lui] semblait l'emporter sur l'autre». ⁹ Une question se pose à présent : quelles sont les deux éditions que consultait Rilke et quelle était sa préférée ? A cette époque, deux éditions, à part l'édition courante susdite certainement consultée, étaient déjà parues : celle de 1907 dans *Vers et Prose* et celle de 1909 à la «Bibliothèque de l'Occident». ¹⁰ Chose étrange, on tient

4. *Ibid.*, p. 80.

5. Charles Dédéyan, *Rilke et la France*, Paris : SEDES, 1961, t. II, p. 330. Il s'agit du recueil collectif auquel *l'Enfant prodigue* donne son titre, publié plus précisément à la NRF. En effet, dans une lettre du 30 décembre 1913 à la comtesse Pia de Valmarana, Rilke mentionne cette édition : «J'ajoute un livre de Gide lui-même, dont j'ai essayé une traduction ces semaines-ci (de *l'Enfant prodigue* seulement).» (*Corr. RG*, p. 78).

6. *Corr. RG*, p. 81.

7. D'après Ingeborg Schnack, *Rainer Maria Rilke, Chronik seines Lebens und seines Werkes*, Insel-Verlag, 1975, t. I, p. 471 (voir également *Corr. RG*, p. 85). Or, dans la lettre de Gide à Romain Rolland, du 10 novembre 1914, on lit : «Je ne sais rien [...] même de Rainer Maria Rilke [...] dont la traduction de mon *Enfant prodigue* devait paraître en octobre à l'Insel-Verlag.» (Reproduit dans Frederick Harris, *André Gide and Romain Rolland : Two Men Divided*, Rutgers University Press, 1973, p. 204).

8. C'est la seconde rencontre des deux écrivains au sujet de la traduction. La première avait été, comme le suppose Lang (voir *Corr. RG*, p. 80), sans doute consacrée aux droits de publication.

9. *Corr. RG*, p. 83. Nous soulignons.

10. Première mise dans le commerce, tirée à 100 ex.. Cette édition, datée de 1909, ne parut que l'année suivante (voir André Gide — François-Paul Alibert, *Correspondance 1907-1950*, Lyon : PUL, 1982, p. 30).

jusqu'ici celle de 1907 pour base de la version rilkéenne, en négligeant l'autre car «un tirage très limité [...] rendait le livre à peu près inaccessible». ¹¹ Lang, par exemple, prétend qu'«il y a en effet de légères différences entre la version originale [] et la version définitive» de 1912. ¹² Cette remarque est fort discutable, parce que ces différences, toujours minimales et la plupart du temps de ponctuation ou de graphie, sont insuffisantes pour causer les doutes du traducteur. ¹³ Nous reproduisons ici, avec les parties correspondantes de la traduction, les principales différences entre la seconde et la troisième éditions. Ces quelques phrases dans les deux derniers paragraphes du premier chapitre nous semblent être les «deux ou trois passages» en question (les mots absents de la seconde édition sont imprimés en italiques et entre crochets) :

La joie de tous [*montant comme un cantique*] fait le fils aîné soucieux.

Die allgemeine Freude wird zur Sorge für den ältesten Sohn.

[*Les torches fument vers le ciel.*] Le repas est fini. Les serviteurs ont desservi. A présent, dans la nuit où pas un souffle ne s'élève, la maison fatiguée [*, âme après âme,*] va s'endormir. [*Mais pourtant, dans la chambre à côté de celle du prodigue, je sais un enfant, son frère cadet, qui toute la nuit jusqu'à l'aube va chercher en vain le sommeil.*]

Das Mahl ist zu Ende. Die Leute haben abgeräumt. Und jetzt in der Nacht, in der nicht ein Hauch sich rührt, wird das müde Haus schlafen.

La concordance parfaite entre le texte de la traduction et celui de la deuxième édition prouve bien que c'est elle que le traducteur consultait et préférait. En effet, l'examen minutieux d'autres variantes, beaucoup plus petites, présentes dans cette édition, confirme ce que nous venons de dire. ¹⁴

11. *Corr. RG*, p. 77.

12. *Ibid.*, p. 82.

13. Notons au passage que Rilke donne très souvent une modification de ponctuation ou de graphie.

14. D'une vingtaine de variantes de la deuxième édition par rapport à la troisième, dont la plupart se trouvent traduites dans la version allemande, nous n'en citons ici qu'une. Rilke transcrit fidèlement en «altmodischen Buch» le terme «livre suranné» dans cette édition, qui est remplacé par un autre («livre déchiré») dans toutes les éditions postérieures. Sur ce point, on a donc tort de se demander : «And why did Rilke change a "torn book" into an "antiquated book" [...] ?» (Lang, «Rilke and Gide : Their Reciprocal Translations», *Yale French Studies*, vol. VII, 1951, n° spécial *André Gide*, p. 102).

Or, Rilke se vit-il dédicacer cette édition ? On n'a pas de source sûre, car, suite à la mise sous séquestre de son appartement, exécutée la même année 1914, tout son bien fut

On ne sait pas clairement la teneur de la discussion entre Gilde et Rilke sur ces passages. Tous les deux n'en laissèrent que de brefs témoignages. Pourtant, il est maintenant permis de croire qu'il n'était pas question pour Rilke de savoir comment transcrire les passages en allemand, mais de savoir quelles variantes choisir. Cela signifie que, plutôt que sur l'art de traduire tel morceau partiel, la discussion a porté sur l'interprétation de la totalité textuelle, qui pourrait engendrer une modification, si légère soit-elle, selon le choix des variantes.¹⁵ Rilke a-t-il pu justifier sa propre interprétation de l'œuvre et, par conséquent, satisfaire sa propre conscience d'artiste ? Les variantes adoptées et la brièveté même des témoignages nous semblent dire que, sans divergences de vues, les deux écrivains n'ont pas tardé à trouver une entente.¹⁶ En ce

irrévocablement dispersé, malgré le dévouement de Gide pour le reconstituer : ce dernier s'efforça en vain d'avoir au moins un catalogue de la bibliothèque de son ami (voir la lettre du 17 février 1916 à Romain Rolland, reproduite dans Harris, *op. cit.*, p. 210). Mais l'existence connue des exemplaires dédiacés à Verhaeren et Hofmannsthal, deux des amis les plus intimes de Rilke, permet de supposer que Gide a dédié un exemplaire de cette édition à Rilke également (voir n° 194 du catalogue *Présence d'André Gide*, et Claude Foucart, « André Gide et Hugo von Hofmannsthal, ou la rencontre d'un grand enfant », *BAAG* n° 43, p. 15). On connaît, ajoutons-le, l'existence d'une originale d'*Amyntas* portant la dédicace suivante : « A Rainer Maria Rilke, pour que mon amical souvenir l'accompagne, André Gide, Novembre 10 » (reprise dans *BAAG* n° 40, p. 90). Cette dédicace fut faite sans doute en retour de *Die Aufzeichnungen des Malte Laurids Brigge* envoyé à Gide au début de septembre de la même année 1910 (voir *Corr. RG*, pp. 40-1).

15. Par exemple, à propos de la plus grande omission dans les passages cités plus haut, Adrien Robinet de Cléry écrit : « il paraît à Rilke prématuré, sans doute, de reproduire cette allusion au frère puîné, personnage qui a été [...] inventé de toutes pièces de Gide » (*Rilke traducteur*, Publications de l'École d'Interprètes de l'Université de Genève, 1956, p. 51).

Mais, naturellement, ce « désir de simplification » (Dédéyan, *op. cit.*, t. II, p. 347), si l'on veut le trouver, doit être dû, tout d'abord, à l'auteur lui-même lors de la révision pour la seconde édition. Gide fit cette révision avec son secrétaire Pierre de Lanux et Albert Chapon, secrétaire de rédaction de *L'Occident*. L'examen du texte dactylographié pour l'impression de cette édition montre que les ratures en question furent d'abord faites par Lanux puis adoptées par Gide lui-même.

Nous remercions ici M. François Chapon, qui nous a permis d'étudier sa précieuse collection.

16. En effet, le témoignage de Gide est assez intéressant dans sa structure. Sur le contenu de la discussion il ne donne aucun détail, en disant simplement que « Rilke est venu [...] [lui] soumettre quelques passages », tandis qu'il rapporte longuement les scrupules lexicologiques que Rilke lui a montrés dans un autre propos (voir son journal du 27 janvier 1914, reproduit dans *Incidences*, Paris : Gallimard, 1924, p. 63, après la parution dans le numéro de mars 1922 de *La NRF*).

Or, il nous faut noter que Gide n'adoptera cependant pas ces variantes de la seconde édition dans aucune édition postérieure.

sens-là, Rilke aurait pu dire que cette discussion lui « a fait supposer que [s]on travail [était] *une réussite dans le sens même d[u] poème* » de Gide.¹⁷ La traduction était pour lui, entre autres choses, une participation consciente et créatrice à l'interprétation de l'original.

La traduction ainsi élaborée comporte cependant quelques inexactitudes. Celles-ci auraient pu être éliminées, si Gide avait fait la révision de l'ensemble de la transcription, comme il l'a souvent fait pour ses autres traducteurs. Nonobstant, « plus embaumée, plus métaphysique, peut-être plus poétique que l'original »¹⁸, cette traduction est d'une grande beauté en tant qu'œuvre artistique ; elle a été d'autant plus digne de l'appréciation sans réserve de Gide qu'il y a trouvé, rendue avec justesse, la mentalité de l'œuvre où il s'était mis tout entier. On sait bien que, à propos de *La Porte étroite*, Rilke avait très tôt constaté entre son auteur et lui « une certaine affinité spirituelle »¹⁹ ; Gide admet en 1921, à son tour, que son traducteur avait une aptitude mentale à ses ouvrages d'une certaine tendance, en disant : « Rilke [...], si bon pour l'Enfant prodigue, n'eût peut-être pas convenu pour les Caves ; par contre je voudrais bien le voir traduire mes Nourritures terrestres. »²⁰ Mais ces mots divulguent en même temps une vue gidienne de la relation, délicate et variable, entre l'œuvre et le traducteur ; c'est aussi l'opinion de Rilke qui ne se décida à traduire que les ouvrages par lesquels il se sentit attiré. En fait, d'autres projets réciproquement proposés, tantôt déclinés sur-le-champ par l'un, tantôt abandonnés à mi-chemin par l'autre, ne furent pas menés à terme²¹, à l'exception de la traduction gidienne des fragments des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* en 1911. Pour cela aussi, la traduction rilkéenne de *L'Enfant prodigue* est de première importance comme témoignage heureux de l'amitié littéraire entre ces deux écrivains.

17. *Corr. RG*, p. 90. Nous soulignons.

18. Lang, *Rilke, Gide et Valéry*, Éd. de la revue *Prétexte*, 1953, p. 17.

19. *Corr. RG*, p. 37.

20. «Correspondance André Gide — Dieter Bassermann», présentée par Claude Foucart, *BAAG* n° 42, p. 33.

21. Voir Lang, art. cité, pp. 102-5.

OUVRAGES EN DIFFUSION

PUBLICATIONS DES « LETTRES MODERNES »

ARCHIVES ANDRÉ GIDE. Brochures 18,5 x 13,5 cm.

1. Francis PRUNER, *« La Symphonie pastorale » de Gide : de la tragédie vécue à la tragédie écrite*. 32 pp., 1964. Épuisé
2. Elaine D. CANCALON, *Techniques et personnages dans les récits d'André Gide*. 96 pp., 1970 (35 F). 29 F
3. Jacques BRIGAUD, *Gide entre Benda et Sartre : un artiste entre la cléricature et l'engagement*. 80 pp., 1972 (30 F). 25 F
4. Andrew OLIVER, *Michel, Job, Pierre, Paul : intertextualité dans « L'Immoraliste »*. 72 pp. 1979 (35 F). 29 F

BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE. Volumes de présentations et formats divers.

1. Enrico U. BERTALOT, *André Gide et l'attente de Dieu*. Relié toile violette, 22 x 14 cm, 261 pp., 1967 (87 F). 71 F
2. André GIDE, *La Symphonie pastorale. Édition critique, avec introduction, variantes, notes, documents inédits et bibliographies, par Claude MARTIN*. Couv. balacron rouge, 18 x 12 cm, 440 pp., 1970 (90 F). 73 F
3. Claude MARTIN, *Répertoire chronologique des Lettres publiées d'André Gide*. Couv. balacron jaune, 19 x 14 cm, 240 pp., 1971 (92 F). 75 F
4. Philippe LEJEUNE, *Exercices d'ambiguïté : lectures de « Si le grain ne meurt »*. Broché, 18 x 12 cm, 108 pp., 1974 (41 F). 34 F

★★★★★

Jeanne de BEAUFORT, *Quelques nuits, quelques aubes (1916-1941). Avec des lettres inédites d'André Gide*. Madrid : hors commerce, 1973. Broché, 17,5 x 15,5 cm, 79 pp. 18 F

Georges SIMENON - André GIDE, *Briefwechsel. Aus dem Französischen von Stefanie WEISS*. Zurich : Diogenes Verlag, 1977. Relié toile brune sous jaquette, 19 x 12 cm, 188 pp. 18 F

Les prix indiqués entre parenthèses sont ceux des volumes vendus en librairie.

Les commandes sont à adresser, accompagnées de leur règlement par chèque tiré à l'ordre de l'AAAG, au Délégué de l'AAAG aux publications,

3, rue Alexis-Carrel, F 69110 Ste-Foy-lès-Lyon.

- ◆ **JACQUES COPEAU : REGISTRES IV. LES REGISTRES DU VIEUX COLOMBIER II : AMERICA** (Textes recueillis et établis par Marie-Hélène Dasté et Suzanne Maistre Saint-Denis. Documentation, notes et index de Norman Paul. Préface et notices de Pascal Copeau. Dessins et plans de Louis Juvet et Lucien Aguetand. Paris : Gallimard, 1984, coll. «Pratique du Théâtre», 20,5 x 14 cm, 629 pp.).

Été 1914 : la compagnie du Vieux Colombier est dissipée par la guerre. L'aventure du Vieux Colombier, pour réussie qu'elle ait été, n'a duré qu'une saison : la guerre est là et il ne saurait être question d'envisager une seconde saison.

21 janvier 1917 : une autre aventure commence. Jacques Copeau s'embarque pour New-York, pour une tournée de lectures et de conférences. Bien vite, il conquiert la confiance et l'amitié d'un grand mécène, Otto Kahn, grâce à qui il est nommé directeur du Théâtre français de New-York. Reconstituer à New-York ce qu'avait été le Vieux Colombier à Paris, tel est le projet audacieux que forme alors Copeau, un projet dont il dira en 1931 qu'il était «une entreprise insensée», qu'il nourrit de toute sa volonté, de toute son énergie, multipliant les contacts, les démarches, les sollicitations pour balayer les difficultés, rassembler les capitaux, entraîner l'adhésion de la société américaine cultivée, pour concevoir un dispositif qui lui permette, sur la scène du Garrick, de prolonger son expérience de la première saison parisienne, et surtout pour faire venir à New-York ses comédiens, véritable gageure car les hommes sont mobilisés et il faut traiter de possibles sursis avec l'administration. Cette «tragi-comédie des sursis» se poursuit au cours de l'été 1917 que Copeau passe en France et qu'il emploie à reconstituer sa troupe, à fabriquer décors et costumes, à constituer son répertoire, à mettre en route les premières répétitions.

La troupe débarque à New-York le 11 novembre 1917, et c'est le véritable début de l'aventure américaine : deux saisons triomphales, entrecoupées par un été à Cedar Court, dans le New Jersey, consacré plus au travail qu'au repos. La tâche est rude, l'enjeu quasi disproportionné aux moyens. Il faut conquérir, malgré la barrière de la langue, un nouveau public, s'assurer de sa fidélité, pratiquer l'alternance, lutter contre un lancinant sentiment d'exil que

ne compense pas toujours un travail intensif. Les chiffres sont convaincants, mais laissent surpris et perplexes : pour la première saison, en quatre mois, vingt-et-une pièces, cent quarante-cinq représentations, cinquante-quatre décors et cent trente costumes, 37 630 spectateurs ; pour la seconde saison, vingt-cinq pièces, deux cent-deux représentations.

C'est le récit de cette étonnante et passionnante aventure, de ses espoirs et de ses embûches, de ses succès et de ses folies que nous propose ce quatrième volume des *Registres* de Jacques Copeau, second tome des *Registres du Vieux Colombier*, sous-titré *America*, un récit que le lecteur est invité à reconstituer à partir des voix multiples qu'on lui fait entendre. Il y a d'abord celle de Jacques Copeau : ses notes, son *Journal*, ses lettres, des extraits de ses conférences ou de ses déclarations à la presse. Il y a la voix des compagnons de travail : Suzanne Bing, Dullin, Jouvet ; celles aussi des amis qui sont restés en France et qui suivent avec les sentiments que l'on devine les tribulations du French Theatre, parmi eux, Gide, Schlumberger, Rivière, Gallimard (avant qu'il ne rejoigne la troupe), Martin du Gard, Ghéon, Suarès. Il y a enfin la voix de la critique au travers des journaux américains : les éloges aussi bien que les critiques acerbes, les dithyrambes aussi bien que les propos mal intentionnés. Ces textes, nombreux, choisis avec beaucoup de soin et habilement orchestrés par Marie-Hélène Dasté et Suzanne Maistre Saint-Denis, annotés scrupuleusement par Norman Paul, sont pour beaucoup inédits. La plupart font partie de grands ensembles dont on peut souhaiter une prochaine et rapide publication intégrale, par exemple le *Journal* de Copeau. Il ne faudrait pas oublier un contrepoint à ces textes que les auteurs ont pris soin de ne pas négliger : la guerre, constamment présente à l'esprit des héros de cette aventure, qui ont laissé en France des êtres chers et qui suivent avec anxiété le déroulement des combats. De brefs rappels des événements ponctuent le récit, lui apportant sa toile de fond inquiétante.

Que retenir de ce récit riche et dense ? D'abord le portrait d'un homme : une figure pathétique, voire chimérique — Gide utilisera plus tard ce qualificatif pour parler de Copeau —, un homme lucide, acharné, capable de payer de lui-même jusqu'à l'épuisement, tyrannique parfois jusqu'à l'injustice, conscient de sa haute mission, passionné de la vie, passionné du théâtre, de son théâtre, avec quelque chose du visionnaire ou du mystique dans ses élans, par exemple quand il demande à Jouvet de comprendre « avec quelle sombre passion » il appartient à son idéal, « avec quelle vraie modestie, quel esprit de sacrifice, y compris celui de la vie ». *America*, c'est l'histoire d'amour d'un homme avec le théâtre qu'il a choisi de servir avec intransigeance, malheureux quand il doit jouer des auteurs pour lesquels il n'avait pas autrefois été tendre dans ses articles de *L'Ermitage* ou de *La Grande Revue*, heureux quand il se

sent compris dans ses efforts, ému jusqu'aux larmes ou plein de rancœurs, amer et désespéré ou transporté de joie, bref toute la gamme de sentiments que peut éprouver un être passionné par l'objet de sa passion.

Ce récit intéresse aussi l'histoire du théâtre. Outre la vie d'une troupe théâtrale, autant son activité quotidienne que les péripéties exceptionnelles dont la plus forte est constituée par le renvoi de Dullin, on trouve dans ces *Registres* des textes essentiels pour comprendre les idées de Copeau, les buts et la mission qu'il a poursuivis ; bon nombre de textes aussi sur la mise en scène dans ses aspects les plus techniques : la construction de la scène du Garrick, le jeu des comédiens, la conception des décors et des costumes. La formulation est rarement didactique, jamais ennuyeuse ; elle jaillit à l'état brut, parfois sous forme de notes empruntées aux carnets de Copeau ou au journal de bord de la troupe, ou dans certaines lettres, en particulier dans les échanges épistolaires entre Copeau et Dullin ou Copeau et Jouvet.

Ce récit révèle également un aspect intéressant des rapports franco-américains, au moment où les États-Unis s'engagent dans le conflit aux côtés de la France : rapports culturels, rapports humains, choc de deux civilisations, de deux formes de pensée. *Le Figaro*, au moment du départ de la troupe du Vieux Colombier pour New-York, ne parle-t-il pas de l'embarquement des «missionnaires de l'Art français, porteurs, au milieu de la guerre et de la destruction, d'un rêve de beauté, de ferveur et de simplicité» ?

Un mot de la présence de Gide dans cet ouvrage. Bien sûr, il n'est pas directement concerné par cette aventure, encore que Copeau, lors de son premier séjour, eût aimé que Gide l'accompagnât. Le 18 janvier 1917, avant de quitter la terre française, Copeau lui adresse un dernier message, et le 30, une lettre de Gide l'accueille à New-York. Juin 1919, Gide est sur le quai du Havre : avec Schlumberger, il accueille les Copeau : direction Cuverville. Entre ces deux pôles de l'aventure américaine : une correspondance dont *America* donne quelques extraits, qui, si elle est beaucoup plus espacée que dans les glorieuses années de *La NRF*, contient néanmoins de fort belles lettres. Gide reste le garant de l'œuvre passée : «Veillez un peu sur la Revue», lui écrit Copeau avant son départ. *America* représente d'ailleurs une précieuse contribution à l'histoire de *La NRF*, notamment le récit de sa résurrection alors que Copeau est encore outre-Atlantique. Gide est aussi le conseiller dont on attend l'assentiment avant d'accepter de nouvelles et lourdes responsabilités. Mais surtout il reste l'ami, le confident, l'intime, qu'on brûle de revoir, dont on regrette le silence prolongé, surtout dans les périodes de grande fatigue et de découragement, à qui on lance de brûlants appels, dont celui sur lequel se clôt le récit : «Si vous saviez comme j'ai besoin d'un ami»... Certes, on peut avoir l'impression que l'ami paraît lointain ; il est vrai qu'il est plus ou moins

comme sur une autre planète qui a nom Marc, voyage à Londres, lettres brûlées, «immense étourdissement de bonheur» (*Journal 1889-1939*, p. 639), bramelements de détresse, un nouvel univers, un nouveau cap de sa vie sentimentale qui l'éloigne quelque peu des préoccupations d'autrui. Pourtant il reste fidèle et attentif ; sa sympathie est aussi vive, «plus vive qu'aux meilleurs jours», écrit-il à Copeau en la réussite et en l'avenir de qui il a gardé pleine confiance. *America* est aussi un beau livre sur l'amitié : les amitiés, parfois orageuses, au sein de la troupe, les amitiés forgées en Amérique, et ce dialogue par-dessus l'Atlantique qui tisse ses fils entre les amis de toujours ; la toile en est parfois un peu lâche, mais elle est solide et réconfortante.

On aura compris que les pôles d'intérêt de ce second volume des *Registres du Vieux Colombier* sont multiples. Pascal Copeau, dans l'émouvante préface qu'il a écrite un mois avant sa tragique disparition, nous invite à admettre que «nous accostons dans le domaine du génie, de l'épopée, de l'héroïsme». Que les Amis d'André Gide tendent donc la main aux Amis de Jacques Copeau, qu'ils accèdent à ce domaine, qu'ils s'intéressent à cet ouvrage dont la qualité essentielle nous paraît être la ferveur.

[JEAN CLAUDE]

ENTRE NOUS...

à propos de la traduction russe des Nouvelles Nourritures

Dans son important ouvrage *André Gide et l'URSS*, Rudolf Maurer précise, au sujet de la traduction russe des *Nouvelles Nourritures* : « Selon Goulet, Babel et Pasternak seraient les traducteurs, alors qu'E. Et-kind (entretien avec l'auteur) attribue la traduction à B. Lifchits. » (p. 88, note 19). En fait, dans une note de mon article sur « Gide à travers la presse soviétique de 1932 à 1937 » (*André Gide 1*, 1970, p. 177, n. 37), j'indiquais : « La traduction est revue par I. Babel », et non qu'elle était de lui. Cette traduction, au reste, n'est pas due à B. Lifchits, mais à B. Zagorski. La note de la revue *Znamia*

(n° 1, 1936), qui a publié la traduction russe des *Nouvelles Nourritures* (pp. 161-96), précisait textuellement : « Traduit du manuscrit français par B. Zagorski ; la traduction est surveillée par I. Babel ; les poésies sont traduites par B. Pasternak. » Rappelons que c'est pour cette traduction que Gide a écrit une préface intitulée « Adresse aux jeunes gens de l'U.R.S.S. en leur envoyant mes *Nouvelles Nourritures* » (*Journal de Moscou*, 15 novembre 1935, p. 2, et *Commune*, décembre 1935, pp. 388-90 ; le texte n'a pas été réimprimé depuis).

ALAIN GOULET.

des légendes qui ont la vie dure...

Il y a des légendes qui ont la vie dure... Dans la présentation en vingt-deux volumes du *Larousse encyclopedique* que le club France-Loisirs offre

à prix modique à ses abonnés, on peut lire : « *Gide (André)*. [...] *D'origine protestante par son père [...], catholique par sa mère*... Heureuse-

* Rubrique dirigée par Alain Goulet (158, rue de la Délivrande, 14000 Caen).

ment, France-Loisirs précise bien que cette édition de 1983 est revue et corrigée. Il faudrait bien, un jour,

que Larousse cesse d'imprimer cette bourde.

BERNARD MÉTAYER.

vient de paraître
aux Lettres Modernes

le 7^e volume de la série

ANDRÉ GIDE

le romancier

*études sur L'Immoraliste, La Porte étroite,
Les Caves du Vatican, Les Faux-Monnayeurs,
mélanges et carnet critique*

par

Andrée Bouveret, Elaine D. Cancalon, Colette Dimic,
Norma Halévy, Basil D. Kingstone, Pierre Masson,
George Strauss, Georges G. Vidal

et

Jacques Abélard, Bernard Duchatelet, Peter R. Fawcett,
Alain Goulet, David A. Steel

sous la direction de Claude Martin

un vol. 19 x 13,5 cm de 222 pp., prix en librairie 83 FF

prix réservé aux membres de l'AAAG . 67 FF

(commandes à adresser, accompagnées du règlement par chèque,
au Délégué aux publications)

Volumes parus précédemment (prix AAAG) :

1. *Études gidiennes*. 1970, 192 pp. 55 F
2. *Sur «Les Nourritures terrestres»*. 1971, 200 pp. 55 F
3. *Gide et la fonction de la littérature*. 1972, 240 pp. 67 F
4. *Méthodes de lecture*. 1974, 272 pp. 79 F
5. *Sur «Les Faux-Monnayeurs»*. 1975, 200 pp. 55 F
6. *Perspectives contemporaines*. 1979, 288 pp. 79 F

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

autographes Le 24 juin dernier à Monaco, a eu lieu, organisée par Sotheby de Londres, la vente de la bibliothèque de Florence Gould (décédée le 28 février 1983, v. *BAAG* 58, p. 283). Dans le catalogue (préfacé par Peter Wilson), dont nous avons eu communication grâce à l'obligeance amicale de Patrick Pollard, nous avons relevé, parmi de nombreuses éditions rares ou luxueuses de Gide, le plus souvent dédicacées, les manuscrits suivants :

317. *Adagio*. Manuscrit autographe de premier jet, raturé et corrigé par l'auteur, de 9 pages écrites au stylo à bille, avec un état dactylographié de 7 pages, corrigé par Gide pendant son séjour à la clinique de Nice en mai 1949, les deux états offerts par Gide à Florence Gould en août 1949 ; avec une photographie de Gide avec Jean Denoël et Jean Lambert en 1949, demi-marquin brun, grand in-4. Au début se trouve une *lettre autographe* de Gide (sans date) dans laquelle il est question des couches difficiles de sa belle-sœur — sujet dont il s'agit dans le manuscrit. Il manque quelques mots à la fin de l'état manuscrit. 12 000 / 15 000 F

359. [Joint à un ex. des *Cahiers d'André Walter*, Perrin, 1891, rel. demi-marquin saumon à coins de Alix :] lettre à Monsieur Marc de la Nux. 4 000 / 6 000 F

360. [Joint à un ex. de *Corydon*, Gallimard, 1924, rel. demi-marquin havane à coins de Alix :] une L.A.S. de Paul Léautaud à Jean Denoël datée 18 novembre 1949, une lettre de Paul Léautaud au sujet de l'ouvrage de Gide, enveloppe d'envoi, une L.A.S. d'André Gide à Florence Gould datée 2 septembre 1950. 1 200 / 1 500 F

368. [Joint à l'ex. sur Hollande n° 7 des *Nourritures terrestres*, Mercure de France, 1897, rel. époque, basane rouge, avec envoi «à Mademoiselle Roggers, en gracieux hommage. André Gide. Avril 1901» :] L.A.S. d'une page recto-verso à Florence Gould en date du 23 avril 1950. 2 000 / 3 000 F

369. [Joint à un ex. des *Nourritures terrestres*, Mercure de France, 1897, envoi autogr. à Jean de Mitty, rel. demi-marquin brun de Alix :] L.A.S. de Jean de Mitty, datée 1908, L.A. S. d'André Gide datée 1910. 2 000 / 3 000 F

Chère Florence amie
 Ces pages datent de la clique de Mica
 et j'ai commencé de connaître vos attitudes
 précieuses. J'ai plaisir à vous les offrir
 en souvenir d'Alx, d'Argentan, de Jean
 de Sully, — et en témoignage de mon
 affection et durable reconnaissance.

André Gide

Votre fidèle
 Jean de Sully — 17 Aug 1912

DEDICACE D'ADAGIO A FLORENCE GOULD.

Gide à Florence Gould de deux pages relatant un voyage en Italie, datée de Sorrente le 18 juin 1950. 2 000 / 3 000 F

379. [Joint à un ex. de *Thésée*, Pantheon Books, 1946, rel. demi-marouquin havane à coins de Lucie Weill :] L.A.S. de deux pages recto-verso de l'auteur, écrite d'Alger au sujet de l'affaire de *L'Arche*, datée 25 février 1944. 1 200 / 1 500 F

Notre ami Bernard Duchatelet a bien voulu nous signaler trois lettres de Gide, qui avaient jusqu'ici échappé à nos recensements, offertes à la vente d'*Autographes anciens et modernes* qui eut lieu à l'Hôtel Drouot les 26-27 novembre 1963 :

162. L.a.s. à Vallette, 26 juillet 1912, 2 pp. 1/2 in-12. Intéressante lettre relative à une nouvelle édition de *Prétextes* à laquelle il apporte des retouches et tout un nouveau chapitre. Ces changements étant importants, il demande des épreuves de cette réimpression.

163. L.a.s. à Ducoté, 1901, 3 pp. in-12. Belle lettre. «C'est bien pour vous et L'Ermitage que je me replonge dans cet enfer de la critique et m'engage à y patauger. Mon roman (*L'Immoraliste*) en pâtit depuis cinq jours, il est grand temps que j'y retourne»... Il fait l'éloge du dernier conte de *L'Ermitage* qui est excellemment écrit. Il demande qu'on donne à ses pages le plus d'importance possible et il suggère de mettre le préambule en italique et de donner aux titres de chapitres un air «médaillon».

164. L.a.s., Cuverville, 23 août, 3 pp. 1/2, pet. in-4. Belle et longue lettre écrite à un correspondant qui lui fut présenté par Omar Khagyour, lequel eut

372. Ex. sur vélin d'Arches de *Paludes*, Libr. de l'Art Indépendant, 1895, rel. maroquin olive à décor géométr. de P.L. Martin, enrichi de deux lettres autographes d'André Gide et d'un dessin de Jean Paulhan portant les signatures de Dominique Aury, Marcel Jouhandeau, etc...

8 000 / 10 000 F

378. [Joint à un ex. de *Si le grain ne meurt*, Gallimard, 1924, 3 vol., rel. demi-marouquin havane à coins de Alix :] L.A.S. de

mi-marouquin havane à

coins de Alix :] L.A.S. de

dans sa vie une importance singulière, comme Wilde. Il parle de poèmes en anglais qui furent traduits d'une manière peu satisfaisante... «*Ces poèmes sont faits pour être parlés*»... Il refuse une préface, car il a déjà écrit sur Wilde tout ce qu'il pouvait dire de lui. Il vient de faire paraître dans *L'Ermitage* un article sur le *De Profundis* qui, après ses souvenirs qu'on a pu lire dans ses *Prétextes*, a épuisé le sujet. [Voir des extraits de cette lettre du 23 août 1905 dans le *BAAG* 35, p. 77 ; il faut évidemment lire *Omar Khayyam*.]

traductions **BRESIL.** — André Gide, *Os Moedeiros Falsos*. Tradução de Celina Portocarrero. Rio de Janeiro : Francisco Alves, 1983, coll. «Clássicos Francisco Alves». Un vol. br., 21 x 14 cm, XVI-344 pp. Ach. d'impr. Octobre 1983. Dans la même collection et due à la même traductrice que la version de *La Symphonie pastorale* parue en 1982 et signalée dans le *BAAG* 61 (p. 142), une nouvelle traduction *portugaise* des *Faux-Monnayeurs* (pp. 5-341), précédée de «Roteiro de Gide» par Ubiratan Machado (pp. VII-XVI et 1-4).

André Gide, *A Volta do Filbo Pródigo, precedido de cinco outros tratados : O Tratado de Narciso, A Tentativa amorosa, El Hadj, Filoctetes, Betsabé*. Tradução de Ivo Barroso. Rio de Janeiro : Editora Nova Fronteira, 1984. Un vol. br., 21 x 14 cm, 175 pp., sous couv. ill. (Narcisse penché sur son reflet dans l'eau) par Victor Burton. Ach. d'impr. Juin 1984. Première traduction *portugaise* des six traités, revue par Yolande Teixeira Chaves, Uranga et Henrique Tarnapolsky. Textes de présentation sur les deux rabats et au dos de la couverture.

ESPAGNE. — André Gide, *Les Caves del Vaticà*. Traducció de Miquel Llor. Barcelona : Edicions Proa, 1984, coll. «A tot vent» n° 202. Un vol. relié toile orange, 20,5 x 14 cm, 231 pp. (ISBN 84-7588-001-0). Première édition (ach. d'impr. Janvier 1984) de cette première traduction en *catalan* des *Caves*, illustrée d'un dessin de Josep Verdaguer ; le volume a été entouré par l'éditeur d'une bande portant la mention : «Un llibre prohibit durant molts anys».

livres, revues, journaux *François Augiéras* (Cognac : Le Temps qu'il fait, 1984, coll. «Cahiers» n° 2, distribué par Distique ; vol. br., 24 x 15 cm, 136 pp., 40 pp. ill. h.-t., 100 F) : textes, études, témoignages de divers auteurs (dont d'excellentes pages de Jacques Brenner et de Frédéric Tristan), textes et dessins de Fr. Augiéras, iconographie, bio-bibliographie, réunis sous la direction de Chr. Rodier et G. Monti. Pour mieux connaître François Augiéras (1925-1971), cet étrange personnage qui rencontra Gide deux fois, à Taormina et à Nice, et à qui Gide, séduit par *Le*

Vieillard et l'Enfant dont la lecture lui procura une «intense et bizarre joie», écrivit deux courtes lettres (déjà publiées en 1968 dans *Une Adolescence au temps du Maréchal*, mais reproduites ici en fac-similé). Jacques de Ricaumont souligne que «l'influence de [Gide sur Augièras] aura été profonde et se manifesterà chez lui par une sorte de mimétisme. [...] Il n'est pas surprenant que lorsque *Le Vieillard et l'Enfant* paraît en 1954, aux éditions de Minuit, certains critiques prennent le livre pour un texte posthume de l'auteur des *Nouritures*.» (p. 12).

Très attendu, vient enfin de paraître chez Gallimard le tome IV des *Registres* de Jacques Copeau : *Les Registres du Vieux Colombier, II : America* (629 pp., ISBN 2-07-070158-1, 190 F, ach. d'impr. 4 juin 1984), récit très détaillé, et très vivant, du séjour de Copeau et de sa troupe aux États-Unis en 1917-1919, où l'on pourra lire, entre mille autre textes inédits, de nombreux extraits de la correspondance Gide-Copeau (dont on sait que l'édition est préparée par nos amis Claude Sicard et Jean Claude). Voir l'analyse de ce livre dans les *Lectures gidiennes* du présent numéro.

Événement de cette rentrée, le gros livre de Pierre Assouline : *Gaston Gallimard. Un demi-siècle d'édition française* (Paris : Balland, 1984 ; vol. br., 23,5 x 15,5 cm, 499 pp., 16 pp. ill. h.-t., 98 F, ISBN 2-7158-0486-5), première biographie de celui qui, au soir de sa longue vie (il est mort le 25 décembre 1975, à près de quatre-vingt-quinze ans : v. le *BAAG* 30, pp. 3-13), pouvait se dire, en feuilletant le catalogue de la maison qu'il avait fondée soixante-cinq ans plus tôt : «La littérature française, c'est moi...» Pierre Assouline, fortement et précisément documenté (mais le livre n'apporte à peu près pas d'inédit à proprement parler), raconte de la façon la plus vivante, la plus captivante, cette existence entourée de tous les écrivains du premier demi-siècle — au premier rang desquels, bien entendu, Gide, véritable initiateur des «Éditions de la NRF» mais avec qui «Gaston» n'avait guère d'atomes crochus («Ça n'a jamais été entre eux. Ça n'ira jamais», écrivait Copeau à Rivière en 1918. «Gaston est faible et violent. Gide est souvent oblique et même fourbe.» On trouvera un beau portrait de Gaston Gallimard et une fine analyse de ses rapports avec Gide jusqu'en 1914 dans les t. II et III du grand livre d'Auguste Anglès, à paraître prochainement). Une «biographie pionnière» qui commence à réparer l'extraordinaire injustice de tous nos dictionnaires et encyclopédies où l'on ne trouve aucune notice sur cet homme qui «ne fut l'auteur d'aucun livre, mais les a tous signés» (il est vrai que le fondateur de l'empire et de la dynastie Gallimard avait horreur qu'on parlât de lui et refusa toujours d'écrire ses mémoires...).

La presse a déjà beaucoup parlé, pour en louer la réussite, du grand *Dictionnaire des Littératures de langue française* publié aux Éditions Bordas sous

la direction de Jean-Pierre de Beaumarchais, Daniel Couty et Alain Rey, à l'occasion de la sortie, en mai dernier, du premier des trois gros volumes que comprendra l'ouvrage (près de trois mille pages 26 x 18 cm, abondamment illustrées en couleurs, rel. toile sous jaquettes) — le t. II devant paraître en octobre et le t. III en janvier. Parmi les collaborateurs de cette somme sans équivalent, cinq membres de l'AAAG : Bernard Duchatelet, Henry Gidel, Claude Lesbats, Michel Lioure et Claude Martin (à qui est dû le long dossier «Gide», à paraître dans le t. II [le *Dictionnaire* comporte en effet des articles plus ou moins longs, de vingt lignes à plusieurs colonnes, et quelque quatre-vingt-dix «dossiers», de dix à vingt pages, réservés aux plus grands écrivain]).

Du livre («Doktorarbeit») de Jenny Graf-Bicher : *Funktion der Leerstelle. Untersuchungen zur Kontextbildung im Roman am Beispiel von Les Filles de joie von Guy des Cars und Les Caves du Vatican von André Gide* (Munich : Wilhelm Fink Verlag, 1983, 335 pp.), nos lecteurs trouveront un compte rendu par Claude Foucart dans les *Lectures gidiennes* de notre prochain numéro.

Notre ami Claude Foucart nous signale d'autre part que le catalogue (édité chez Frölich & Karfmann) de l'exposition organisée, du 26 mai au 8 juillet dernier au Berliner Museum, sur *Eldorado. Homosexuelle Frauen und Männer in Berlin 1850-1950. Geschichte, Alltag und Kultur* mentionne Gide, son Corydon et le comte de Kessler, dans le long chapitre consacré à Magnus Hirschfeld (avec qui Gide fut en correspondance).

Dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France* de mai-juin 1984, p. 468, un compte rendu, par Alain Goulet, du *Gide : Les Faux-Monnayeurs* de Michael Tilby (cf. BAAG 55, p. 422).

Dans la série «Écrivains / Archives», une émission composée par André Al-muro à partir de documents de l'INA : *Modernité d'André Gide* (avec des témoignages de Fr. Mauriac, M. Jouhandeau, M. Arland, R. Mallet, P. Léautaud, L. Martin-Chauffier, J.-L. Curtis et J. Schlumberger, et les voix de J.-R. Caus-simon, Alain Cuny, Jean Négroni, Henri Crémieux, Michel Vitold et Roger Blin), a été diffusée sur France-Culture le samedi 11 août dernier, à 14 heures — émission dont nous avons malheureusement été avrti trop tard pour en pouvoir annoncer la programmation à nos lecteurs. A son propos, dans un petit article de *Télérama* (n° 1804, 8 août, p. 74), Pierre Lepape s'est demandé : «Que reste-t-il de Gide aujourd'hui ? Que reste-t-il de la monarchie quasi absolue qu'il exerça sur les lettres françaises pendant trente ans ? [...] Ce qui subsiste surtout, c'est la fascination d'une époque de la pensée et de l'écriture françaises dont Gide a été l'incontestable animateur, le phare et le pôle de référence. Une épouse où la "république des lettres" avait un sens et le respect d'elle-même [...] à un niveau qui — au delà des mesquineries, des manœuvres et des ruses de la vie littéraire — ne s'est sans doute jamais retrouvé depuis.

La haine même conservait alors sa dignité.»

lettres de Gide Précisons que l'étude de Lynn Salkin-Sbiroli : «E Gide ris-
pose a Mario Puccini», parue dans la revue romaine *Micro-
megas* (t. IX, n° 1-2, janvier-août 1982) et signalée dans notre précédente
«chronique bibliographique», publie douze lettres inédites : trois du roman-
cier italien à Gide (datées 4 juillet 1923, 5 octobre et 18 octobre 1927) et
neuf de Gide à Puccini (25 octobre et 25 décembre 1927, 15 mars et 9 juin
1928, 3 septembre 1929, 29 janvier 1930, 11 juin 1932, 4 février 1934 et 28
novembre d'une année non précisée).

thèses Notre amie Alison Ruth Measures a soutenu le 31 octobre 1983 à
l'Université de Cardiff, devant un jury composé du Dr David Steel,
du Dr Christopher Bettinson, rapporteur (tous deux membres de l'AAAG) et
du Prof. Richard Griffiths, une thèse (Ph.D.) intitulée : *Religious Inspiration
in the Literary Works of André Gide : A Study of «La Porte étroite»*.

Notre ami Peter Schnyder a soutenu le 18 février dernier à la Faculté des
Lettres de Berne, devant un jury composé des Prof. Pierre-Olivier Walzer, rap-
porteur (membre de l'AAAG), Marc Eigeldinger et Roland Donzé, une thèse
de doctorat intitulée : *André Gide, de la critique à l'écriture (1889-1906)*.

De ces deux thèses encore inédites, l'analyse sera publiée dans la rubrique
Gide et la Recherche universitaire de notre prochain numéro.

XIII^e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ASSOCIATION

La treizième Assemblée générale annuelle de l'Association des Amis d'André Gide s'est tenue le samedi 26 mai 1984, de 15 à 17 heures, dans le petit amphithéâtre aimablement mis à notre disposition par la Fédération Protestante de Paris, 88 boulevard Arago. La feuille d'emargement ayant été égarée, nous ne pouvons donner ici la liste des sociétaires présents ; 64 «délégations de pouvoir» ont été reçues par Claude Martin et versées aux archives de l'Association (mais il apparaît que la transmission de beaucoup d'autres n'a pas été régulièrement faite).

La séance est présidée par Alain Goulet, qui s'excuse du caractère incomplet du rapport d'activité qu'il est contraint d'improviser au nom de la Secrétaire générale, en l'absence de Claude Martin, que la grève de la SNCF empêche *in extremis* d'être présent. Il annonce qu'après l'assemblée, à 17 h 30, une représentation exceptionnelle de *Gide 84*, au Théâtre des Déchargeurs, sera offerte par les comédiens aux membres de l'AAAG. Il signale certaines absences expressément excusées (celles d'Henri Heinemann, de Robert Mallet et de Daniel Moutote) et évoque la mémoire de deux sociétaires disparus au cours de l'année écoulée, Auguste Anglès et Geneviève de Gandillac.

Alain Goulet rappelle le succès du colloque de janvier, puis Marie-Françoise Vauquelin, secrétaire générale, expose quelle fut la participation de l'AAAG au dernier Salon du Livre, dans le cadre du stand du Colinac (Comité national de liaison des associations culturelles). Lecture est faite d'une lettre d'Henri Heinemann, trésorier, présentant les éléments du budget de l'AAAG tel qu'il fut exécuté pour l'année 1983.

Étiemble ayant fait connaître son désir, pour raisons de santé, d'être déchargé de la présidence du Conseil d'administration, l'Association décide à l'unanimité que cette présidence sera proposée à Claude Martin (à l'action de qui Alain Goulet et Robert Catherine rendent hommage) ou, s'il ne croit pas devoir accepter [ce qui fut le cas], à Claude Mauriac (unanimité moins une abstention). La présidence du Comité d'honneur sera proposée à Étiemble.

Le Conseil pose à l'Assemblée la question de savoir s'il ne conviendrait pas

d'élargir le Comité d'honneur, que les décès ont réduit, depuis 1968, de vingt à sept membres. Des noms sont proposés : Julien Green, Jean-Louis Barault, Jean Delannoy...

Le D^r Mouzet soulève un problème de procédure concernant l'organisation des assemblées générales et l'usage des délégations de pouvoir : il est décidé qu'à l'avenir l'ordre du jour détaillé de chaque Assemblée sera publié suffisamment à l'avance dans le *BAAG* pour que les membres empêchés de venir à la réunion puissent envoyer leurs pouvoirs avec leurs intentions de vote.

Le mandat de huit membres du Conseil d'administration, élus en 1981, étant venu à terme, les membres présents de ce Conseil proposent leur réélection, à l'exception de celle d'Angelo Rinaldi qui ne l'a pas sollicitée *, et, pour le remplacer, l'élection de Bernard Métayer, dont la candidature est présentée par Alain Goulet. Le vote a lieu aussitôt : Irène de Bonstetten, Henri Heinemann, Robert Mallet, Pierre Masson, Bernard Métayer et Daniel Moutotte sont élus à l'unanimité, Jacques Brenner à l'unanimité moins deux abstentions, Bernard Yon à l'unanimité moins une voix contre.

M. Yves Rey-Herme ayant parlé du colloque Péguy / Alain-Fournier organisé en 1985 par le Centre Péguy d'Orléans et ayant proposé que son cadre soit élargi à Gide, un vote favorable (six voix contre, pas d'abstention) à cette participation de l'AAAG est émis par l'Assemblée.

En ce qui concerne les publications de l'AAAG, Alain Goulet annonce qu'après le *Gide* de Ramon Fernandez qui, quoique fort en retard, sera notre « cahier 1983 », il y aura un « cahier double » 1984-85 consitué par son ouvrage, à paraître chez Minard. Il propose d'autre part que, pour cette année 1984, les numéros de juillet et d'octobre du *BAAG* soient remplacés par un numéro double.**

Irène de Bonstetten annonce qu'elle organise, à l'intention de nos sociétés parisiens (mais aussi provinciaux et étrangers) une excursion au « Tertre », le 16 juin. Est également signalée à l'attention de l'Assemblée l'exposition Zoum Walter qui se tient à Paris. Bernard Métayer suggère enfin que l'AAAG encourage la création d'« antennes » régionales, à l'image de celle de Paris.

Le vote sur l'approbation du rapport moral et du rapport financier est acquis à l'unanimité.

* Claude Martin tient à faire observer que ni les statuts ni la tradition de l'AAAG n'exigent de démarche formelle de candidature pour l'élection au Conseil, et que, s'il avait été présent, ou avait été averti de cette proposition, il eût fait connaître sa ferme opposition à cette éviction d'un écrivain dont le nom faisait honneur à l'Association.

** Claude Martin a eu trop tardivement connaissance de ce vœu pour en pouvoir tenir compte, la conception et la composition de ces deux livraisons séparées étant déjà bien avancées.

V A R I A

SUR EMMANUEL SIGNORET

*** C'est une longue et vraiment extraordinaire lettre d'Emmanuel Signoret que nous révèle, finement présentée et dûment annotée, notre amie Louise Mallerin dans le *Bulletin du Club d'Histoire Locale* publié par «les Amis du Vieux Lançon» (n° 26, juin 1984, pp. 1-9 : «Une lettre inédite du poète Emmanuel Signoret écrite de Lançon (janvier 1897) à Joachim Gasquet»). Ce document sur la psychologie et la foi esthétique du poète laisse prévoir l'intérêt qu'aura toute la correspondance de Signoret dont Mme Mallerin, d'après le fonds de la Bibliothèque Méjanes, entend poursuivre la publication. On ne peut que regretter que les lettres de Gide restent encore introuvables (elles ne figurent pas dans les archives du petit-fils du poète de *La Souffrance des eaux*, M. Jacques Signoret), qui rétabliraient le dialogue avec la vingtaine de lettres (1895-1900) de Signoret qui sont conservées à la Bibliothèque Doucet... [Le n° de la revue : 20 F ; abonnement annuel : 80 F ; CCP Marseille 1259-57, «Association des Jeunes de Lançon», La

Bergerie, 13680 Lançon.]

ALINE GIONO (1926-1984) ***

Nous avons eu cet été la tristesse d'apprendre la mort subite d'Aline Giono, survenue le 4 août. Née le 25 octobre 1926, la fille aînée du romancier de *Que ma joie demeure* n'avait pas cinquante-huit ans... Elle avait généreusement autorisé, l'an dernier, Jacques Cotnam et Roland Bourneuf à éditer la correspondance de son père avec Gide au Centre d'Études Gidiennes.

PREMIÈRE VISITE A ROQUEBRUNE ***

A deux reprises récemment (n° 61, p. 100, «Chronologie des voyages de Gide», et n° 63, p. 379, article d'Antoine Fongaro), le BAAG a fait mention d'une visite de Gide chez les Bussy à Roquebrune en mars 1919. Précisons que c'est en revenant de Florence vers Saint-Clair au début d'avril 1920 que Gide a fait sa première visite, très brève, à Roquebrune, dont sa lettre du 30 avril 1920 à Dorothy Bussy (v. *Correspondance*, t. I, p. 181) fait état. La source de l'erreur semblerait être la lettre

de Gide à Paulhan publiée dans *La NRF* de janvier 1970 (p. 75), où elle est faussement datée du «15 mars 1919» au lieu de «1921», lorsque Gide est retourné à Roquebrune, pour un plus long séjour selon la promesse de sa lettre à Dorothy Bussy.

PETER FAWCETT.

SUR PIERRE LOUÏS *** Le *BAAG* avait signalé au moment de sa parution au Canada (n° 55, juillet 1982, pp. 439-40) le livre de notre ami David J. Niederauer, professeur à l'Université de Colombie Britannique (Vancouver) : *Pierre Louÿs. His Life and Art*. Il semble malheureusement que cet ouvrage, la meilleure «somme» louÿsienne à ce jour, ait été fort mal distribué en France... Nous tenons donc à signaler à nos lecteurs qu'il a désormais un distributeur officiel pour l'Europe : Colin Smyth Ltd., P.O. Box 6, Gerrards Cross, Buckinghamshire (Grande-Bretagne). — Nous avons d'autre part appris que David J. Niederauer, qui avait publié en 1972 les *Lettres* d'Henri de Régnier à *André Gide*, est en voie d'achever la préparation de son édition du volumineux *Journal* inédit de Régnier (plus de deux mille pages manuscrites...).

«**LES FEMMES DANS LA VIE D'ANDRÉ GIDE**» *** Sur ce thème, notre amie Lucie Heymann, présidente émérite de l'Alliance Française de la péninsule de Monterrey (Californie), a donné le 22 janvier dernier

une conférence qui fut chaleureusement applaudie par le public de l'Alliance. Elle prépare actuellement, sous forme de «montage», une série de trois causeries sur la «Présence de Dieu chez trois "athées" : Léon Brunschvicg, Marcel Proust et André Gide».

GIDE EN AVIGNON *** Au festival «off» d'Avignon, la Compagnie du Calife a donné — à la Casa d'Irene, à 22 heures, entre le 7 juillet et le 4 août — de nouvelles représentations de *Gide 84*, le montage réalisé par Philippe Honoré d'après des textes de Gide, mis en scène par Pascal Thoreau et Ph. Honoré, avec Martial Bretter et Philippe Person (cf. *BAAG* 63, p. 496).

PIERRE EMMANUEL (1916-1984) *** Né le 3 mai 1916 à Gan (Basses-Pyrénées), le poète Pierre Emmanuel est mort à Paris, des suites d'une longue maladie, le 22 septembre dernier. Les Amis d'André Gide ont plus d'une raison de saluer avec émotion la mémoire de l'auteur d'une des œuvres poétiques majeures de ce siècle. Quand il n'était encore que l'étudiant Noël Mathieu, élève de Jean Wahl à la Faculté des Lettres de Lyon, il fut le camarade et le meilleur ami de Robert Levesque (on le rencontrera souvent dans le *Journal* de celui-ci), qui notait, dès le début de leurs relations (janvier-février 36) : «A peine s'il a vingt ans. C'est une sorte de prodige (dès le jeune âge).



PIERRE EMMANUEL EN 1935, A LYON.

La fureur de connaître et l'angoisse le dévorent. Mathématiques, métaphysiques, poésie l'absorbent... Je suis entré dans la vie assez mystique de ce garçon fiévreux qui découvre le monde (il m'a recherché), et j'y porte des éléments de joie, d'insouciance. Nous nous opposons... Nous nous étonnons l'un l'autre... [...] Mathieu, qui n'a pas vingt ans, fait de longs poèmes, et moi je n'écris rien. Je l'ai bien observé ; nous nous parlons. Je sais, je vois qu'il fait naître par l'effort. Il obtient des résultats. Je lui ai avoué que j'étais presque jaloux...» Noël a alors trois livres de chevet : Pascal, les *Pages choisies* de Nietzsche et *Les Nourritures terrestres*, dont il écrira en 1947, dans *Qui est cet homme* (repris dans *Autobiographies*, Éd. du Seuil, 1970, pp. 76-9) : «*Les Nourritures terrestres*, je sais bien ce qu'elles m'ont apporté. Que, plus tard, j'aie lu Gide, et qu'il m'ait toujours davantage irrité ; que j'aie même, sous le commandement de l'expérience, fortement haï, jusque dans les flexions de sa musique, l'un des livres que j'avais le plus aimés : il n'en reste pas moins que je fus, comme beaucoup d'adolescents le sont encore, ce Nathanaël auquel la voix caressante s'adressait. Au matin de mes dix-sept ans, je connus le premier printemps de ma vie. [...] J'étais seul : je marchais en ce mois de mai rempli d'effluves, le livre à la main, et rêvant. Je marchais à la cadence intérieure du livre : il était mon paysage, ma lumière, ma fontaine bien-

heureuse, la manne au milieu de mon aridité. Il m'en disait des choses vagues et belles, que je croyais comprendre, si brusquement évidentes que j'aurais voulu les crier à l'écho. [...] Il me semblait que ce livre m'aimait : je m'y plongeais avec délices, et les voluptés qu'il me donnait, je les prenais pour des conquêtes de l'esprit. Car un tel livre agit par le charme, lequel exclut la pensée quand il devient trop puissant [...]. Je m'enivrai de cette *religion* étrange, qui ne relie que par le plaisir. Cette ivresse fut tout imaginaire [...]. Maintenant que je rouvre ce livre, je ne puis lire le mot *ferveur*, ce mot qui emplit chaque page, sans un sentiment voisin du courroux. Le désir maintenu en appétit mérite-t-il ce nom sublime ? Et faut-il que l'*amour* lui soit attaché, comme pour en altérer le sens davantage ? [...] Je vois peu de différence aujourd'hui entre l'état de ferveur continue que les *Nourritures* nous proposent, et le soliloque triste de la chair, que d'autres ont depuis exploité. C'est la même évasion, si l'esthétique est différente : chez Gide, notre fausse liberté en est encore à son matin ; chez les autres, les tard-venus, nous sommes au soir de la lassitude, cernés par les gestes mécaniques du plaisir [...]. Pourtant, quel que dût être dans l'avenir mon jugement sur les *Nourritures*, elles m'enchantèrent longtemps. [...] Dans *La Jeune Parque* elle-même, quand je la lus un an plus tard, je projetai l'ombre des *Nourritures* ; encore aujourd'hui

d'hui, leur suavité me revient parfois, comme un nostalgique regret.»

OÙ EST ROBERT ? *** Notre ami Alain Carré, qui prépare l'édition critique de *Robert ou l'Intérêt général*, recherche tous manuscrits, copies ou épreuves de cette pièce de Gide, ainsi que tout document s'y rapportant. Il serait vivement reconnaissant à toute personne qui pourrait le renseigner à ce sujet (exception faite des manuscrits conservés au Humanities Research Center de l'Université du Texas à Austin). Lui écrire : Alain Carré, Kazböckstr. 30, 8900 Augsburg, RFA.

IL Y A VINGT-CINQ ANS... *** Le 24 novembre 1959 mourait, à Cabris, Maria van Rysselberghe. A l'occasion de ce vingt-cinquième anniversaire, le BAAG envisageait de publier un petit ensemble sur la Petite Dame ; le projet a dû en être un peu différé, mais nous serions obligé envers ceux de nos amis qui nous offriraient, sous une forme ou sous une autre, leur collaboration pour cet hommage à celle à qui les «gidiens» doivent tant.

LE MUSÉE IMAGINAIRE DU GRAND MEAULNES *** Deux enthousiastes du *Grand Meaulnes*, Sophie et Gérard Capazza, créent à Nançay, village paternel d'Alain-Fournier, le *Musée imaginaire du Grand Meaulnes*. Installé sur la place du village, dans une ravissante et spa-

cieuse maison, le musée sera constitué d'un ensemble de décors et maquettes réalisés par Daniel Louradour (décorateur du film que Jean-Gabriel Albicocco avait tiré du roman), d'une partie purement muséographique comprenant des textes, des photos et des documents inédits, et d'une galerie consacrée aux peintres, sculpteurs, graveurs et autres plasticiens ayant trouvé dans l'œuvre d'Alain-Fournier une source d'inspiration profonde. «Il fallait, écrit notre ami Alain Rivière, fils de Jacques Rivière et neveu d'Alain-Fournier, que ceux qui ont aimé *Le Grand Meaulnes*, comme ceux qui pénètrent pour la première fois au "Domaine mystérieux" d'Alain-Fournier, trouvent un espace où entreprendre cette lutte, un lieu où puisse se réaliser et s'exprimer l'univers personnel qu'a fait naître en chacun de nous *Le Grand Meaulnes*.» Chacun peut aider à cette sympathique et utile réalisation : deux lithographies originales de Daniel Louradour, évoquant le «merveilleux» omniprésent dans l'œuvre d'Alain-Fournier, tirées chacune à 150 exemplaires signées et numérotées sur Arches pur chiffon (plus 25 «épreuves d'artiste»), sont mises en vente à cet effet. On peut les commander au *Grenier de Villâtre, 18330 Nançay* (tél. 48.51.80.22) : *La Fête étrange* (76 x 56 cm, 900 F, plus frais d'envoi 50 F) et *La Première Nuit au château* (65 x 50 cm, 700 F, plus frais d'envoi 50 F). Les souscripteurs seront personnellement

avertis de la date de l'inauguration du Musée à Nançay.

MAURICE DU PLESSYS INÉDIT

*** Notre amie Claire du Plessys vient d'exaucer le vœu que, fillette, elle hérita de sa mère : publier les inédits de son père, le poète Maurice du Plessys, mort voilà soixante ans (né le 14 octobre 1864, il mourut le 16 janvier 1924) : on pourra lire dans ce *Choix de Poèmes* (Éd. Arcam, 40 rue de Bretagne, 75003 Paris, un vol. br. 21 x 14 cm, 56 pp., couv. ill. d'un portrait de Du Plessys par André Derain, 35 F) huit poèmes de la jeunesse de l'auteur, écrits avant la parution de son premier recueil, la *Dédicace à Apollodore* (1891), et une trentaine de sa maturité. On aura plaisir à réentendre ainsi la voix à la fois émue et savante de ce poète, «grand élégiaque et grand didactique» (André Thérive), qui fut, avec Moréas et Maurras, le plus beau fleuron de l'École Romane, dont Ernest Raynaud (qui préfaça en 1924 l'ultime recueil de Maurice du Plessys, *Le Feu sacré*) écrivait dans son article-manifeste du *Mercure* en 1895, qu'elle entreprenait «de défendre le patrimoine des muses latines, d'opposer le goût d'ordre, de mesure et d'harmonie de notre race aux imaginations monstrueuses, à l'inconcevable chaos de l'étranger, et de lutter, dans la me-

sure de [ses] forces, pour le salut de l'esprit français et le règne de la beauté».

LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE D'ANDRÉ GIDE ***

Les recherches visant à inventorier la *correspondance générale* de Gide se poursuivent. Au 15 septembre, l'Équipe a «fiché» 17 136 lettres échangées entre Gide et 1682 correspondants, et 845 photocopies de lettres, pour la plupart inédites, sont entrées dans ses dossiers. Aux personnes qu'elle a déjà remerciées de leur concours dans nos neuf précédents numéros, l'Équipe doit ajouter les noms de Mmes Françoise Frey (La Chaux-de-Fonds) et Madeleine Roussillat (Montluçon) et de M. Jean José Marchand (Saint-Mandé). Elle renouvelle son appel, déjà plusieurs fois reproduit dans ces pages. — Après le fascicule IV de son *Répertoire de la Correspondance Générale d'André Gide* (années 1921-1930), paru en février dernier, l'Équipe annonce les fascicules II (années 1901-1910), à paraître en octobre, et V (1931-1940), à paraître en janvier, avec un premier supplément pour les années 1901-10 et 1921-40 : se trouvent dès lors répertoriées, pour trois décennies dans ces trois premiers fascicules parus (sur les six que composera l'ensemble de la publication), près de 10 000 lettres.

**NOUVEAUX MEMBRES
DE L'ASSOCIATION**

*Liste des nouveaux membres de l'AAAG, dont l'adhésion a été enregistrée par
le Secrétariat entre le 16 juin et le 25 septembre 1984*

- 1171 M. André-Max PEUBLE, fonctionnaire, 75019 Paris. (Titulaire)
- 1172 M. Maxime ROUMAGOUX, retraité, 75014 Paris. (Titulaire)
- 1173 Mlle Eva AHLSTEDT, professeur, Göteborg, Suède. (Titulaire)
- 1174 Mlle Carol L. KAPLAN, professeur, Pittsburg, Pa., États-Unis. (Fondateur)
- 1175 Mme WANG Wen-Yi, professeur, Nankin, Chine. (Titulaire)
- 1176 Mlle Hiro ZIANETTO, 75015 Paris. (Fondateur)
- 1177 Mlle Géraldine POLI, lycéenne, 66140 Canet-Village. (Étudiant)
- 1178 Mme Hélène de GEOFFRE, 75015 Paris. (Titulaire)

LIBRAIRIE

Nous renvoyons nos lecteurs au dernier catalogue de nos publications (mars 1984), qui a été inséré dans le *BAAG* d'avril dernier (il peut être envoyé sur demande). A compléter par les indications suivantes :

■ *BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE*

Vol. XII, n^{os} 61 à 64, année 1984, 694 pp. 80 F
Collection complète des 12 premiers volumes (5 868 pp.) 590 F

■ *CAHIERS ANDRÉ GIDE (prix spéciaux)*

CAG 4 à 7 : Les Cahiers de la Petite Dame, les 4 tomes 250 F
CAG 9 à 11 : Correspondance Gide - Dorothy Bussy, les 3 tomes . . . 330 F

■ *LA MATURITÉ D'ANDRÉ GIDE*

Le prix de ce volume, notre cahier 1976/77 (vendu en librairie 230 F), par suite d'une hausse des prix chez l'Éditeur, est porté de 150 à 185 F

Voir aussi les pages 626 et 632 du présent numéro.

TABLES ET INDEX 1983 – 1984

☆☆☆

Voici les tables et index des années 1983 et 1984 du Bulletin des Amis d'André Gide (vol. XI et XII, nos 57 à 64, plus de 1200 pages), qui prennent la suite (établis dans les mêmes formes) des tables et index 1968-1980 qui constituèrent la quarante-huitième livraison de la revue (octobre 1980) et des tables et index 1981-1982 parus dans le n° 56 (octobre 1982).

Une fois de plus, nous tenons à remercier ici très chaleureusement notre ami Pierre Masson, qui a pris la plus grande part (et la plus fastidieuse) dans l'établissement de ces tables et index. Et nous espérons que nos lecteurs nous sauront gré de leur fournir cet «instrument de travail».

☆☆☆

Liste chronologique de sommaires	651
Textes inédits de Gide	656
Articles originaux, textes inédits d'auteurs	657
Index des articles par sujets traités	661
Les Dossiers de presse des livres d'André Gide	665
Lectures gidiennes	668
Revue des autographes	670
Travaux en cours, soutenances de mémoires et de thèses, Gide et la recherche universitaire	675
Entre nous...	676
Chronique bibliographique	677
Index des «Varia»	680
Notices nécrologiques	683
Table des illustrations	684
Vie de l'Association	687
Liste alphabétique des Membres de l'Association	689

**LISTE CHRONOLOGIQUE
DES SOMMAIRES**

VOL. XI, N° 57 — JANVIER 1983

Avis important.	5
Harald Emeis : <i>Olivia</i> , roman à clefs.	7
Jacques Brenner : Souvenirs de Pierre Herbart.	37
David Steel : André Gide, Sisley Huddleston et « Ghilighili » : un portrait, un souvenir.	43
Yves Poupard-Lieussou et Jean José Marchand : L'auteur du premier livre sur André Gide : Christian, « le Pérégrin dans l'ombre » (Georges Herbiet).	47
Christian (Georges Herbiet) : De l'Immoralisme.	49
Guy Dugas : Jean Orioux — André Gide, ou l'impossible rencontre.	59
Serge Gaubert : Pascal Copeau (1908-1982).	65
Jacques Drouin : En mémoire de Pascal Copeau.	68
Le Dossier de presse du <i>Prométhée mal enchaîné</i> (II). Eugène Gilbert.	71
Le Dossier de presse des <i>Faux-Monnayeurs</i> (X). Thomas McGreevy.	72
Lectures gidiennes.	77
Jeu.	97
Chronique bibliographique.	99
Entre nous...	107
A la recherche d'une source des <i>Faux-Monnayeurs</i> . — Comment on écrit l'histoire... (suite). — Sur la Correspondance Gide-Alibert.	113
Vie de l'Association.	113
Varia.	114
Librairie.	122
Nouveaux Membres de l'Association.	123
Abonnements et cotisations (Tarifs 1983).	124

VOL. XI, N° 58 — AVRIL 1983

François-Paul Alibert : Les Jeux d'eaux de la Villa d'Este.	127
Pierre Masson : Gide polémiste ? Note à propos de <i>Robert ou l'Intérêt général</i> .	139
Claude Foucart : Un hebdomadaire berlinois au service des intellectuels : André Gide et <i>Die literarische Welt</i> .	145
Harald Emeis : <i>Olivia</i> , roman à clefs (Fin).	173
Éric Marty : La Religion ou la Répétition imaginaire.	199
Le dossier de presse du <i>Voyage au Congo</i> (I). Ch. Dambrus — Paul Souday — Georges Altman — Pierre Humbourg.	239
Le dossier de presse de <i>Corydon</i> (V). Robert Poulet.	249
Le dossier de presse d' <i>Œdipe</i> (III). Ernst Robert Curtius.	252
Lectures gidiennes.	255
Chronique bibliographique.	265
Inventaire des Traductions des Œuvres d'André Gide (VII).	269
XII ^e Assemblée générale de l'AAAG.	277
Varia.	282
Librairie.	288
Nouveaux Membres de l'Association.	291
Abonnements et cotisations (Tarifs 1983).	292

VOL. XI, N° 59 — JUILLET 1983

Le Journal inédit de Robert Levesque. Carnets I, II et III : 29 juillet — 19 décembre 1931.	295
Roman Wald-Lasowski : Mise au point.	363
Robert Triomphe : Descente aux enfers et Retour de l'URSS, ou la Mythologie d'André Gide.	373
Le dossier de presse du <i>Journal 1889-1939</i> (I). R.-G. Nobécourt — Franz Hellens.	407
Le dossier de presse du <i>Voyage au Congo</i> (II). G.-D. Périer — Anonyme.	425
Lectures gidiennes.	431
Chronique bibliographique.	447
Entre nous...	450
Addenda et corrigenda à <i>Papini juge de Gide</i> . — Des rues et des œuvres... — Sur une mise en scène tunisienne du <i>Retour de l'Enfant</i>	

LISTE CHRONOLOGIQUE DES SOMMAIRES

653

<i>prodigue</i> (1932).	
XII ^e Assemblée générale de l'AAAG.	453
Varia.	454
Librairie.	458
Nouveaux Membres de l'Association.	459
Abonnements et cotisations (Tarifs 1983).	460

VOL. XI, N^o 60 — OCTOBRE 1983

Le Journal inédit de Robert Levesque (Suite).	463
Carnets IV et V : Noël 1931 — 19 avril 1932.	
Claude Foucart : La Littérature d'Exil et ses rapports avec André Gide : Hermann Kesten.	501
Adieu à Auguste Anglès (1914-1983).	519
Le dossier de presse du <i>Voyage au Congo</i> (III). Étienne Burnet — Pierre Mille.	529
Le dossier de presse du <i>Journal 1889-1939</i> (II). André Rousseaux — Denis de Rougemont.	533
Lectures gidiennes.	541
Gide et la Recherche universitaire.	557
Chronique bibliographique.	565
XII ^e Assemblée générale de l'AAAG (Paris, 11 juin 1983).	578
Entre nous...	583
Le mystère Cordan. — Le mystère Bibiana Amon.	
Varia.	585
Librairie.	593
Nouveaux Membres de l'Association.	594
Abonnements et cotisations (Tarifs 1983 et 1984).	595

VOL. XII, N^o 61 — JANVIER 1984

Pour relire et réentendre Auguste Anglès.	5
Auguste Anglès : Charles Du Bos ou l'esthétique d'une belle âme.	7
Auguste Anglès à Cerisy-la-Salle, août 1973 : Le fonctionnement de la NRF (1909-1914).	11
Breda Cigoj-Leben : Les idées d'André Gide sur l'art de la traduction.	31
Irène de Bonstetten : André Gide et « Belles-Lettres ».	47
Le Journal inédit de Robert Levesque (Suite).	56
Carnets VI et VII : 19 mai 1932 — 12 mars 1933.	
Pierre Masson : Les Voyages d'André Gide. Chronologie sommaire.	95
Alain Goulet : Madame André-Walther.	107

Le dossier de presse des <i>Faux-Monnayeurs</i> (XI).	113
Samuel Hoare.	
Lectures gidiennes.	119
Chronique bibliographique.	133
Varia.	145
Librairie.	154
Nouveaux Membres de l'Association.	155
Abonnements et cotisations (Tarifs 1984).	156

VOL. XII, N° 62 — AVRIL 1984

Jacques Copeau à la rencontre d'André Gide. Extraits du <i>Journal</i> inédit de Jacques Copeau.	159
Jean Bastaire — Auguste Anglès : Le premier groupe de la NRF et Charles Péguy.	171
Le <i>Journal</i> inédit de Robert Levesque (Suite).	217
Carnets VIII et IX : 16 mai 1933 — 10 février 1934.	
Harald Emeis : Le professeur Philip.	261
Le dossier de presse de <i>La Porte étroite</i> (X).	284
Carl Einstein — Émile Faguet.	
Le dossier de presse d' <i>Isabelle</i> (VII).	289
Émile Faguet.	
XIII ^e Assemblée générale de l'AAAG.	290
Lectures gidiennes.	291
Chronique bibliographique.	299
Le IV ^e Colloque André Gide.	315
Rouen, 15 janvier 1983.	321
Varia.	325
Nouveaux Membres de l'Association.	333
Abonnements et cotisations (Tarifs 1984).	334

VOL. XII, N° 63 — JUILLET 1984

Henry de Paysac : Un projet contesté : la <i>Revue des Nations</i> .	337
Claude Foucart : André Gide et Franz Schœnberner : «le presque unique témoignage d'une période de ma vie».	343
Anny Wynchank : Métamorphoses dans <i>Les Cahiers d'André Walter</i> .	361
Anny Wynchank : Essai de rétablissement de la chronologie dans <i>Les Cahiers d'André Walter</i> .	371
Antoine Fongaro : Quatre lettres de Gide à Élisabeth Chaplin, ou quelques mystères dans la vie de l'écrivain.	375

LISTE CHRONOLOGIQUE DES SOMMAIRES

655

Antoine Fongaro : Nouvelles lueurs sur la correspondance entre Gide et Élisabeth Chaplin.	390
Henry Barraud : A propos des entretiens Gide-Amrouche. Souvenirs.	397
Georges Karaiskakis : Éclaircissements sur la Correspondance Gide-Valéry.	407
Le Journal inédit de Robert Levesque (Suite). Carnets X et XI : 22 février – 28 août 1934.	417
Claude Aubanel et Bernard Métayer : Gide et nos vingt ans.	477
Lectures gidiennes.	483
Chronique bibliographique.	487
Varia.	496
Sur nos Cahiers.	500
Nouveaux Membres de l'Association.	501
Abonnements et cotisations (Tarifs 1984).	502

VOL. XII, N° 64 – OCTOBRE 1984

Alain Goulet – Auguste Anglès : Genèse et écriture des <i>Caves du Vatican</i> .	505
Jean José Marchand : Pierre Sichel (1899-1983).	541
Pierre Sichel : Gide et son portrait.	553
Le Journal inédit de Robert Levesque (Suite). Carnets XII et XIII : août 1934 – mars 1935.	561
Akio Yoshii : Quelques remarques sur la traduction rilkéenne du <i>Retour de l'Enfant prodigue</i> .	621
Lectures gidiennes.	627
Entre nous...	631
Chronique bibliographique.	633
XIII ^e Assemblée générale de l'AAAG.	639
Varia.	641
Nouveaux Membres de l'Association.	647
Librairie.	648
Tables et index des volumes XI et XII du <i>Bulletin des Amis d'André Gide</i> (n ^{os} 57 à 64, années 1983 et 1984).	649
Irène de Bonstetten : Pour la Salle André Gide du Musée d'Uzès.	691
Abonnements et cotisations (Tarifs 1985).	694

TEXTES INÉDITS DE GIDE

(à l'exclusion des fragments cités
dans la «revue des autographes»)

- Lettre à Pierre Beausire, du 6 juillet 1927 (fragment). N° 59, p. 455
- Lettre à Hermann Kesten, du 9 novembre 1940. N° 60, pp. 515-6
- Lettre à Henri Bachelin, du 9 novembre 1910. N° 61, p. 149
- Lettres à Charles Péguy, du 6 février 1910 et du 27 octobre 1911.
N° 62, pp. 187 et 190
- Lettre à Gonzague de Reynold, du 21 mai 1915. N° 63, p. 341
- Lettre à Franz Schoenberner, du 9 juin 1948. N° 63, pp. 354-5
- Lettres à Marguerite Chaplin et à Élisabeth Chaplin, 1921-1949.
N° 63, pp. 375-95
- Fragments inédits des brouillons et premières versions des *Caves du Vatican*.
N° 64, pp. 505-40
- Lettre à Pierre Sichel [du 15 mars 1923]. N° 64, p. 559

**ARTICLES ORIGINAUX
TEXTES INÉDITS D'AUTEURS**

ALIBERT (François-Paul)

Les Jeux d'eaux de la Villa d'Este. (N° 58, pp. 127-37).

ANGLÈS (Auguste)

Charles Du Bos ou l'esthétique d'une belle ame. (N° 61, pp. 7-10).

Le Fonctionnement de la NRF (1909-1914). (N° 61, pp. 11-28).

[avec Jean Bastaire] Le premier groupe de la NRF et Péguy. (N° 62, pp. 171-215).

[avec Alain Goulet] Genèse et écriture des *Caves du Vatican*. (N° 64, pp. 505-40).

AUBANEL (Claude)

Gide et mes vingt ans. (N° 63, p. 477).

BARRAUD (Henry)

A propos des entretiens Gide-Amrouche. Souvenirs. (N° 63, pp. 397-406).

BASTAIRE (Jean)

Le premier groupe de la NRF et Péguy. (N° 62, pp. 171-215).

BONSTETTEN (Irène de)

André Gide et «Belles-Lettres». (N° 61, pp. 47-54).

BRENNER (Jacques)

Souvenirs de Pierre Herbart. (N° 57, pp. 37-41).

CHRISTIAN (Georges HERBIET)

De l'Immoralisme. (N° 57, pp. 49-58).

CIGOJ-LEBEN (Breda)

Les Idées d'André Gide sur l'art de la traduction. (N° 61, pp. 31-46).

COPEAU (Jacques)

A la rencontre d'André Gide. Extraits du Journal inédit. (N° 62, pp. 159-69).

DROUIN (Jacques)

En mémoire de Pascal Copeau. (N° 57, pp. 68-70).

DUGAS (Guy)

André Gide — Jean Orieux, ou l'impossible rencontre. (N° 57, pp. 59-64).

EMEIS (Harald)

Olivia, roman à clefs. (N° 57, pp. 7-36).

Olivia, roman à clefs (Fin). (N° 58, pp. 173-98).

Le Professeur Philip. (N° 62, pp. 261-83).

FONGARO (Antoine)

Quatre lettres de Gide à Élisabeth Chaplin, ou quelques mystères dans la vie de l'écrivain. — Nouvelles lueurs sur la correspondance entre Gide et Élisabeth Chaplin. (N° 63, pp. 375-95).

FOUCART (Claude)

Un Hebdomadaire berlinois au service des intellectuels : André Gide et *Die literarische Welt*. (N° 58, pp. 145-72).

La Littérature d'exil et ses rapports avec André Gide : Hermann Kesten. (N° 60, pp. 501-17).

André Gide et Franz Schænberner : «le presque unique témoignage d'une période de ma vie». (N° 63, pp. 343-59).

GAUBERT (Serge)

Pascal Copeau (1908-1982). (N° 57, pp. 65-7).

GOULET (Alain)

Madame André-Walther. (N° 61, pp. 107-12).

Genèse et écriture des *Caves du Vatican*. (N° 64, pp. 505-40).

HERBIET (Georges)

Voir CHRISTIAN.

KARAÏSKAKIS (Georges)

Éclaircissements sur la Correspondance Gide-Valéry. (N° 63, pp. 407-15).

LEVESQUE (Robert)

Journal inédit. Carnets I à III (29 juillet — 19 décembre 1931). (N° 59, pp. 295-362).

Journal inédit. Carnets IV et V (Noël 1931 — 19 avril 1932). (N° 60, pp. 463-99).

Journal inédit. Carnets VI et VII (19 mai 1932 — 12 mars 1933). (N° 61, pp. 57-94).

Journal inédit. Carnets VIII et IX (16 mai 1933 — 10 février 1934). (N° 62, pp. 217-60).

Journal inédit. Carnets X et XI (22 février — 28 août 1934). (N° 63, pp. 417-76).

Journal inédit. Carnets XII et XIII (août 1934 — 13 mars 1935). (N° 64, pp. 561-619).

MARCHAND (Jean José)

[avec Yves Poupard-Lieussou] L'auteur du premier livre sur André Gide : Christian, «le pérégrin dans l'ombre» (Georges Herbiet). (N° 57, pp. 47-9).

Pierre Sichel (1899-1983). (N° 64, pp. 541-52).

MARTY (Éric)

La Religion ou la Répétition imaginaire. (N° 58, pp. 199-238).

MASSON (Pierre)

Gide polémiste ? Note à propos de *Robert ou l'Intérêt général*. (N° 58, pp. 139-43).

Les Voyages d'André Gide. Chronologie sommaire. (N° 61, pp. 95-105).

MÉTAYER (Bernard)

Gide et mes vingt ans. (N° 63, 478-81).

PAYSAC (Henry de)

Un projet contesté : la *Revue des Nations*. (N° 63, pp. 337-42).

POUPARD-LIEUSSOU (Yves)

[avec Jean José Marchand] L'auteur du premier livre sur André Gide : Christian, «le pérégrin dans l'ombre» (Georges Herbiet). (N° 57, pp. 47-9).

SICHEL (Pierre)

Gide et son portrait. Extrait des *Mémoires de mon corps* inédits. (N° 64, pp. 553-60).

STEEL (David)

André Gide, Sisley Huddleston et «Ghilighili» : un portrait, un souvenir. (N° 57, pp. 43-5).

TRIOMPHE (Robert)

Descente aux enfers et Retour de l'URSS, ou la Mythologie d'André Gide. (N° 59, pp. 373-406).

WALD-LASOWSKI (Roman)

Mise au point. (N° 59, pp. 363-71).

WYNCHANK (Anny)

Métamorphoses dans *Les Cahiers d'André Walter*. — Essai de rétablis-

ment de la chronologie dans *Les Cahiers d'André Walter*. (N° 63, pp. 361-73).

YOSHII (Akio)

Quelques remarques sur la traduction rilkéenne du *Retour de l'Enfant prodige*. (N° 64, pp. 621-5).

**INDEX DES ARTICLES
PAR SUJETS TRAITÉS**

ALLEMAGNE

- Claude Foucart : Un hebdomadaire berlinois au service des intellectuels : André Gide et *Die literarische Welt*. (N° 58, pp. 145-72)
- Claude Foucart : La Littérature d'exil et ses rapports avec André Gide : Hermann Kesten. (N° 60, pp. 501-17)
- Henry de Paysac : Un projet contesté : la *Revue des Nations*. (N° 63, pp. 337-42)
- Claude Foucart : André Gide et Franz Schœnberner : «le presque unique témoignage d'une période de ma vie». (N° 63, pp. 343-59)

ANGLÈS (Auguste)

- [Claude Martin :] Adieu à Auguste Anglès. (N° 60, 519-27)

BELLES-LETTRES

- Irène de Bonstetten : André Gide et «Belles-Lettres». (N° 61, pp. 47-54)

BIOGRAPHIE GIDIENNE

- Guy Dugas : Jean Orioux — André Gide, ou l'impossible rencontre. (N° 57, pp. 59-64)
- Jacques Copeau : A la rencontre d'André Gide (Journal inédit). (N° 62, pp. 159-69)
- Antoine Fongaro : Quatre lettres de Gide à Élisabeth Chaplin, ou quelques mystères dans la vie de l'écrivain. — Nouvelles lueurs sur la correspondance entre Gide et Élisabeth Chaplin. (N° 63, pp. 375-95)
- Henry Barraud : A propos des entretiens Gide-Amrouche. Souvenirs. (N° 63, pp. 397-406)
- Pierre Sichel : Gide et son portrait (Extrait des *Mémoires de mon corps* inédits). (N° 64, pp. 553-60)
- Robert Levesque : Journal inédit. (Nos 59, pp. 295-362 ; 60, 463-99 ; 61, 57-94 ; 62, 217-60 ; 63, 417-76 ; 64, 561-619)

BUSSY (Dorothy)

- Harald Emeis : *Olivia*, roman à clefs. (Nos 57, pp. 7-36 ; 58, 173-98)

CAHIERS D'ANDRÉ WALTER (LES)

Alain Goulet : Madame André-Walther. (N° 61, pp. 107-12)

Anny Wynchank : Métamorphoses dans *Les Cahiers d'André Walter*. — Essai de rétablissement de la chronologie dans *Les Cahiers d'André Walter*. (N° 63, pp. 361-73)

CAVES DU VATICAN (LES)

Roman Wald-Lasowski : Mise au point. (N° 59, pp. 363-72)

Alain Goulet / Auguste Anglès : Genèse et écriture des *Caves du Vatican*. (N° 64, pp. 505-40)

CHRISTIAN (G. HERBIET)

Yves Poupard-Lieussou et Jean José Marchand : L'Auteur du premier livre sur André Gide : Christian, «le Pérégrin dans l'ombre». (N° 57, pp. 47-9)

COPEAU (Pascal)

Serge Gaubert : Pascal Copeau. (N° 57, pp. 65-7)

Jacques Drouin : En mémoire de Pascal Copeau. (N° 57, pp. 68-70)

CORRESPONDANCE

Georges Karaïskakis : Éclaircissements sur la Correspondance Gide-Valéry. (N° 63, pp. 407-15)

CRITIQUE GÉNÉRALE DE L'ŒUVRE DE GIDE

Christian : De l'Immoralisme. (N° 57, pp. 49-58)

Robert Triomphe : Descente aux enfers et Retour de l'URSS, ou la Mythologie d'André Gide. (N° 59, pp. 373-406)

DU BOS (Charles)

Auguste Anglès : Charles Du Bos, ou l'esthétique d'une belle âme. (N° 61, pp. 7-10)

FARGUE (Léon-Paul)

David Steel : André Gide, Sisley Huddleston et «Ghilighili» : un portrait, un souvenir. (N° 57, pp. 43-6)

HERBART (Pierre)

Jacques Brenner : Souvenirs de Pierre Herbart. (N° 57, pp. 37-42)

JEU

Jeu. (N° 57, p. 97)

JOURNAL DE GIDE

Éric Marty : La Religion ou la répétition imaginaire. (N° 58, pp. 199-238)

MARTIN DU GARD (Roger)

Harald Emeis : Le professeur Philip. (N° 62, pp. 261-83)

N.R.F. (LA)

Auguste Anglès : Le fonctionnement de la NRF (1909-1914). (N° 61, pp. 11-28)

Jean Bastaire / Auguste Anglès : Le premier groupe de la NRF et Péguy. (N° 62, pp. 171-215)

PÉGUY (Charles)

Jean Bastaire / Auguste Anglès : Le premier groupe de la NRF et Péguy. (N° 62, pp. 171-215)

RELIGION

Éric Marty : La Religion ou la répétition imaginaire. (N° 58, pp. 199-238)

RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE (LE)

Akio Yoshii : Quelques remarques sur la traduction rilkéenne du *Retour de l'Enfant prodige*. (N° 64, pp. 621-5)

RETOUR DE L'U.R.S.S.

Robert Triomphe : Descente aux enfers et Retour de l'URSS, ou la Mythologie d'André Gide. (N° 59, pp. 373-406)

REVUE DES NATIONS

Henry de Paysac : Un projet contesté : la *Revue des Nations*. (N° 63, pp. 337-42)

ROBERT OU L'INTÉRÊT GÉNÉRAL

Pierre Masson : Gide polémiste ? Note à propos de *Robert ou l'Intérêt général*. (N° 58, pp. 139-44)

SICHEL (Pierre)

Jean José Marchand : Pierre Sichel. (N° 64, pp. 541-52)

SUISSE

Irène de Bonstetten : André Gide et « Belles-Lettres ». (N° 61, pp. 47-54)

Henry de Paysac : Un projet contesté : la *Revue des Nations*. (N° 63, pp. 337-42)

TRADUCTION

Breda Cigoj-Leben : Les idées d'André Gide sur l'art de la traduction. (N° 61, pp. 31-46)

[Claude Martin :] Inventaire des traductions des œuvres d'André Gide (suite). (N° 58, pp. 269-76)

VALÉRY (Paul)

Georges Karaïskakis : Éclaircissements sur la Correspondance Gide-Valéry. (N° 63, pp. 407-15)

UZÈS

Irène de Bonstetten : Pour la Salle André Gide du Musée d'Uzès. (N° 64, pp. 000-0)

VOYAGES DE GIDE

Pierre Masson : Les Voyages d'André Gide. Chronologie sommaire. (N° 61, pp. 95-105)

*Cher(e) Sociétaire,
les fêtes de fin d'année approchent...,
et le moment est venu de*

RENOUVELER VOTRE COTISATION POUR 1985 !

**LES DOSSIERS DE PRESSE
DES LIVRES D'ANDRÉ GIDE**

TABLE PAR DOSSIERS

- II. Le Dossier de presse des *Faux-Monnayeurs*
- 190-II-34 Thomas McGreevy, *The Monthly Criterion* : n° 57, pp. 72-6.
205-II-35 Samuel Hoare, *The Calendar of Modern Letters* : n° 61, pp.
1138.
- V. Le Dossier de presse de *La Porte étroite*
- 206-V-22 Carl Einstein, *Der Demokrat* : n° 62, pp. 284-7.
207-V-23 Émile Faguet, *La Revue Générale* : n° 62, pp. 287-8.
- VI. Le Dossier de presse d'*Isabelle*
- 208-VI-10 Émile Faguet, *La Revue Générale* : n° 62, p. 289.
- XIII. Le Dossier de presse d'*Œdipe*
- 196-XIII-7 Ernst Robert Curtius, *Die literarische Welt* : n° 58, pp. 252-3.
- XIV. Le Dossier de presse de *Corydon*
- 195-XIV-13 Robert Poulet, *Sélection* : n° 58, pp. 249-51.
- XV. Le Dossier de presse du *Prométhée mal enchaîné*
- 189-XV-6 Eugène Gilbert, *La Revue Générale* : n° 57, p. 71.
- XVII. Le Dossier de presse du *Voyage au Congo*
- 191-XVII-1 Ch. Dambrus, *Paris-Midi* : n° 58, pp. 239-41.
192-XVII-2 Paul Souday, *Le Temps* : n° 58, pp. 241-4.
193-XVII-3 Georges Altman, *L'Humanité* : n° 58, pp. 244-6.

- 194-XVII-4 Pierre Humbourg, *Les Nouvelles littéraires* : n° 58, pp. 246-9.
 199-XVII-5 G.-D. Périer, *L'Indépendance Belge* : n° 59, pp. 425-7.
 200-XVII-6 Anonyme, *Le Progrès* : n° 59, pp. 428-9.
 201-XVII-7 Étienne Burnet, *Les Cahiers du Sud* : n° 60, pp. 529-31.
 202-XVII-8 Pierre Mille, *L'Œuvre* : n° 60, pp. 531-3.

XVIII. Le Dossier de presse du *Journal 1889-1939*

- 197-XVIII-1 R.-G. Nobécourt, *Journal de Rouen* : n° 59, pp. 407-22.
 198-XVIII-2 Franz Hellens, *Le Soir* : n° 59, pp. 422-5.
 203-XVIII-3 André Rousseaux, *Le Figaro* : n° 60, pp. 533-5.
 204-XVIII-4 Denis de Rougemont, *La Nouvelle Revue Française* : n° 60, pp. 535-40.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

(Sont précédés d'un astérisque les noms des auteurs figurent déjà dans les index des 188 premiers articles reproduits, v. BAAG n° 48, pp. 529-31, et n° 56, pp. 547-8.)

- | | |
|--|-------------------------------------|
| ALTMAN (Georges) : 193-XVII-3. | McGREEVY (Thomas) : 190-II-34. |
| BURNET (Étienne) : 201-XVII-7. | MILLE (Pierre) : 202-XVII-8. |
| * CURTIUS (Ernst Robert) : 196-XIII-7. | NOBÉCOURT (R.-G.) : 197-XVIII-1. |
| DAMBRUS (Ch.) : 191-XVII-1. | PERIER (G.-D.) : 199-XVII-5. |
| EINSTEIN (Carl) : 206-V-22. | POULET (Robert) : 195-XIV-13. |
| FAGUET (Émile) : 207-V-23, 208-VI-10. | ROUGEMONT (Denis de) : 204-XVIII-4. |
| GILBERT (Eugène) : 189-XV-6. | * ROUSSEAUX (André) : 203-XVIII-3. |
| HELLENS (Franz) : 198-XVIII-2. | * SOUDAY (Paul) : 192-XVII-2. |
| HOARE (Samuel) : 205-II-35. | ANONYME : 200-XVII-6. |
| HUMBOURG (Pierre) : 194-XVII-4. | |

INDEX DES PÉRIODIQUES

(Sont précédés d'un astérisque les titres des périodiques figurant déjà dans les index des 188 premiers articles reproduits, v. BAAG n° 48, pp. 531-2, et n° 56, p. 548.)

- | | |
|---|--|
| * CAHIERS DU SUD (LES) : 201-XVII-7. | XVII-5. |
| CALENDAR OF MODERN LETTERS (THE) : 205-II-35. | JOURNAL DE ROUEN : 197-XVIII-1. |
| DEMOKRAT (DER) : 206-V-22. | LITERARISCHE WELT (DIE) : 196-XIII-7. |
| * FIGARO (LE) : 203-XVIII-3. | MONTHLY CRITERION (THE) : 190-II-34. |
| HUMANITÉ (L') : 193-XVII-3. | * NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (LA) : 204-XVIII-4. |
| INDÉPENDANCE BELGE (L') : 199- | |

- * NOUVELLES LITTÉRAIRES (LES) : REVUE GÉNÉRALE (LA) : 207-V-23,
194-XVII-4. 208-VI-10, 189-XV-6.
- * ŒUVRE (L') : 202-XVII-8. SÉLECTION : 195-XIV-13.
- * PARIS-MIDI : 191-XVII-1. * SOIR (LE) : 198-XVIII-2.
- PROGRÈS (LE) : 200-XVII-6. * TEMPS (LE) : 192-XVII-2.

LECTURES GIDIENNES

(rubrique d'analyses critiques, dirigée par Pierre MASSON)

- ALIBERT (François-Paul), *En Italie avec André Gide*, PUL, 1983. (P.M.).
N° 59, pp. 437-9
- ANGELET (Christian), *Symbolisme et invention formelle dans les premiers écrits d'André Gide*, «Romanica Gandensia», 1982. (P.M.).
N° 57, pp. 83-5
- BEUCLER (André), *Plaisirs de Mémoire*, Gallimard, 1982. (P.M.).
N° 58, pp. 261-3
- BIET (Christian), BRIGHELLI (Jean-Paul), RISPAIL (Jean-Luc), *XX^e Siècle*, Magnard, 1983. (P.M.).
N° 61, pp. 128-32
- BLANCHE (Jacques-Émile), *Nouvelles Lettres à André Gide*, Droz, 1982. (P.M.).
N° 58, pp. 258-61
- BRUNARD (Charles), *Correspondance avec André Gide et Souvenirs*, La Pensée Universelle, 1974. (P.M.).
N° 59, pp. 431-4
- COPEAU (Jacques), *Registres IV. Les Registres du Vieux Colombier II. America*, Gallimard, 1984. (Jean Claude).
N° 64, pp. 627-30
- COPEAU (Jacques) – SUARÈS (André), *Choix de lettres, présenté par Michel Drouin*, Australian Journal of French Studies, 1982. (Alain Goulet).
N° 57, pp. 95-6
- GIDE (André) – ALIBERT (François-Paul), *Correspondance*, PUL, 1982. (P.M.).
N° 57, pp. 77-80
- GIDE (André) – GIONO (Jean), *Correspondance*, CEG, 1984. (P.M.).
N° 62, pp. 295-7
- GIDE (André) – MANN (Klaus), *Ein Briefwechsel*, Revue d'Allemagne, 1982. (Claude Foucart).
N° 59, pp. 439-42
- GIDE (André), *Le Pèlerinage*, Les Cahiers des Brisants, 1982. (P.M.).
N° 60, pp. 551-5
- GOULET (Alain), *Giovanni Papini juge d'André Gide*, CEG, 1982. (P.M.).
N° 57, pp. 80-3
- Hans Mayer et le «non-conformiste» André Gide. A propos de quelques livres récents. (Claude Foucart).
N° 57, pp. 90-3

- HÉRAL (Robert), *Témoins. De Joseph Delteil à Søren Kierkegaard*, Subervie, 1982. (P.M.). N° 57, pp. 93-5
- HYTIER (Jean), *André Gide*, Charlot, 1946. (P.M.). N° 60, pp. 541-5
- JESKE (Wolfgang) und ZAHN (Peter), *Feuchtwanger oder der arge Weg der Erkenntnis*, Metzlersche, 1984. (Claude Foucart). N° 63, pp. 485-6
- KEYPOUR (N. David), *André Gide. Écriture et réversibilité dans «Les Faux-Monnayeurs»*, Presses de l'Université de Montréal, 1980. (P.M.). N° 60, pp. 545-9
- LEVESQUE (Robert), *Lettre à Gide & autres écrits*, CEG, 1982. (P.M.). N° 57, pp. 85-8
- MANN (Thomas), *Frage und Antwort. Interviews mit Thomas Mann*, publiés par Volkmar Hansen et Gert Heine, Albrecht Knaus, 1983. (Claude Foucart). N° 61, pp. 122-4
- MASSON (Pierre), *André Gide. Voyage et écriture*, PUL, 1983. (Christian Angelet). N° 62, pp. 297-8
- MAURER (Rudolf), *André Gide et l'URSS*, Éd. Tillier, 1983. (P.M.). N° 62, pp. 291-5
- McLEOD (Enid), *Living Twice*, Hutchinson Benham, 1982. (Jean Lambert). N° 59, pp. 443-5
- MOUTOTE (Daniel), *Égotisme français moderne*, SEDES, 1980. (P.M.). N° 59, pp. 434-7
- RIVIÈRE (Jacques) — SCHLUMBERGER (Jean), *Correspondance*, CEG, 1980. (Alain Goulet). N° 60, pp. 549-51
- RUBINO (Gianfranco), *Gide. Il movimento e l'immobilità*, Luciano Lucarini, 1979. (Alain Goulet). N° 61, pp. 119-22
- SEILLIÈRE (Ernest), *André Gide moraliste*, Paris, 1934. (P.M.). N° 61, pp. 124-8
- THEIS (Raimund), *Auf der Suche nach dem besten Frankreich*, Vittorio Klostermann, 1984. (P.M.). N° 63, pp. 483-4
- TOURNIER (Michel), *Le Vol du Vampire*, Mercure de France, 1981. (P.M.). N° 58, pp. 255-8
- VULLIEZ (Gabrielle), *Correspondance avec André Gide et Paul Claudel*, CEG, 1981. (P.M.). N° 57, pp. 89-90.

REVUE DES AUTOGRAPHES

I. MANUSCRITS DIVERS

- Thésée*, ms. autogr. signé, 1912. (N° 57, p. 100)
Article sur les *Histoires souveraines* de Villiers de l'Isle-Adam. (N° 60, p. 565)
Traduction de *Typhon* de Conrad, ms. en partie autogr.. (N° 60, p. 565)
Projet de préface aux *Liaisons dangereuses*, ms. autogr.. (N° 60, p. 566)
Dieu, Fils de l'Homme, ms. autogr.. (N° 60, p. 566)
Projet de film d'après *Isabelle*, ms. autogr.. (N° 60, p. 566)
Sur «*les pieds de nez de la gloire*», 15 pp. autogr.. (N° 60, p. 566)
Ménalque, ms. autogr.. (N° 62, p. 299)
Article sur *La Double Maîtresse* de Régnier, ms. autogr. signé. (N° 62, p. 299)
Articles sur *Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit*, t. IV et VI, mss. autogr..
(N° 62, p. 299)
Adagio, ms. autogr.. (N° 64, p. 633)
Francis Jammes, *Réponse à Ménalque*, ms. autogr. signé. (N° 62, p. 299)
L.a.s. de Jean de Mitty à Gide, 1908. (N° 64, p. 633)
L.a.s. de Paul Léautaud à Jean Denoël, 18 nov. 1949. (N° 64, p. 633)
L.a.s. de Pierre Louÿs à Gide, 4 févr. 1895. (N° 57, p. 100)
Pierre Louÿs, *Léda ou la Louange des bienheureuses ténèbres* (Paris : Libr. de
l'Art Indépendant, 1893), avec notes mss. de Louÿs et de Gide. (N° 57,
p. 100)

II. LETTRES AUTOGRAPHES DE GIDE

Chaque lettre est identifiée ci-dessous par sa date et le nom de son destinataire, suivis du numéro et de la page du BAAG où elle a été signalée (ex. : 60/566 signifie : n° 60, p. 566).

a) lettres datées

- 1891
1^{er} juillet. A Édouard Dujardin (60/566).
- 1893
4 août. A un ami anglais (62/310).
- 1895
23 juin. A Édouard Dujardin (60/567).
- 1898
19 janvier. A Alfred Vallette (60/567).
- 1900
16 mars. A Eugène Rouart (62/306).
19 août. A Eugène Rouart (62/306).
24 octobre. A Eugène Rouart (62/306).
13 novembre. A Eugène Rouart (60/567).
- 1901
20 mars. A Jacques des Gachons (61/136).
10 mai. A Catulle Mendès (61/133).
17 décembre. A Marcel Drouin (61/141).
17 décembre. A Eugène Rouart (62/306).
- 1902
4 juillet. A Eugène Rouart (62/307).
- 1903
9 janvier. A Georges Rency (62/302).
29 juin. A Alfred Vallette (61/134).
12 décembre. A Eugène Montfort (60/572).
16 décembre. A Alfred Vallette (61/134).
- 1905
8 décembre. A Thadée Natanson (61/136).
- 1908
3 septembre. A X... (58/266).
- 1910
13 janvier. A Jean Royère (60/570).
8 mars. A Henri Bachelin (60/570).
- 1911
16 janvier. A Henri Vandeputte (61/138).
- 21 janvier. A Henri Vandeputte (61/139).
21 avril. A Henri Bachelin (61/140).
5 juillet. A Eugène Rouart (62/306).
23 août. A Eugène Rouart (62/307).
- 1912
18 mars. A Marius et Ary Leblond (61/139).
26 juillet. A Alfred Vallette (64/634).
6 août. A Jean Cocteau (60/569).
31 août. A Eugène Rouart (62/307).
18 novembre. A Henri Bachelin (60/571).
- 1913
1^{er} février. A X... (59/447).
- 1914
4 septembre. A Eugène Rouart (62/307).
- 1916
8 février. A X... (62/310).
30 mai. A X... (62/310).
- 1917
19 janvier. A Paternie Berrichon (62/301).
14 avril. A Paternie Berrichon (62/301).
23 septembre. A un ami (62/309).
- 1918
27 avril. A Louis Fabulet (60/572).
5 octobre. A Eugène Rouart (62/307).
22 octobre. A Mimi Godebska (58/265).
27 novembre. A un ami (62/302).
- 1919
7 mai. A X... (62/310).
14 juin. A Alfred Vallette (60/141).
28 novembre. A Charles Du Bos (61/137).
- 1922
6 novembre. A Charles Du Bos (61/137).
8 novembre. A Charles Du Bos (61/137).
- 1924
21 avril. A Guy de Pourtalès (62/301).
12 septembre. A Agostino Sinadino (61/135).

26 octobre. A X... (57/101).
 8 novembre. A X... (57/101).
 22 novembre. A X... (57/101).
 24 novembre. A X... (57/101).

1925

9 février. A Marcel Péguy (61/134).
 30 août. A Alfred Vallette (61/140).
 22 septembre. A Jean Cocteau (60/568).

1926

21 août. A Jean Royère (60/570).

1927

24 novembre. A E. Halpérine-Kaminsky
 (61/134).

1928

9 octobre. A Henry de Montherlant (61/
 138).

1929

29 mars. A Albert Thibaudet (61/135).
 7 avril. A Paul Souday (61/135, 62/311).

1931

4 janvier. A X... (62/310).

1932

9 février. A Nathan Audubert (58/265).
 10 mai. A Auguste Bréal (59/447).
 13 juin. A Jean Cassou (62/309).
 27 décembre. A Étienne Mallet (61/136).

1934

5 mai. A Auguste Bréal (59/447).
 21 juillet. A Paul Fort (61/136).

1935

1^{er} novembre. A Roger Bodart (61/141).

1936

6 janvier. A Marcel Achard (59/447).
 23 mai. A un ami (62/310).
 11 octobre. A Claude Schmidt (61/138).

1937

10 mars. A un camarade (62/312).
 10 mai. A Auguste Bréal (60/568).

26 juillet. A un ami (61/140).
 31 août. A Claude Schmidt (61/138).
 28 novembre. A Claude Schmidt (61/
 138).

1938

17 juin. A X... (62/311).
 15 juillet. A Auguste Bréal (61/141).

1939

26 juillet. A André Maurois (60/568).

1940

6 mars. A Marcel Achard (60/569).
 25 avril. A Arnold Naville (61/141).
 2 septembre. A Valeriu Marcu (57/99).

1941

18 mars. A X... (62/311).
 13 octobre. A Robert Delagneau (62/
 302).

1942

14 mars. A Henri de Lescoët (59/447).

1943

21 octobre. A X... (62/311).

1944

30 janvier. A X... (62/311).
 25 février. A X... (64/634).

1946

8 juillet. A Mimi Godebska (58/265).
 30 novembre. A Colette (61/136).

1947

13 janvier. A Richard Heyd (63/488).
 30 septembre. A Jacqueline Heyd (62/
 311).

1948

6 janvier. A Jacques Schiffrin (61/134).
 16 décembre. A Eddie Sackville-West (58/
 265).

1949

14 mai. A Richard Heyd (62/311).

1950

23 avril. A Florence Gould (64/633).

18 juin. A Florence Gould (64/634).

2 septembre. A Florence Gould (64/633).

27 octobre. A Vincent Auriol (57/101).

b) lettres sans dates

A Marcel Achard, 1931 (60/569).
 A Nathan Audubert (58/265).
 A Henri Bachelin (60/570-1).
 A Nicolas Beauvuin, 1911 (62/302).
 A André Beaunier, 1901, 1910, s.d. (60/569-70).
 A Mme André Beaunier (60/569).
 A Paterne Berrichon (?) (62/309).
 A Pierre Brisson, févr. 1948 (61/135).
 A Elisabeth Chaplin (62/301).
 A Pierre Dauze, été 1911 (60/567).
 A Charles Du Bos, 4 lettres (61/137).
 A Édouard Ducoté, 1896 (62/303).
 A Édouard Ducoté, août-sept. 1897 (62/303).
 A Édouard Ducoté, 1899 (62/303).
 A Édouard Ducoté, juillet 1899 (62/303).
 A Édouard Ducoté, 1900 (62/303).
 A Édouard Ducoté, 1901 (62/303).
 A Édouard Ducoté, 1901 (64/634).
 A Édouard Ducoté, 1902 (62/304).
 A Édouard Ducoté, 1904 (62/304).
 A Édouard Ducoté, 1908 (62/304).
 A Édouard Ducoté, 1910 ? (62/305).
 A Édouard Ducoté, 1914 (58/266).
 A Édouard Ducoté, 1900 ? (62/303).
 A Édouard Ducoté, 1900 ? (62/304).
 A Édouard Ducoté, s.d. (62/303).
 A Édouard Ducoté, 2 lettres s.d. (62/304).
 A Édouard Ducoté, 8 lettres 1902-1934 (62/305).
 A Louis Fabulet (60/572).
 A Paul Fort (61/136).
 A Mimi Godebska, 4 lettres 20 oct. 1918 - 8 juillet 1946 (58/265).
 A É. Halpérine-Kaminsky, 10 lettres 1923-1930 (61/134).
 A Franz Hellens, 3 lettres (62/305).
 A Abel Hermant (63/487).
 A Pierre de Lanux, mars 1910 (60/567).
 A Valeriu Marcu, 3 lettres sept. 1940 -

A Francis de Miomandre, 1931 (60/571).
 A Jean de Mitty, 1910 (64/639).
 A Eugène Montfort, 1902 (60/572).
 A Henry de Montherlant, s.d. (61/137).
 A Henry de Montherlant, 1929 ? (61/138).
 A Paul Morisse, 1911 (61/139).
 A Léon Parsons (?), 27 ou 28 janv. 1895 (62/309).
 A Marcel Proust, 5 lettres 1920-1922 (62/308).
 A Marcel Proust, s.d. (62/308).
 A Georges Rency, 2 lettres (62/302).
 A Georges Rency, s.d. (63/488).
 A Eugène Rouart, 1895 (62/305).
 A Eugène Rouart, nov. 1897 (62/305).
 A Eugène Rouart, mars 1898 (62/305).
 A Eugène Rouart, mai 1899 (62/305).
 A Eugène Rouart, juin 1900 (62/306).
 A Eugène Rouart, 1908 (62/307).
 A Eugène Rouart, 1912 (62/307).
 A Eugène Rouart, 17 juillet (62/307).
 A Eugène Rouart, s.d. (62/307).
 A Eugène Rouart, 3 lettres s.d. (62/308).
 A Eugène Rouart, juin 1912 (62/308).
 A Maurice Sachs, oct. 1933 (63/487).
 A Gustave Tronche, s.d. (61/132).
 A Gustave Tronche, 19 mai (63/489).
 A Alfred Vallette, s.d. (61/140).
 A Alfred Vallette, sept. 1897 (61/132).
 A Henri Van deputte (60/567).
 A Henri Van deputte, 1911 (61/139).
 A Henri Van deputte (?) (62/300).
 A Tançrède de Visan (61/132).
 A Wsevolod de Vogt, août-sept. 1936 (61/136).
 A Sébastien Voirol (61/137).
 A un poète, 1895-96 (62/299).
 A X... (62/309).
 A X... (62/309).
 A X..., 1906 (62/310).

A X..., 1934 (62/310).

A Fredly Westphal, 1894 (62/310).

A un ami (62/312).

A X... (64/633).

A X..., 2 lettres, 1901 (64/634).

A X..., 23 août (1905 ?) (64/634).

Erratum

Au bas de la première colonne de la page précédente, une ligne a sauté à la composition, laissant inachevée la référence de : *A Valeriu Marcu, 3 lettres sept 1940 — nov. 1941 (57/99)*.

TRAVAUX EN COURS

- DURLIN (Jean-Jacques) : « Roger Martin du Gard et les problèmes de la personnalité dans l'œuvre et la correspondance ». N° 61, p. 144
- LAMBETH (John Addison) : « Configurations de narcissisme dans *Les Faux-Monnayeurs* ». N° 58, p. 268
- SAGAERT (Martine) : « L'Image de la Mère dans la Littérature française de 1890 à 1930 ». N° 61, p. 144

SOUTENANCES DE MÉMOIRES ET DE THÈSES

- Juin 1982, Université Lyon III : Isabelle RENARD, « *Les Faux-Monnayeurs* d'André Gide, roman parodique ou parodie du roman ? Étude stylistique » (Mém. Maîtrise). N° 57, p. 105
- Octobre 1982, Université de Caen : Estelle MARGUERIE, « Le rôle des paysages et des éléments naturels dans *L'Immoraliste* et *La Porte étroite* » (Mém. Maîtrise). N° 57, pp. 105-6
- 4 mars 1983, Université de Paris IV : Pierre LACHASSE, « La Mythologie dans l'œuvre d'André Gide » (Thèse doct. 3^e cycle). N° 59, p. 449
- 4 juin 1983, Université Lyon II : Adriana GENTILS, « L'Œuvre d'André Ruyters (1876-1952) » (Thèse doct. d'Univ.). N°s 59, p. 449, et 60, p. 585
- 23 septembre 1983, Université de Toronto : Diane Carolyn FLEMING, « A Critical Edition of André Gide's *Œdipe* » (Thèse Ph.D.). N° 61, p. 144
- 31 octobre 1983, Université de Cardiff : Alison Ruth MEASURES, « Religious Inspiration in the Literary Works of André Gide : A Study of *La Porte étroite* » (Thèse Ph.D.). N° 64, p. 638
- 18 février 1984, Université de Berne : Peter SCHNYDER, « André Gide, de la Critique à l'Écriture (1889-1906) » (Thèse doct.). N° 64, p. 638

GIDE ET LA RECHERCHE UNIVERSITAIRE

(rubrique dirigée par Pierre MASSON)

- BORRAS DUNAND (Josette), « El Tiempo en André Gide » (Thèse doct., Univ. de Salamanque, 4 décembre 1981). N° 60, pp. 560-2
- GUERRANTI (Anna), « La Poetica narrativa nella Corrispondenza Gide-Martin du Gard » (Thèse doct., Univ. de Florence, 24 avril 1980). N° 60, pp. 557-60
- LACHASSE (Pierre), « La Mythologie dans l'œuvre d'André Gide » (Thèse doct. 3^e cycle, Univ. de Paris IV, 4 mars 1983). N° 60, pp. 562-4

ENTRE NOUS...

(rubrique dirigée par Alain GOULET)

- DEGANS (Georges)
Des rues et des œuvres... N° 59, pp. 450-1
- DUGAS (Guy)
Sur une mise en scène tunisienne du *Retour de l'Enfant prodigue* (1932).
N° 59, pp. 451-2
- FAWCETT (Peter)
A la recherche d'une source des *Faux-Monnayeurs*. N° 57, pp. 107-8
Sur la correspondance Gide—Alibert. N° 57, pp. 111-2
- GOULET (Alain)
Comment on écrit l'histoire... (suite). N° 57, pp. 108-11
Addenda et corrigenda à *Papini juge de Gide*. N° 59, p. 450
A propos de la traduction russe des *Nouvelles Nourritures*. N° 64, p. 631
- MARTIN (Claude)
Le mystère Cordan. N° 60, pp. 583-4
Le mystère Bibiana Amon. N° 60, p. 584
- MÉTAYER (Bernard)
Des légendes qui ont la vie dure... N° 64, pp. 631-2

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

INDEX DES AUTEURS DE TEXTES RECENSÉS

- ANGLÈS (Auguste) : 58/267.
ASSOULINE (Pierre) : 64/636.
AUCH (Odile) : 57/103.
BEUCLER (André) : 57/103.
BOHNENKAMP (Klaus E.) : 58/266.
BORTOLOTTI (Paola) : 59/449.
BRENNER (Jacques) : 63/491, 64/635.
CANGALON (Elaine D.) : 61/143.
CHAMSON (André) : 63/490.
GIGOJ-LEBEN (Breda) : 62/313.
COCTEAU (Jean) : 62/313.
COLLET (Georges-Paul) : 57/102.
COUROUVE (Claude) : 63/495.
DAVIES (John C.) : 57/104.
DAVRAY (Jean) : 60/576.
DESCAZAUX (P.) : 63/495.
DUGAS (Guy) : 61/143.
DUHAMEL (Georges) : 63/489.
DUNCAN (J. Ann) : 60/573.
FAVARGER (Alain) : 63/495.
FISCHLER (Alexander) : 58/267.
FLORENNE (Yves) : 57/105.
FOUCART (Claude) : 61/143.
GAULLE (Charles de) : 62/312.
GENEVOIX (Maurice) : 61/143.
GOULET (Alain) : 57/102, 57/104.
GOUX (Jean-Joseph) : 63/494.
GRAF-BICHER (Jenny) : 64/637.
KANCEFF (Emanuele) : 57/105, 58/267.
KINGCAID (Renée A.) : 63/495.
KINGSTONE (Basil D.) : 62/314.
LAMBERT (Jean) : 59/448.
LASOWSKI (Patrick Wald) : 57/104.
LEBRAU (Jean) : 57/105.
LEGER (François) : 58/266.
LÉON (Yvonne) : 57/104.
LEPAPE (Pierre) : 64/637.
LE ROUX (Benoît) : 57/105.
MARSHALL (W. J.) : 61/143.
MARTIN (Claude) : 57/102, 64/637.
MARTY (Éric) : 61/143.
MAURER (Rudolf) : 58/266, 62/313-4.
McLAREN (James C.) : 63/495.
McLEOD (Enid) : 59/449.
MALAVIE (Jean) : 60/575.
MICHEL (François-Bernard) : 63/494.
MORA (Gilles) : 57/104.
MOUTOTE (Daniel) : 59/448, 63/495.
NTAMUNOZA (Mambo-Mbili) : 58/267.
OSTER (Daniel) : 61/143.
PAYSAC (Henry de) : 57/103.
PIZZORUSSO (Arnaldo) : 63/495.
POIROT-DELPECH (Bertrand) : 57/105.
PROKOSCH (Frederic) : 63/492.
REY (Pierre-Louis) : 57/105.
RICAUMONT (Jacques de) : 64/636.
RINSLER (N.) : 62/314.
ROSSO (Corrado) : 58/267.
RUBINO (Gianfranco) : 57/103.
RUPOLO (Wanda) : 57/104.
SAGAN (Françoise) : 63/491.
SAHEL (André P.) : 62/313.
SAINT-EXUPÉRY (Antoine de) : 57/103.
SALKIN-SBIROLI (Lynn) : 64/638.
SARTRE (Jean-Paul) : 60/573-5.
SAVAGE BROSMAN (Catherine) : 62/314.
SCIASCIA (Leonardo) : 58/267.
SCHLIENGER-STÄHLI (Hildegard) : 61/143.
SICARD (Claude) : 63/495.
STEEL (David) : 58/267.

THEIS (Raimund) : 62/313.
 THORTON SMITH (Colin B.) : 60/575.
 TOUZOT (Jean) : 60/575.

TRISTAN (Frederick) : 64/635.
 WALD-LASOWSKI (Roman) : 62/314.
 WEHLE (Philippe) : 59/449.

INDEX DES PÉRIODIQUES CITÉS

Aligarh Journal of English Studies (The) : 62/313.
 Australian Journal of French Studies : 57/104, 61/143.
 Bulletin critique du Livre français : 57/105.
 Bulletin de l'Association des Professeurs de Lettres : 57/105.
 Cahiers de Tunisie : 61/143.
 Contemporary Literature : 63/495.
 Courrier de la Cité (Le) : 57/105.
 Culture et Patrimoine : 60/577.
 Dépêche du Midi (La) : 57/105.
 École des Lettres (L') : 57/104.
 Écrits de Paris : 58/266.
 Figaro (Le) : 57/105.
 French Review : 62/314, 63/495.
 Lettres Romanes (Les) : 61/143.
 Liberté (La) : 63/495.
 Linguistica : 62/313.
 Littératures : 63/495.
 Livres (Les) : 63/495.
 Magazine littéraire : 58/267.
 Micromégas : 64/638.
 Monde (Le) : 57/105, 60/576.
 Nazione (La) : 59/449.
 Neue Zürcher Zeitung : 62/314.
 Nouvelle Revue Française (La) : 57/102, 57/104, 57/105.
 Nuova Antologia : 57/104.
 Ouest-France : 60/576.
 Photo : 57/104.
 Point de vue - Images du Monde : 57/105.
 Promotion violette (La) : 60/576.
 Quinzaine littéraire (La) : 58/267, 60/576.
 Rapports / Het Franse Boek : 62/314.
 Recherches linguistiques et littéraires : 58/265.
 Revue d'Allemagne : 58/266.
 Revue d'Histoire Littéraire de la France : 64/637.
 Revue de Littérature Comparée : 62/314.
 Revue des Sciences Humaines : 61/143.
 Romanic Review : 58/267.
 Samourai : 63/495.
 Septentrion : 62/314.
 Stanford French Review : 63/494.
 Studi di Cultura francese e europea : 63/495.
 Studi Francesi : 57/105, 58/267, 60/576.
 Téléràma : 64/637.
 Texte : 57/104, 60/576.

INDEX DES SUJETS TRAITÉS

Afrique du Nord : 62/313.
 Alibert (François-Paul) : 59/448, 63/495.
 Athman : 61/143.
 Augièras (François) : 64/635.
 Biographie gidienne : 61/143, 62/313, 63/489-91 et 493-4.
 Caves du Vatican (Les) : 58/267, 64/637.
 Cinéma : 59/449.
 Congo (Voyage au) : 57/104.
 Copeau (Jacques) : 64/636.

Correspondance Gide-Alibert : 57/105, 62/314.
 Correspondance Gide - Paul Adam : 60/573.
 Correspondance Gide-Blanche : 57/102, 57/105.
 Correspondance Gide-Bussy : 57/105.
 Correspondance Gide-Mallarmé : 62/312.
 Correspondance de Gide avec sa mère : 57/102, 57/105.

- Correspondance Gide-Puccini : 64/638.
Correspondance de Gabrielle Vulliez avec André Gide et Paul Claudel : 57/105.
Corydon : 63/405, 64/637.
 Critique (Gide) : 57/104.
 Eliot (T. S.) : 62/314.
Faux-Monnayeurs (Les) : 57/104, 58/267, 63/494.
 Gallimard (Gaston) : 64/636.
Gide, il movimento e l'immobilità (G. Rubino) : 58/267.
 Guerre (Gide et la) : 61/143.
 Homosexualité : 64/637.
 Huxley (Aldous) : 62/314.
Isabelle : 63/495.
Journal (Gide) : 60/574, 61/143, 63/495.
 Joyce (James) : 58/267.
 Last (Jef) : 62/314.
 Levesque (Robert) : 57/105.
 Lime (Maurice) : 61/143.
 Louÿs (Pierre) : 59/448.
 Maladie (Gide et la) : 57/104.
 Martin du Gard (Roger) : 60/575-6.
 Mauriac (François) : 60/575.
 Maurras (Charles) : 58/266-7.
 Musique (Gide et la) : 57/104.
Nourritures terrestres (Les) : 58/267, 63/492.
 NRF (La) : 58/267, 64/636.
Œdipe : 59/449, 63/491.
 Papini (Giovanni) : 63/495.
 Poésie (Gide et la) : 57/102.
Porte étroite (La) : 60/575.
 Proust (Marcel) : 63/493.
Retour de l'Enfant prodigue (Le) : 61/143.
Si le grain ne meurt : 57/104.
 Souvenirs sur Gide : 57/103, 57.105, 59/449.
 Suisse (Gide et la) : 58/267.
Symphonie pastorale (La) : 57/103-4, 63/495.
Thésée : 62/313.
 Tinan (Jean de) : 63/495.
 Voyage : 63/495.
 URSS : 58/266, 61/143, 62/313, 63/493, 63/495.

INDEX DES «VARIA»

INDEX DES NOMS CITÉS

- AIRAL (Jean-Claude) : 58/284.
ALBARET (Céleste) : 63/498.
ALIBERT (François-Paul) : 57/116, 120.
ALLUIN (Bernard) : 61/147.
AMON (Bibiana) : 60/584.
ANGLARD (Christophe) : 58/284, 59/456.
ANGLÈS (Auguste) : 58/284, 62/329.
ANGREMY (Annie) : 58/284.
ANTOINE (Jacques) : 57/118.
ASBECK-HENSCHÉL (Carla) : 57/116.
BACHAT (Charles) : 63/497.
BACHELIN (Henri) : 61/149.
BANCQUART (Marie-Claire) : 62/329.
BARDEL (Pierre) : 59/455.
BATHORI (Jane) : 61/148.
BÉARN (Pierre) : 61/150.
BEAUSIRE (Pierre) : 59/455, 62/329.
BELLET (Roger) : 58/282.
BLANC (Edouard-A.) : 59/455.
BOSETTI (Gilbert) : 58/282.
BOVE (Emmanuel) : 59/457.
BRENNER (Jacques) : 57/118, 59/454.
BRETTER (Michel) : 63/496.
BRION-GUERRY (Liliane) : 60/587.
BROCKMEIER (Peter) : 57/120.
BROWNING (Robert) : 57/117.
BRUGIÈRE (Bernard) : 57/117.
CAILLEBAR (Michel) : 57/115.
CAPAZZA (Sophie et Gérard) : 64/645.
CARDEILHAC (Louis) : 58/286.
CARRÉ (Alain) : 64/645.
CATHERINE (Robert) : 57/119, 63/436.
CAZALAS (André) : 58/285.
CHALON (Jean de) : 60/589.
CHAMSON (André) : 61/151.
CHAPON (François) : 62/327, 63/497.
CHIMÈNES (Hubert) : 61/145.
GLAUDE (Jean) : 60/591.
GLEISZ (Gérard) : 57/120.
GOMBELLE (Lucien) : 62/331.
COOPER (Lady Diana Duff) : 57/118.
DASPRES (André) : 61/152.
DAVRAY (Jean) : 59/454.
DEBREUILLE (Jean-Yves) : 59/455.
DECAUDIN (Michel) : 61/151.
DELVAILLE (Bernard) : 59/454.
DESTANDAU (Michèle) : 57/115.
DROUIN (Michel) : 57/114, 59/456.
DU BOS (Charles) : 57/117.
DUCHATELET (Bernard) : 59/456, 62/327.
DUGAS (Guy) : 59/456.
EEKHOUD (Georges) : 57/118.
EMEIS (Harald) : 57/120, 58/284, 59/454, 62/329, 63/497.
EMMANUEL (Pierre) : 64/642.
ÉTIEMBLE : 57/114.
FABRE-LUCE (Alfred) : 59/455.
FAWCETT (Peter) : 64/642.
FAWKES (Guy) : 63/497.
FERNANDEZ (Dominique) : 57/114.
FIELD (Trevor) : 59/454.
FONGARO (Antoine) : 59/456, 60/588.
FOUCART (Claude) : 57/120, 59/454, 59/456.
FUMET (Stanislas) : 61/151.
GATTEGNO (Jean) : 57/114.

- GAULMIER (Jean) : 59/454, 62/328.
 GENTILS (Adriana) : 60/585.
 GIRARD (Marcel) : 60/586.
 GOICHOT (Emile) : 57/120.
 GOUHIER (Henri) : 57/120.
 GOULD (Florence) : 58/283.
 GOULET (Alain) : 57/117, 58/286, 62/329.
 GRENIER (Monique de) : 58/286.
 GRESHOFF (C. J.) : 60/583.
 GUERRANTI (Anna) : 62/330.
 HARRIS (Frederick J.) : 60/590.
 HEINEMANN (Henri) : 57/119.
 HERBART (Pierre) : 62/327.
 HEURGON (Jacques) : 57/118.
 HEYMANN (Lucie) : 64/642.
 HONORÉ (Philippe) : 63/496.
 HUMPHREY (William) : 63/498.
 HYTIER (Jean) : 59/457.
 IFERGAN (Joseph) : 62/330.
 IMBERT (Maurice) : 62/327.
 JUIN (Hubert) : 57/116.
 JULES ROMAINS (Lise) : 58/284.
 JURT (Joseph) : 57/120, 59/454.
 KOESTLER (Arthur) : 58/285.
 LACASSIN (Francis) : 57/120.
 LA FRESNAYE (Roger de) : 57/117.
 LAMBERT (Jean) : 59/454, 63/498.
 LA VARENDE (Jean de) : 58/284.
 LEAUTAUD (Paul) : 58/283.
 LEBRAU (Jean) : 61/152.
 LEROY (Géraldi) : 62/328.
 LESCURÉ (Jean) : 58/287, 60/591.
 LEYBOLD (Fred) : 59/457.
 LIOURE (Michel) : 58/285, 63/498.
 LOMBARD (Jean) : 57/116.
 MALLERIN (Louise) : 64/639.
 MALLET (Robert) : 57/115, 58/286.
 MALRAUX (Clara) : 57/121.
 MARMIN (Lionel) : 60/590.
 MARTIN (Claude) : 57/114.
 MARTIN DU GARD (Roger) : 58/283-4.
 MARTIN-SCHMETS (Victor) : 60/585, 61/152, 62/329, 63/498.
 MARTY (Éric) : 58/284.
 MASSON (Pierre) : 59/456.
 MELET (Bernard) : 57/120.
 MERCIER (Pascal) : 58/285.
 MEUNIER (Jean-Louis) : 61/152.
 MONTBARBON (Michel) : 62/330.
 MORGENTHALER (Jean-Georges) : 60/589.
 MUSSET (Alfred de) : 61/145.
 NADEAU (Maurice) : 57/120.
 NAUGHTON (Helen T.) : 57/114.
 NIEDERAUER (David J.) : 64/642.
 PAYSAC (Henry de) : 59/454, 63/498.
 PÉRIER (Gaston-Denys) : 60/585.
 PERSON (Philippe) : 63/496.
 PICH (Edgard) : 59/454.
 PIRON (Maurice) : 59/454.
 PIVOT (Bernard) : 62/329.
 PLESSYS (Claire du) : 64/646.
 PLESSYS (Maurice du) : 64/646.
 QUILLOT (Maurice) : 57/117.
 RABILLER (Jean) : 62/325.
 RAIMOND (Michel) : 57/119, 62/329.
 RAYNAUD (Ernest) : 64/646.
 READ (David) : 63/497.
 RICATTE (Robert) : 62/328.
 RICHARD (Lionel) : 58/285.
 RICHER (Jean) : 59/454.
 RINALDI (Angelo) : 63/498.
 RIVIÈRE (Alain) : 60/589, 64/645.
 ROBBE-GRILLET (Alain) : 61/325.
 RUBINO (Gianfranco) : 61/147.
 SABIANI (Julie) : 62/328.
 SALLAGER (Edgar) : 61/145.
 SCHELER (Lucien) : 58/287.
 SCHLUMBERGER (Jean) : 58/284.
 SCHOELL (Konrad) : 57/120.
 SEVERAC (Déodat de) : 57/116.
 SICHEL (Pierre) : 61/148.
 SIGAUX (Gilbert) : 57/120.
 THÉRY (William) : 61/152.
 THILLAYE du BOULLAY (R.P. Patrice) : 57/121.
 THOMAS (Gilles) : 60/588.
 THOREAU (Pascal) : 63/496.
 THUILLAT (Jean-Pierre) : 59/456.
 TRÉMAUD (Edouard) : 57/115.
 TROUSSON (Raymond) : 57/118, 61/151.
 VANDROMME (Pol) : 57/115.
 WALTER (Zoum) : 57/116.
 WETZEL (Hermann H.) : 57/120.
 ZIEGLER (Philip) : 57/118.

INDEX DES SUJETS TRAITÉS

- Afrique (Gide et l') : 59/456.
 Alain-Fournier : 64/645.
 Alibert (François-Paul) : 57/120, 58/286.
 Association des Amis d'André Gide (Vie de l'AAAG) : 57/114.
 Audience de Gide : 57/115.
 Auric (Georges) : 60/587.
 Bachelard (Gaston) : 60/591.
 Bibliographie gidienne : 62/327-8.
 Bibliophilie : 57/116-7, 58/286, 60/585, 61/147.
 Bibliothèque André Gide : 59/455, 61/150.
 Biographie gidienne : 57/118-9, 58/283, 59/455, 457, 61/150-1, 62/327.
 Bousquet (Joë) : 63/497.
 Bussy (Dorothy) : 64/639.
 Claudel (Paul) : 61/150, 63/498.
 Colinac (Comité national de Liaison des Associations Culturelles) : 60/589-90.
 Colloque Gide 1984 : 58/286-7.
 Commémorations : 57/121.
 Copeau (Jacques) : 57/114.
 Correspondance Gide-Alibert : 60/588.
 Correspondance Gide-Bachelin : 61/149.
 Correspondance Gide-Last : 60/583.
 Correspondance générale de Gide (Recherches sur la) : 57/121, 58/285, 59/458, 60/591-2, 61/152, 62/331, 63/498, 64/646.
 Critique (Gide et la) : 62/325, 329, 64/642.
 Doucet (Jacques) : 62/327.
 Du Bos (Charles) : 57/117-8, 61/149-50.
 Fabre-Luce (Alfred) : 59/455.
 Fernandez (Ramon) : 61/147.
 Gandillac (geneviève de) : 60/588.
 Gould (Florence) : 58/282.
 Guerre et Littérature : 60/591.
 Herbart (Pierre) : 62/327.
 Horn (Wolfgang) (*alias* Cordan) : 60/583.
 Hytier (Jean) : 59/457.
 Italie (Gide et l') : 58/282.
 Jammes (Francis) : 57/115.
Journal (Gide) : 61/145.
 Koester (Arthur) : 58/285.
 Larbaud (Valery) : 62/329.
 Levesque (Robert) : 62/330, 64/642.
 Louÿs (Pierre) : 61/145, 152, 64/642.
 Martin du Gard (Roger) : 58/284, 61/152, 62/329, 63/497.
 Mort (Thème de la) : 60/591.
 Musique (Gide et la) : 61/148.
 O'Neill (Kevin) : 60/586.
 Péguy (Charles) : 62/328.
Philoctète : 58/285.
Porte étroite (*La*) : 61/145, 62/330.
 Préfaces de Gide : 60/583-4.
 Prix littéraires : 57/114.
 Proust (Marcel) : 63/498.
 Recherche gidienne : 58/282.
 Régnier (Henri de) : 64/642.
Retour de l'URSS : 60/586.
 Revues : 57/115, 59/456.
Robert ou l'Intérêt général : 64/645.
 Romains (Jules) : 58/284, 61/150.
 Rues (Gide dans ses rues) : 57/115, 59/456, 62/325.
 Ruyters (André) : 60/585, 63/498.
 Secrétain (Roger) : 60/590-1.
 Signoret (Emmanuel) : 64/639.
 Six (Groupe des) : 61/149.
 Spectacles Gide : 63/496-7, 64/642.
 Traductions de Gide : 59/456.
 Vallès (Jules) : 58/282.
 Van der Meersch (Maxence) : 61/147.

NOTICES NÉCROLOGIQUES

Les noms de membres de l'Association des Amis d'André Gide sont précédés ci-dessous d'un astérisque.

- ALBARET (Céleste) : 63 (juillet 1984), p. 498.
- * ANGLÈS (Auguste) : 60 (octobre 1983), pp. 519-28.
- ANTOINE (André-Paul) : 57 (janvier 1983), p. 120.
- AURIC (Georges) : 60 (octobre 1983), p. 587.
- * BERREWAERTS (Marie-Louise) : 62 (avril 1984), p. 328.
- CHAMSON (André) : 61 (janvier 1984), p. 151.
- * CHEVALLIER (André) : 62 (avril 1984), p. 328.
- COPEAU (Hedwige) : 61 (janvier 1984), pp. 150-1.
- COPEAU (Pascal) : 57 (janvier 1983), pp. 65-70.
- EMMANUEL (Pierre) : 64 (octobre 1984), pp. 642-5.
- FABRE-LUCE (Alfred) : 59 (juillet 1983), p. 455.
- * FROMENT (Roger) : 63 (juillet 1984), p. 497.
- FUMET (Stanislas) : 61 (janvier 1984), p. 151.
- * GANDILLAC (Geneviève de) : 60 (octobre 1983), pp. 588-9.
- GIONO (Aline) : 64 (octobre 1984), p. 641.
- * GOULD (Florence) : 58 (avril 1983), p. 283.
- * HINDERER (Alice) : 61 (janvier 1984), p. 152.
- * HYTIER (Jean) : 59 (juillet 1983), p. 457.
- KCESTLER (Arthur) : 58 (avril 1983), p. 285.
- LEBRAU (Jean) : 61 (janvier 1984), pp. 152-3.
- * LEVESQUE (Jacques) : 57 (janvier 1983), p. 117.
- MALRAUX (Clara) : 57 (janvier 1983), p. 121.
- * O'NEILL (Kevin) : 60 (octobre 1983), p. 586.
- * PILLION (Guy) : 61 (janvier 1984), p. 152.
- SECRETAIN (Roger) : 60 (octobre 1983), pp. 590-1.
- SIGHEL (Pierre) : 61 (janvier 1984), pp. 148-9.
- SIGAUX (Gilbert) : 57 (janvier 1983), p. 120.
- TAILLEFERRE (Germaine) : 61 (janvier 1984), p. 149.
- * TUCOO-CHALA (Simone) : 59 (juillet 1983), p. 456.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

- André Gide. Dessin de Paul-Émile Bécot, 1919. (N° 57, p. 42)
- Portrait de Georges Herbiet, par Jacques Villon (Huile, 1934). (N° 57, p. 46)
- Pascal Copeau. (Photographie). (N° 57, p. 66)
- André Gide à la Comédie-Française, pendant les représentations des *Caves du Vatican* en 1950. (Photographie). (N° 58, p. 138)
- Willy Haas. (Photographie). (N° 58, p. 144)
- André Gide als Kolonialwarenhändler. Dessin d'Henri Guilac, 1926. (N° 58, p. 153)
- Épreuves corrigées de la traduction allemande des *Nourritures terrestres*. (Fac-similé). (N° 58, pp. 164-5)
- Publicité de la *Literarische Welt* pour la traduction allemande des *Caves du Vatican* et des *Nourritures terrestres*, 1930. (N° 58, p. 168)
- Dessin de Delben illustrant la section « Littérature française » de l'*Annuaire des Centres de recherche de l'Université Lyon II* (1982). (N° 58, p. 254)
- Il y a cinquante ans... André Gide entouré de Bellettriens de Lausanne, à Ouchy en 1933. (Photographie). (N° 58, p. 264)
- Avenue Malakoff : Paul Léautaud à la table de Florence Gould (1943). (N° 58, p. 283)
- En Irlande. *Y Porth Cyfyng* : couverture de l'édition originale de la traduction en gaélique de *La Porte étroite* (Yr Academi Gymreig, 1975). (N° 58, p. 290)
- Robert Levesque en matelot (janvier 1931). (Photographie). (N° 59, p. 298)
- Couverture de la traduction polonaise de *Retour de l'U.R.S.S.* (1937). (N° 59, p. 372)
- Couverture de l'édition albanaise du *Voyage au Congo*, traduit par Qazim Be-

- risha (Prishtinë : Rilindja, 1959). (N^o 59, p. 424)
- Couverture, illustrée par D. Anastasopoulos, de la traduction grecque de *L'Immoraliste* due à D. Korantzani (Athènes : Angyra, 1975). (N^o 59, p. 430)
- Paris, boulevard Saint-Marcel, mai 1934 : Robert Levesque avec ses frères Henri et Michel. (Photographie). (N^o 60, p. 479)
- Robert Levesque à Fès, en juin 1933. (Photographie). (N^o 60, p. 498)
- Frontispice, gravé sur bois, de Louis Jou, pour l'édition des *Nourritures terrestres* «pouvant être considérée comme définitive» (Paris : Chez Claude Aveline, 1927). (N^o 60, p. 500)
- Hermann Kesten. (Photographie). (N^o 60, p. 505)
- 4 août 1973, dans le parc du château de Cerisy-la-Salle : Auguste Anglès avec Claude Martin et Jean Bastaire. (Photographie). (N^o 60, p. 519)
- Lettre d'Albert Camus à Auguste Anglès, 25 août 1958. (Fac-similé). (N^o 60, p. 526)
- Auguste Anglès. (Photographie). (N^o 61, p. 5)
- Couverture du n^o 17, 1^{er} mai 1910, de *La Nouvelle Revue Française*. (N^o 61, p. 21)
- Auguste Anglès. (Photographie). (N^o 61, p. 29)
- Au Tertre, en août 1929, avec Maria van Rysselberghe, Marcel de Coppet et Roger Martin du Gard, Gide révisé la traduction, par Marcel de Coppet, de *The Old Wives' Tale* d'Arnold Bennett. (Photographie). (N^o 61, p. 30)
- Portrait-charge d'André Gide, anonyme, paru en couverture de *Je dois à André Gide* de Lucien Combelle (Paris : Fr. Chambriand, 1951). (N^o 61, p. 55)
- Robert Levesque à Ibiza, décembre 1932. (Photographie). (N^o 61, p. 80)
- Madame André-Walther. (Gravure, 1889). (N^o 61, p. 109)
- Jacques Copeau en 1904. (Photographie). (N^o 62, p. 158)
- Robert Levesque à Fès, en juin 1933. (Photographie). (N^o 62, p. 219)
- B. F. Dolbin : Carl Einstein. (Dessin, 1926). (N^o 62, p. 285)
- Manuscrit autographe de *Ménalque* (*Fragment*). (Fac-similé). (N^o 62, p. 300)
- André Gide. (Photographie). (N^o 62, p. 316)
- Rouen, 20 rue de Crosne : l'hôtel Rondeaux. (Photographie). (N^o 62, p. 320)

- Couverture de *Mystère et splendeurs de Jacques Doucet*, de François Chapon (Lattès, 1984). (N° 62, p. 326)
- André Gide, par Marie Laurencin. Lithographie, 1922. (N° 62, p. 332)
- Franz Schœnberner. (Photographie). (N° 63, p. 344)
- Élisabeth Chaplin au moment de sa rencontre avec André Gide : *Autoportrait en rose*. (Huile, 1921). (N° 63, p. 381)
- «Une sensualité large et profonde, une plénitude, une aisance, et cette sorte de gravité souriante...» : *Cérès, Printemps, Adam et Ève, Les Naiades*. (Huiles, 1922-1924). (N° 63, p. 382)
- Élisabeth Chaplin : *Pico avec le raisin*. (Huile, 1911). (N° 63, p. 385)
- Élisabeth Chaplin : *Baigneuses*. (Détrempe, 1924-25). (N° 63, p. 386)
- Henry Barraud. (Photographie). (N° 63, p. 399)
- Carte d'invitation de Maurice Sachs à la répétition générale des *Caves du Vatican*, 1933. (Fac-similé). (N° 63, p. 488)
- Pierre Sichel, à l'époque où il fit le portrait d'André Gide (1922). (Photographie). (N° 64, p. 542)
- Pierre Sichel. Portrait par Paul Valéry, gravé par Georges Aubert. (Eau-forte). (N° 64, p. 545)
- Robert Levesque à Rome, en 1935. (Photographie). (N° 64, p. 562)
- Rainer Maria Rilke en 1910. Dessin de Marie de la Tour et Taxis. (N° 64, p. 620)
- Dédicace du manuscrit d'*Adagio* à Florence Gould. (Fac-similé). (N° 64, p. 634)
- Pierre Emmanuel à Lyon, en 1935. (Photographie). (N° 64, p. 643)
- A Uzès, dominée par la Tour du Roi, la cour intérieure de l'hôtel des comtes de Flaux. (Photographie). (N° 64, p. 692)

VIE DE L'ASSOCIATION

Avis important (changement d'adresse du Trésorier).	N° 57, p. 5
Bilan de l'exercice 1982. Budget prévisionnel 1983.	N° 57, p. 112
Librairie.	N° 57, p. 122
Nouveaux membres de l'Association (du 21 septembre 1982 au 9 janvier 1983).	N° 57, p. 123
Tarifs 1983 des cotisations et abonnements. Adresses.	N° 57, p. 123
Douzième Assemblée générale de l'Association. Les budgets de l'AAAG de 1969 à 1982.	N° 58, pp. 277-81
Librairie.	N° 58, pp. 288-9
Nouveaux membres de l'Association (du 10 janvier au 9 mars 1983).	N° 58, p. 291
Tarifs 1983 des cotisations et abonnements. Adresses.	N° 58, p. 292
Douzième Assemblée générale de l'Association.	N° 59, p. 453
Librairie.	N° 59, p. 458
Nouveaux membres de l'Association (du 10 mars au 26 mai 1983).	N° 59, p. 459
Tarifs 1983 des cotisations et abonnements. Adresses.	N° 59, p. 460
Douzième Assemblée générale de l'Association. Paris, 11 juin 1983. Compte rendu.	N° 60, pp. 578-82
Librairie.	N° 60, p. 593
Nouveaux membres de l'Association (du 27 mai au 31 août 1983).	N° 60, p. 594
Tarifs 1984 des cotisations et abonnements. Adresses.	N° 60, p. 595
Comité d'honneur et Conseil d'administration de l'AAAG.	N° 61, p. 4
Librairie.	N° 61, p. 154

- Nouveaux membres de l'Association (du 1^{er} septembre au 26 novembre 1983). N° 61, p. 155
- Tarifs 1984 des cotisations et abonnements. Adresses. N° 61, p. 156
- Bilan de l'exercice 1983. Budget prévisionnel 1984. N° 62, p. 290
- Le quatrième Colloque André Gide. Paris, 12-14 janvier 1984. N° 62, pp. 315-9
- Nouveaux membres de l'Association (du 27 novembre 1983 au 25 février 1984). N° 62, p. 333
- Tarifs 1984 des cotisations et abonnements. Adresses. N° 62, p. 334
- Sur nos Cahiers. N° 63, p. 500
- Nouveaux membres de l'Association (du 26 février au 15 juin 1984). N° 63, p. 501
- Tarifs 1984 des cotisations et abonnements. Adresses. N° 63, p. 502
- Treizième Assemblée générale de l'Association. Paris, 26 mai 1984. Compte rendu. N° 64, pp. 639-40
- Nouveaux membres de l'Association (du 16 juin au 25 septembre 1984). N° 64, p. 647
- Tarifs 1985 des cotisations et abonnements. Adresses. N° 64, p. 000

**LISTE ALPHABÉTIQUE DES MEMBRES
DE L'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE**

Arrêtée au 20 septembre 1984, cette liste complète celles que nous avons publiée dans le BAAG n° 48 (octobre 1980), pp. 575-93, et n° 56 (octobre 1982), pp. 567-9, arrêtées au 20 septembre 1982. Elle comprend les sociétaires nos 1105 à 1178.

- | | |
|--|--|
| AHLSTEDT Eva, Göteborg, Suède. | HÉLARY Denise, Paris. |
| AKIKI Camale, Jounieh-Kesrouan, Liban. | IFERGAN Joseph, Montréal, Canada. |
| ANGLARD Christophe, La Meyze. | KAPLAN Carol L., Pittsburgh, États-Unis. |
| BASTET Annick, Villefranche-sur-Mer. | LAGET Thierry, Joué-lès-Tours. |
| BETTS Richard, Amsterdam, Pays-Bas. | LANDRY Albert, Outremont, Canada. |
| BONNARDOT Jacques, Sens. | LÉGER-GUTH Mme Jean, Saint-Cloud. |
| BUIRET Jacques Louis, Oisemont. | LEVESQUE Claude, Paris. |
| CALAS André, Pégomas. | LIÈVRE Bernard, Paris. |
| CARDEILHAC Louis, Lectoure. | MAGNENAT Marguerite, Lausanne, Suisse. |
| CHEVALLIER Mme André, Annecy. | MALLERIN Louise, Lançon-de-Provence. |
| COLIN René-Pierre, Lyon. | MEYRONEIN François-Guy, Lyon. |
| DELIVET Françoise, Paris. | MILHAU Jean-Jacques, Venelles-le-Haut. |
| DELPHIS Claudine, Heidelberg, RFA. | MONART Pierre, La Croix-Saint-Ouen. |
| DESRAMÉ Jean-Pierre, Lisieux. | NEAL Michael, Les Ulis. |
| DUNAND Odette, Châlon-sur-Saône. | NEDELEC Françoise, Paris. |
| FRANC Anne-Marie, Montrouge. | NIVET Jean-François, Oujda, Maroc. |
| FROMENT Roger, Lyon. | PASCHOUD Olivier, Genève, Suisse. |
| GEOFFRE Hélène de, Paris. | PASQUINELLI Anastasia, Milan. |
| GIRARD Marcel, Rochecorbon. | |
| GIRBAL Élisabeth, Rueil-Malmaison. | |
| GRINBERG Jean-Paul, Paris. | |

Italie.

- PETITHORY Guy, Abbeville.
 PEUBLE André-Max, Paris.
 PISTORIUS George, Williamstown,
 États-Unis.
 PLATHE Axel, Freiburg, RFA.
 POLI Géraldine, Canet-Village.
 POTHERAT Andrée, Courbevoie.
 RABILLER Jean, Les Sables-d'Olon-
 ne.
 RAYNALDY Véronique, Metz.
 ROSA Claude, Paris.
 ROUMAGOUX Maxime, Paris.
 ROY Bruno, Fontfroide-le-Haut.
 RUBINO Gianfranco, Rome, Italie.
 SCHNYDER Peter, Olten, Suisse.
 STRAETER Karlheinz, Viernheim,
 RFA.
 TATEKAWA Nobuko, Kyoto, Ja-
 pon.
 THARRAULT-SUTEAU Paul, An-
 gers.
 TUCOO-CHALA Jean, Le Bouscat.
 VALLET-CROUZET Damienne, Pa-
 ris.
 VANMEETEREN Jean-Claude, Cris-
 née, Belgique.
 WALD-LASOWSKI Roman, La Haye,
 Pays-Bas.
 WAN Wen-Yi, Nankin, Chine.
 WILLAN Elizabeth, Londres, Gran-
 de-Bretagne.
 ZIANETTO Hiro, Paris.

BIBLIOTHÈQUES

France

- Limoges : Bibliothèque de l'Univer-
 sité.
 Nice : Bibliothèque du Centre Roger
 Martin du Gard.
 Rennes : Bibliothèque Municipale.

Canada

- London, Ont. : Bibliothèque de
 Huron College.

États-Unis

- Athens, Ga. : Bibliothèque de l'Uni-
 versité de Géorgie.
 Williamstown, Ma. : Bibliothèque de
 Williams College.

Grande-Bretagne

- Londres : Bibliothèque de Westfield
 College.

Italie

- Messine : Bibliothèque de l'Univer-
 sité.

RFA

- Erlangen : Bibliothèque de l'Univer-
 sité.

Suède

- Stockholm : Bibliothèque de l'Uni-
 versité Kungliga.



LIBRAIRIES

France

- Paris : Librairie Clair de Plume.

POUR LA SALLE ANDRÉ GIDE DU MUSÉE D'UZÈS

D'Uzès, le petit musée Gide nous appelle ! C'est le seul endroit où conserver des souvenirs, en témoignage du passé de cette ancienne famille languedocienne et de son dernier fils, André Gide, notre ami.

En nous promenant par cette charmante petite ville médiévale, aux ruelles désertes et mystérieuses, nous pouvons aisément nous représenter le jeune André flânant de-ci de-là, et descendant l'étroite venelle, bordée de murs, vers l'aventure, vers la rauque garrigue, embaumée de lavandes et de thym, vers la Fontaine d'Eure et vers le Gardon.

Soyons reconnaissants à M. Borias, le conservateur du Musée municipal, qui, dès 1945, prit l'initiative d'y intégrer une Salle Gide. S'en étant ouvert au Maître, celui-ci en fut fort intéressé. Il ne put, malheureusement, en suivre l'essor.

Ne ménageant pas sa peine, M. Borias, avec cœur, intelligence et grande compétence, est arrivé à un résultat remarquable, vu le peu de moyens dont il disposait. Dans une petite salle – véritable symphonie en bleu, de la même nuance que la couverture de votre *Bulletin*, et tapissée d'une moquette de même couleur – se trouve la tête d'André Gide en bronze, exécutée par Théo van Rysselberghe. Une autre sculpture représente son oncle, le célèbre Charles Gide. Une vitrine contient le masque mortuaire et deux jolies écharpes d'André Gide, ainsi que son dernier stylo. D'autres vitrines présentent quelques-unes de ses lettres, photos et souvenirs, et de précieuses éditions originales, illustrées ; comme certaines lettres et publications provenant de ses amis : Valéry, Louÿs, Mallarmé, Jammes, et j'en passe.

Aux murs : lithographies originales, dessins et photos, sans oublier l'étude à l'huile de P.-A. Laurens, portrait de son ami, l'œuvre définitive se trouvant au Musée d'Art Moderne (mais non exposée) !

Nous sommes sûrs que vous aurez tous à cœur que cet unique petit musée devienne grand. Vous pouvez y contribuer en faisant don de n'importe quel souvenir gidien : objets, tableaux, photos, lettres, belles éditions, etc., que



A UZÈS,
DOMINÉE PAR LA TOUR DU ROI,
LA COUR INTÉRIEURE DE L'HÔTEL DES COMTES DE FLAUX
*(où André Gide, à quatre ou cinq ans, fasciné par l'épaule nue et éblouissante
de sa belle cousine Marguerite de Flaux, y alla «d'un grand coup de dents»...)*

vous pouvez envoyer à M. Georges Borias, conservateur du Musée municipal, 30700 Uzès.

Mais, pour que le Musée vive, il faut que nous soyons nombreux à le soutenir. M. Borias estime très souhaitable de pouvoir établir un nouveau catalogue, de faire confectionner d'autres vitrines, d'acheter certains souvenirs, et bien d'autres choses encore. Aussi je fais appel à tous les membres de l'Association des Amis d'André Gide pour qu'ils adhèrent à l'Association des Amis du Musée municipal d'Uzès (pour l'enrichissement de la Salle Gide) en me faisant parvenir leur cotisation pour 1984, soit 50 F.

Je les en remercie à l'avance, ainsi que pour tout ce qu'ils voudront bien faire pour le Musée.

IRÈNE DE BONSTETTEN.

LE 16 JUIN, CHEZ RMG...

De Paris, le 16 juin dernier, pour les membres de l'AAAG, a été organisée une excursion au Tertre, l'ancienne demeure de Roger Martin du Gard. Un bref compte rendu de cette journée, parvenu trop tard à la rédaction du BAAG pour être inséré dans le présent numéro, paraîtra dans notre prochaine livraison.

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1984 OU 1985

Cotisation de Membre fondateur	200 F
Cotisation de Membre titulaire	150 F
Cotisation de Membre étudiant	100 F
Abonnement au <i>Bulletin des Amis d'André Gide</i>	100 F
BAAG : prix du numéro courant :	28 F

Les cotisations donnent droit au service du *Bulletin* trimestriel et du *Cabier* annuel en exemplaire numéroté (exemplaire de tête, nominatif, pour les Membres fondateurs). — Pour recevoir le BAAG outre-mer *par avion*, veuillez ajouter 30 F à la somme indiquée ci-dessus dans la catégorie choisie.

Règlements

— par virement ou versement au Compte Courant Postal PARIS 25.172.76 A ou au compte bancaire ouvert à la Banque Nationale de Paris de Cayeux-sur-Mer (Somme) sous le n° 00006059022, de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

— par chèque bancaire libellé à l'ordre de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE et envoyé à l'adresse (ci-dessous) du Trésorier

— exceptionnellement, par mandat envoyé aux nom et adresse (ci-dessous) du Trésorier

Tous paiements exclusivement en FRANCS FRANÇAIS et SANS FRAIS

MARIE-FRANÇOISE VAUQUELIN-KLINCKSIECK

Secrétaire générale
15, rue d'Armenonville
92200 NEUILLY-SUR-SEINE
Tél. (3) 093 52 22

CLAUDE MARTIN
3, rue Alexis-Carrel
69110 STE-FOY-LÈS-LYON
Tél. (7) 859 16 05

IRÈNE DE BONSTETTEN
Antenne renseignements
14, rue de la Cure
75016 PARIS
Tél. (1) 527 33 79

HENRI HEINEMANN

Trésorier
59, avenue Carnot
80410 CAYEUX-SUR-MER
Tél. (22) 27 55 58

PIERRE MASSON
92, rue du Grand Douzillé
49000 ANGERS
Tél. (41) 66 72 51

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
UER Lettres classiques & modernes
Université Lyon II
Campus de Bron-Parilly
69500 BRON

Imprimerie de l'Université Lyon II -- 14, rue Chevreul, 69007 Lyon

Rédaction, composition et mise en page : Claude Martin

Publication trimestrielle

Commission paritaire : N° 52103

Directeur responsable : Claude MARTIN

ISSN : 0044-8133 Dépôt légal : novembre 1984

ISSN 0044-8133
Comm. parit. 52103

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
UER LETTRES CLASSIQUES & MODERNES
UNIVERSITÉ LYON II
Campus de Bron-Parilly
F 69500 BRON

PRIX DE CE NUMÉRO : 30 F